

Iegor Gran

Le Retour de Russie



P.O.L

En 1805, Napoléon était un homme. Et même en 1812. À Waterloo aussi, probablement. Ensuite, petit à petit sa composition commence à changer. Il est sans doute déjà moins homme en 1822. Est-il toujours plus homme que femme en 1950, on n'en sait rien, mais aujourd'hui, en 2015, je suis le meilleur Napoléon que vous puissiez trouver. Le fait que je sois une femme à cent pour cent est un détail pour faire braire les imbéciles.

OceanofPDF.com

Iegor Gran

Le Retour de Russie

Illustrations : Sophie Siniavski

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

OceanofPDF.com

*Par leur atmosphère mi-loufoque mi-tragique,
par leur numéro d'équilibriste sur le fil de la folie
napoléonienne, les illustrations de ce livre ont été
à l'origine de l'aventure. Elles m'ont accompagné
et secouru pendant tout le voyage.*

Iegor Gran

OceanofPDF.com

1.

Cette année, juillet n'est pas juillet : il fait froid, je grelotte. Le soleil brille mais ne chauffe pas. Comment vais-je passer l'été dans ces conditions ?... La petite laine ne suffit pas, manifestement. Touchez mes doigts : ils sont glacés. À l'hôpital, mon bureau ouvre sur une cour humide. Le radiateur est minuscule et le chauffage central a été mis à l'arrêt en juin, pour faire des économies. Le matin, l'air est glacé. Et la femme de ménage qui laisse la fenêtre ouverte pour aérer ! Quand je me plains, on me répond : « Regardez le thermomètre, docteur, il fait déjà chaud. » Comme si un instrument en ferraille savait mieux que moi !

Pour me réchauffer, je cours un peu. J'enfile un short et je pars pour trois tours du bâtiment principal, par les jardins.

Les patients qui se promènent me font « coucou ». J'y croise Picasso, Christophe Colomb, Jeanne d'Arc.

Le très matinal général de Gaulle y fait des pompes, des étirements. On court ensemble. Il me parle des ordres de la journée, des plans pour contrer l'ennemi.

– Méfiez-vous des Chinois, lui dis-je.

– Vous êtes vraiment nul en histoire, docteur, se lamente-t-il. Ce sont les Allemands qui nous attaquent. Les Allemands !

Chinois, Allemands ou Iroquois, quelle importance dans un hôpital psychiatrique ?

Plus tard, après un tour de chauffe, le général m'annonce :

– J'ai des nouvelles du front, docteur. On vient d'amener un nouveau. C'est un général, comme moi, mais il est très jeune. Un enfant ! Il n'a même pas de moustaches. Pas une trace de poil.

– Un deuxième général de Gaulle ? fais-je imprudemment, tout en courant.

– Sachez, monsieur, que le général de Gaulle est unique, et il est à côté de vous !

Il se fige au garde-à-vous. Il est furieux.

– Allons, fais-je en m’arrêtant moi aussi. Ne faites pas l’enfant, général. Votre renommée a fait des jaloux, et il est bien naturel qu’on veuille vous imiter sans jamais vous égaler, bien entendu. Les Coréens qui nous attaquent...

– Pas les Coréens, docteur. Les Allemands.

Je ne suis pas doué en histoire, je ne m’en cache pas, mais je sais soigner les fous, je suis même le meilleur de ma génération, comme le dit le professeur Hubner. Je saisis l’avant-bras du général que je serre doucement suivant les lignes médicales connues de moi seul, et je lui dis :

– Mais oui, vous avez raison, les Allemands.

Il s’adoucit tout de suite :

– Ce nouveau venu est bizarre. Vous voulez connaître mon avis ?

Je l’encourage en silence. Une oreille bienveillante est le meilleur médicament pour ces malades qui se prennent pour de grands hommes. Dehors, personne ne les écoute. Au mieux on se moque, au pire on les insulte.

– Le nouveau a du cran et il sait manier l’infanterie, mais je pense qu’il n’est pas bien dans sa tête.

Je ne peux m’empêcher de sourire (sans le montrer, comme je sais faire).

– Un fou ?

– Il pense être Napoléon. Excusez du peu. Napoléon ! Parlez-lui, docteur. Car honnêtement, je ne sais pas ce que je pourrais en faire dans ma chaîne de commandement. Un Napoléon ! Il ne sait même pas monter un fusil-mitrailleur, sans même parler de l’aviation.

Il montre un étang au milieu du jardin où nagent quelques canards :

– Une attaque de sous-marins, et il sera perdu, Napoléon. Noyé, le petit fanfaron !

2.

Dans mon métier, à force d'être confronté à des Napoléon, on finit par avoir une idée du bonhomme, même quand on est, comme moi, mauvais en histoire.

La plupart du temps, un Napoléon se tient voûté, comme plongé dans des pensées de la plus haute importance. Il porte un chapeau de forme triangulaire, souvent bricolé dans du feutre noir. Il place sa main droite d'une drôle de façon : elle est coincée entre les boutons de la chemise, sur le devant, comme s'il avait mal au ventre. Il est autoritaire et son sens de l'humour n'est guère développé.

Sur mon bureau m'attend le dossier du nouveau Napoléon. Je n'ai pas le temps de l'ouvrir que Mme Déker toque à la porte.

– Vous devriez examiner la jeune fille.

– Quelle jeune fille ?

– Bah, Napoléon, dit Mme Déker comme si c'était l'évidence.

Je suis surpris :

– Napoléon est une jeune fille ?

Voilà qui est absolument remarquable. Avec les fous, il est d'usage que les hommes se prennent pour des hommes, les femmes pour des femmes, on ne se mélange pas. Je n'ai jamais rencontré un homme Marie-Antoinette, ni une femme Louis XVI. Chacun dans son sexe, et c'est très bien ainsi.

Très intrigué, je saisis mon calepin et l'on part avec Mme Déker. Pendant que l'on marche dans les couloirs, elle me met au courant :

– Elle s'appelle Pauline B. On l'a admise hier soir, sur recommandation du professeur Hubner lui-même. Elle est intelligente, vive et semble épanouie. Elle a déjà sympathisé avec tout le monde. Elle sait très bien où elle se trouve et s'en accommode avec bonne humeur.

C'est encourageant. On soigne mieux quand le patient est conscient de son état. Le dialogue est plus sincère et les cas de guérison sont nombreux.

– Arrêtez de courir, docteur, je n'arrive plus à vous suivre, dit alors Mme Déker, et je m'aperçois que j'ai pris plusieurs mètres d'avance.

Je l'attends devant la porte de la patiente, chambre 805.
On reprend son souffle et l'on entre.

OceanofPDF.com



Napoléon est debout, les mains sur les hanches. Il est jovial et il porte une longue queue-de-cheval très féminine. Comme tous les Napoléon, il a l'air sûr de lui. C'est la première impression qui me frappe, cette assurance dans les gestes, cette expression tranquille du visage.

– Bonjour, docteur. Entrez, je vous en prie. Je vous attendais.

– J'espère que notre établissement vous donne satisfaction, dis-je.

– Vous pourriez ajouter « Sire », dit Pauline.

– Excusez-moi, Sire, dis-je précipitamment car il est important de ne jamais contrarier un Napoléon (on peut cependant contredire un Voltaire ou une Marie Curie, et il est indispensable de contredire un Kant).

D’après le dossier médical, Pauline B. a tout juste vingt ans. De grands yeux intelligents où vibrent la volonté et une solide dose de vanité.

– Docteur Day, dit-elle, je suis très content de vous.

– Ah ? fais-je. Et que me vaut cet honneur infini, Sire ?

– Avant d’établir mon camp ici, en votre compagnie, j’ai lu ce que l’on dit de vous dans la presse spécialisée. Votre réputation est impeccable. Vous avez obtenu de nombreuses « guérisons », comme vous dites. Sachez, docteur, que le professeur Hubner vous a chaudement recommandé. Dans mon précédent établissement, on m’a appris que vous aviez un Attila. Mme Déker m’a informé que vous veniez de le guérir, lui aussi. Dommage. J’aurais aimé discuter avec le bonhomme. Puis-je vous demander comment ça s’est passé ?

– Un cas difficile, Sire. Attila jouait aux allumettes avec tout ce qui lui tombait sous la main. Il prenait le personnel médical pour des chevaux à sa disposition, moi en particulier, qu’il voulait monter pour partir au galop incendier le réfectoire, ce que l’hôpital n’autorise en aucune manière.

Je sens comme un sarcasme dans l’attitude de Pauline, pendant qu’elle me jauge du regard :

– Vous monter ? C’est une idée.

Loin de me vexer, je note cette piste dans mon calepin : Napoléon éprouve une réelle attirance pour les chevaux.

Car la guérison est un long travail, comparable à la construction d’un puzzle, nécessitant patience et finesse. Chaque détail peut donner la clé pour réparer la fissure qui a conduit à la maladie.

3.

Ma méthode est simple. Plus on discute avec un fou, plus il est facile de le soigner. On découvre ses goûts et ses peurs, on repère ses agacements, on voit comment fonctionne la machine. Le mieux est de prendre les mains du patient pour sentir les blocages. J'en profite pour appliquer avec les doigts certains massages ou frictions qui détendent les nerfs, calment les accès de colère, rassurent. Je soigne aussi avec les yeux, car j'observe la pupille des fous et j'ai appris à y déceler les frémissements favorables.

Parfois, pour des cas coriaces, il est bon de partir en voyage. Avec Attila, puisqu'on en parle, il a fallu retourner en Hongrie retrouver la ferme où il a grandi. Un terrible incendie l'a détruite quand il avait huit ans, tout a brûlé en une nuit. Sauvé par son oncle, il a regardé les flammes pendant des heures, tandis que les habitants affolés tentaient en vain de combattre l'énorme brasier. Il ne s'en est jamais remis. Son cerveau s'est enflammé à son tour : il voulait tout brûler, tout saccager. Pour éteindre Attila, il fallait de l'eau, beaucoup d'eau. Le commandant de la troisième brigade de pompiers de Szolnok a bien voulu m'aider. Ils ont arrosé Attila à la lance à incendie, dans une gigantesque piscine gonflable, montée à l'endroit même où s'était dressée la ferme. Je m'étais attaché à lui avec des menottes, il se débattait, la piscine se remplissait petit à petit, et l'on a failli mourir noyés (dois-je préciser que je ne sais pas nager ?). Quand on nous a tirés de là, épuisés, gonflés d'eau, il était devenu calme, doux et respectueux des autres.

– Votre méthode est parfois dure, mais c'est la meilleure, m'assure Pauline. Avec les fous, comme cet Attila, il faut faire preuve de fermeté.

– Chaque cas est différent, dis-je. Et vous, Sire, s'il fallait faire un voyage, vous partiriez où ?

– La Russie, me répond-elle immédiatement.

Je le note dans mon calepin.

– Mais pourquoi, Sire ?... Vous y êtes né, peut-être ?

Ma remarque provoque sa consternation. Il lui paraît inconcevable que j'ignore son lieu de naissance. J'apprends ainsi quelques faits qui me seront sans doute utiles plus tard : Napoléon n'est pas né en Russie mais en Corse. Pourtant on ne peut pas tout savoir. Franchement, quelle importance qu'il soit né en Corse ou ailleurs ?

– Napoléon est sans doute né en Corse, dis-je prudemment, mais Pauline B., elle, est née à Levallois, je le lis sur votre carte d'identité.

Sa réaction :

– Vous êtes d'une banalité affligeante, docteur. Vous ne valez pas mieux que vos collègues. Comme si un papier administratif savait mieux que moi. Quelle déception !... Allez donc galoper dans le jardin, vous n'êtes bon qu'à ça.

Et elle me tourne le dos. La conversation est terminée pour aujourd'hui.

Ce ne sera pas un cas facile. Je quitte la chambre 805 sur un sentiment mitigé. Il est clair qu'avec la Russie nous avons touché un point sensible de Napoléon. Il y a là une piste à creuser. Pourquoi la Russie ? Que s'est-il passé là-bas ? Y a-t-il perdu quelque chose ou quelqu'un ?... D'un autre côté, il faut plus que jamais ménager sa susceptibilité. Ma remarque sur Pauline B. était très maladroite. Si l'on veut la soigner efficacement, il faut commencer par entrer dans son jeu avec plus de conviction que je n'en ai déployé jusqu'à présent.

4.

J'en parle avec Mme Déker. Elle s'étonne :

- Comment, docteur, mais la Russie, enfin, c'est évident.
- Non, je ne vois pas, dis-je.
- Tout le monde le sait, dit-elle. On l'apprend à l'école primaire.
- J'ai dû rater ce cours-là.
- Comme tous les autres, dit Mme Déker en faisant la moue.

Elle aime beaucoup me taquiner.

– Madame Déker, dis-je, vous ne comprenez pas. Dans mon métier, où l'on est sans cesse confronté à des personnages historiques, le fait d'être ignorant est une force. Mon inculture est une protection, un vaccin si vous préférez, qui me permet de garder la raison. Je pense prouver un jour que la plupart de nos patients sont devenus fous à force de lire des livres d'histoire. Il est tellement fascinant de s'identifier à Attila, Jeanne d'Arc, Napoléon.

– Oui, mais tout de même, docteur, tout de même. Ne pas savoir que Napoléon est allé en Russie, tout de même, docteur, vous êtes fort.

Je souris de son indignation.

– Et je suis très heureux de pouvoir compter sur vous, Mme Déker, qui me donnez toujours de très précieuses explications. Alors, pour la Russie, racontez-moi en deux mots, si vous le voulez bien.

Elle m'apprend alors qu'en juillet 1812, à la tête de la Grande Armée, Napoléon est allé en Russie. Il a progressé rapidement sans rencontrer de résistance notable, sauf à la bataille de Borodino, et, en septembre, il entrait triomphalement dans Moscou.

– Il devait être content, dis-je.

Pas vraiment, en réalité, me raconte Mme Déker. Car les Russes avaient déserté la ville en y mettant le feu. Les vivres commencent à manquer, il y a un incendie sur les bras, ses soldats deviennent indisciplinés, on pille et l'on se saoule au vin et à l'eau-de-vie que l'on trouve dans les caves abandonnées, tandis que l'armée russe, commandée par Koutouzov, se

replie en ordre et attend son heure, cachée par l'immensité de ce pays gigantesque. Malgré la perte de Moscou, le tzar Alexandre refuse de négocier. Koutouzov ne se montre pas, n'attaque pas, et attend. Aux premiers froids de l'automne, la situation devient intenable. Les soldats ont faim. Napoléon se résigne à rentrer. La Grande Armée quitte Moscou.

– Je comprends, dis-je. Pauline a une revanche à prendre. Quelque chose me dit qu'elle veut y retourner.

– Vous ne songez quand même pas, docteur, à envoyer Pauline B. en Russie ? s'inquiète ma brave Mme Déker. Ça nous coûterait les yeux de la tête. Pour y faire quoi, d'abord ? Reprendre Moscou ? C'est insensé.

Je la rassure. C'est juste une piste à creuser. On ne sait rien de notre Napoléon, à part ce mot, lâché au détour d'une discussion : la Russie.

Ajoutons-y le manque de moyens. Les caisses sont vides. L'hôpital a certes une réputation internationale mais on dépense beaucoup plus que les autres. M. Griseau, notre comptable, me le dit souvent : « Docteur Day, votre méthode est un panier troué ! » Il veut dire par là que je consacre trop d'énergie à chaque patient, ce qui coûte, sans oublier les dépenses imprévues, comme les voyages. « Si vous passiez moins de temps à courir chaque matin, vous pourriez soigner plus de fous, plus rapidement », me dit encore M. Griseau, qui est parfois une véritable machine à calculer. Qu'ont-ils tous à me reprocher mon footing matinal ?

5.

- Vous parlez russe, Sire ?
- Pas un mot, docteur.
- Vous connaissez Moscou, n'est-ce pas ?... On dit que c'est une belle ville.
- J'en garde, comment dire, un souvenir mitigé.
- En quelle année vous y étiez, dites-moi ?... 1812 ...? 1912 ?...
- Arrêtez de faire l'idiot, docteur. Je vois clair dans votre jeu. Vous essayez de me faire parler, tout en testant ma mémoire, mes réflexes, tandis que vous gribouillez dans ce maudit calepin où vous notez les étapes de ma soi-disant maladie.

Pauline est d'une lucidité étonnante. Quel que soit l'angle que je choisis pour l'interroger, elle devine rapidement où je veux en venir. Je n'arrive pas à établir un climat de confiance. Pourtant cela fait déjà un mois qu'elle est là, dans sa chambre sous le numéro 805, à laquelle, un jour, elle a ajouté un grand « 1 » au stylo rouge, pour faire « 1805 ».

- Pourquoi ce chiffre ? Que signifie-t-il pour vous ? ai-je tenté aussitôt.
- Ouvrez un livre d'histoire, docteur !

Mme Déker m'explique que c'est l'année de la « fameuse bataille d'Austerlitz », dont j'entends parler pour la première fois. (Je n'exclus pas qu'il y ait un rapport entre cet événement et la gare d'Austerlitz, où je prends parfois mon train.)

- Qu'il a perdue ?

Elle manque de s'étouffer et je comprends que j'ai encore fait le cancre.

- Qu'il a gagnée ! dis-je alors avec conviction. Qu'il a gagnée dans une gare !

Cette réponse ne la satisfaisant pas non plus, pour une raison qui m'échappe, je me contente de noter « 1805 » comme une date clé de la vie de mon patient.

Quelques jours plus tard, comme j'examine encore Pauline B. (en prétextant une visite médicale que toutes les forces armées sont obligées de

passer), elle me dit :

– C’est curieux, mais je commence à trouver sympathique votre ignorance des faits les plus élémentaires de ma carrière. Il y a en vous une naïveté attachante. Vous êtes, je crois, totalement imperméable à l’hypocrisie et vous prenez tout au pied de la lettre.

– Je vous remercie, Sire, dis-je. J’essaie en effet d’être toujours direct et loyal. Mon souhait le plus sincère est de vous aider, sachant que la vie d’un empereur n’est pas facile à l’époque actuelle.

– À qui le dites-vous, soupire-t-elle en regardant par la fenêtre.

Dans la rue, de l’autre côté des barreaux, roulent des autobus remplis de gens ordinaires. Parfois ils montrent du doigt nos murs en expliquant aux touristes et aux enfants quel est cet étrange bâtiment qui ressemble à une prison. Je dois admettre que l’hôpital est d’une architecture austère. On ne voit pas de l’extérieur notre joli parc avec ses arbres centenaires et ses statues couvertes de lierre.

– Dehors, quand je dis qui je suis, personne ne me croit depuis longtemps, poursuit-elle. Surtout que je suis une femme, et, allez savoir pourquoi, une femme Napoléon, ils ont vraiment du mal à l’accepter.

– Tant que vous êtes vous-même à l’aise avec cette idée, je ne vois pas le problème, dis-je.

– Exactement, dit-elle.

Je compte mentalement jusqu’à sept, et je dis :

– Pourtant, on peut difficilement nier que Napoléon était un homme.

On se tait alors pour laisser passer un long silence. Je me demande comment Pauline B. va gérer cette contradiction.

– Je ne le nie pas, dit-elle avec un sourire désarmant. En 1805, c’était un homme. Et même en 1812. À Waterloo aussi, probablement. Ensuite, petit à petit sa composition commence à changer. Il est sans doute déjà moins homme en 1822.

(Je consulte du regard Mme Déker, qui me passe un bout de papier où elle a écrit cette phrase : « 1821 – mort de Napoléon à l’île de Sainte-Hélène. »)

– Est-il toujours plus homme que femme en 1950, on n’en sait rien, mais aujourd’hui, en 2015, je suis le meilleur Napoléon que vous puissiez trouver, conclut Pauline. Le fait que je sois une femme à cent pour cent est un détail pour faire braire les imbéciles.

Elle a l'air sûre d'elle comme si on était devant l'évidence même.

– Si je comprends bien, Sire, vous êtes en train de me dire que Napoléon n'est pas mort, et que vous êtes, en quelque sorte, la suite de son existence ?

J'ai pris soin de mettre dans l'intonation de ma question tout le respect possible pour qu'elle ne sente pas l'incrédulité.

Elle m'explique alors qu'il y a une différence entre le corps et l'esprit. Le corps de Napoléon s'est bien arrêté de vivre en 1821, mais son esprit, d'une puissance inouïe, s'est fragmenté en milliers de brins, puis s'est propagé à travers le monde pour atterrir dans diverses personnes. Elle, le Napoléon que je vois, n'est qu'un exemple parmi d'autres. Avec le temps, les pouvoirs de cet esprit s'estompent, et les occasions de croiser Napoléon se font rares. C'est pourquoi je dois m'estimer particulièrement chanceux d'en avoir un à ma disposition.

Je fais semblant d'être convaincu.

Après l'entretien, cependant, Mme Déker m'apprend qu'il y a du vrai dans ce que raconte Pauline.

Elle a consulté les archives de l'hôpital et me fait remarquer que le nombre de Napoléon admis dans les années 1830, juste après sa mort, était vertigineux, plus d'un patient sur deux. Au fil des décennies, les Napoléon diminuent. Aujourd'hui, il n'est pas rare de passer plusieurs années sans en croiser un seul. Mme Déker me dit que chez nous le dernier Napoléon remonte à 2002. (D'où me vient alors cette impression d'en avoir rencontré souvent ?)

6.

Napoléon a beau me trouver sympathique, il ne me rend pas la vie facile pour autant. L'affaire du réfectoire est là pour en témoigner.

Voilà ce qui s'est passé. Après ma traditionnelle course matinale, je tombe sur une petite foule massée devant l'entrée de notre salle à manger. Il y a là des patients et quelques infirmiers. C'est l'heure du petit déjeuner, on voudrait bien entrer, mais la porte est bloquée. Je force un peu sur le battant – rien à faire, un objet lourd bloque de l'intérieur. Je glisse un œil par la fente et je vois... un canapé. Comment ont-ils fait pour l'amener au réfectoire reste un mystère, le résultat étant qu'il est impossible d'aller manger. Assis sur le canapé, Jeanne d'Arc, Freud et quelques autres, barricadés après avoir expulsé les cuisiniers, nous lancent des injures.

Je comprends rapidement qu'il n'y a rien de bien méchant, mais il faut néanmoins nous sortir de cet embarras.

Que veulent-ils ?

La révolution. Ça leur a pris ce matin. Il faisait beau, ils se sont levés du bon pied, débordant de projets grandioses. Ils ont ressenti l'envie de marquer leur époque. Pas question de subir, clament-ils. On veut renverser le pouvoir en place (c'est-à-dire moi), et proclamer un État indépendant. Ils ont commencé par mettre en place une frontière à l'entrée du réfectoire. Et ils demandent aux autres fous de se joindre à leur indignation légitime. Ce sera la gloire ou la mort, disent-ils.

Je leur demande :

– Et que ferez-vous de votre État indépendant ?

– On commencera par mettre le vin au menu, répondent-ils. Du bon vin de Corse à midi, et le soir du bourgogne.

Du vin dans un hôpital ? Il n'en est pas question.

On se regarde avec les infirmiers, on se demande comment faire.

Le général de Gaulle voudrait lancer une offensive :

– On les encercle avec les blindés, et, pendant que l'artillerie les pilonne par les fenêtres, on enfonce leur frontière avec l'infanterie. Je les connais,

ces barricades, ça ne tient pas mieux que la ligne Maginot.

– Vous pouvez nous brûler vivants, on ne se rendra pas ! lui répond Jeanne d’Arc de derrière la porte.

Les nerfs s’échauffent, Mme Déker en pleure presque, et les infirmiers trépignent d’impatience d’en découdre. Ils n’attendent qu’un signal de ma part pour employer la manière forte. Leurs seringues sont remplies de calmant. Certains ont apporté des camisoles. Ce serait la pire des solutions. Ces méthodes musclées, qu’on emploie volontiers dans d’autres hôpitaux, m’ont toujours répugné.

J’essaie de dialoguer. Je voudrais comprendre l’origine du problème. Un infirmier m’informe :

– C’est le petit dernier, c’est Napoléon. Il leur a parlé toute la nuit. Admirez maintenant le résultat.

On se demande ce qu’il leur a dit pour les mettre dans un état pareil.

Napoléon, lui, n’est pas au réfectoire. Pauline B. dort tout habillée dans sa chambre 1805. Je la réveille :

– Debout, Sire, l’heure est grave !

Elle bondit aussitôt, et je vois à son port de tête et à sa manière de composer sur le visage une expression d’intense réflexion qu’elle est un homme de commandement. Appelez ça magnétisme ou magie personnelle, toujours est-il que, quand on est avec elle, on se sent en sécurité et rien ne paraît impossible.

– Ils l’ont fait ? me demande-t-elle et je comprends qu’elle est parfaitement au courant.

– Oui, dis-je, le réfectoire est bloqué et cette situation ennuie tout le monde.

Une grande satisfaction se devine alors dans sa façon de se redresser. Et je la vois qui exécute son geste fétiche : elle glisse sa main entre les boutons de sa veste. Napoléon reste silencieux, fier de lui, une main sur la poitrine, l’autre dans le dos.

– Vos patients forment de bonnes troupes, courageuses et entreprenantes, dit Pauline finalement. Elles sont tout à fait dignes de porter haut les couleurs de la Grande Armée. Cette Jeanne d’Arc ferait un excellent général, si elle n’était pas un peu fofolle.

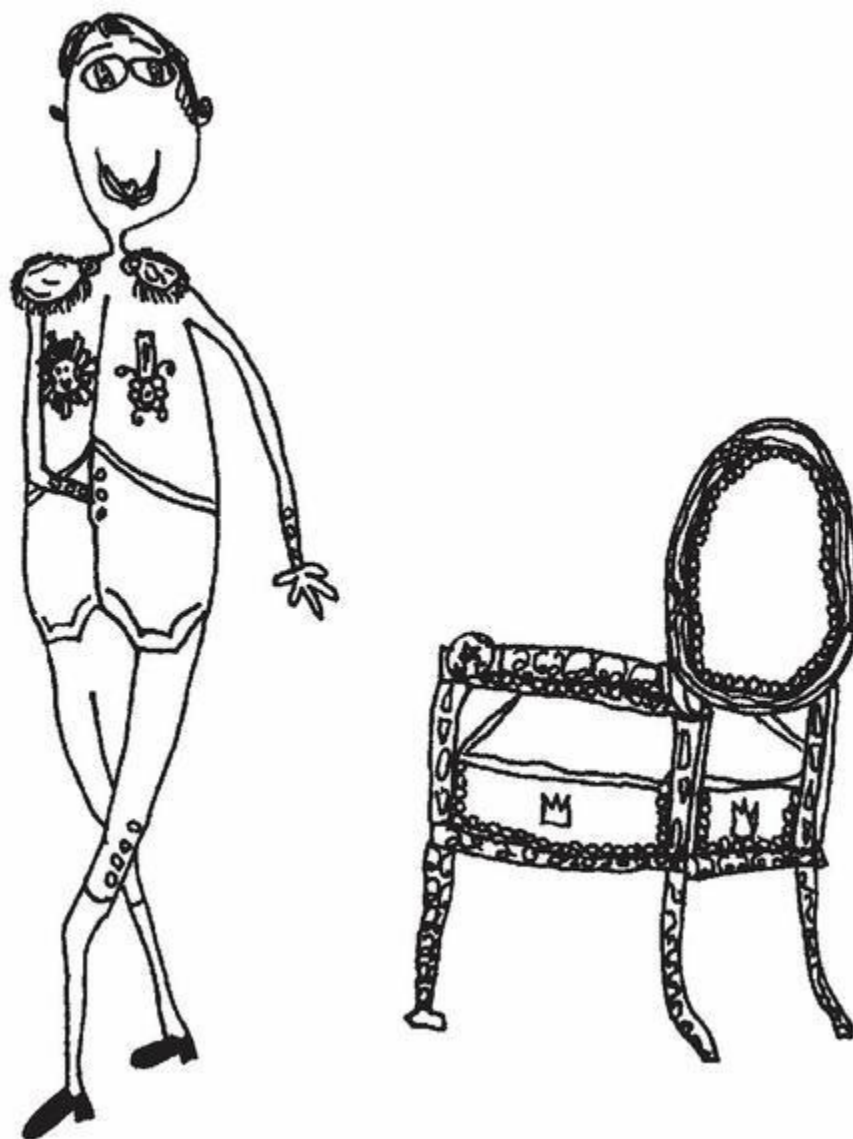
Elle me raconte ensuite que, ne trouvant pas le sommeil, elle s’était baladée dans les couloirs où elle a papoté pendant toute la nuit avec des

patients, qui, comme elle, trouvaient la nuit trop longue.

– Nous avons beaucoup parlé de vous, docteur, et de la direction de l'hôpital, que nous trouvons trop timide. Vous prenez trop de pincettes. Sachez que nombre de vos patients souhaitent être soignés plus activement. Pourquoi négligez-vous les chocs électriques ? Thomas Edison les réclame depuis plusieurs mois. Pasteur exige des piqûres de sédatifs, et Freud se demande pourquoi on ne lui a jamais mis les menottes.

– Mais parce que c'est interdit, à moins qu'il ne fasse du grabuge, dis-je.

– Précisément, docteur. Je ne lui ai pas expliqué autre chose. Et donc grabuge fut fait. J'ai choisi le réfectoire car je déplore profondément l'absence de vin au menu. C'est comme une insulte personnelle que je reçois chaque jour. De plus, l'endroit est de la plus haute valeur stratégique. Celui qui contrôle l'accès à la nourriture a bien entendu un avantage sur les autres. (La Russie me l'a bien appris, hélas, à mes dépens.)



Suit une longue tirade en jargon militaire, d'où je déduis toutefois une chronologie des faits et une explication.

En mal de commandement, Napoléon a saisi l'occasion d'une nuit d'insomnie pour se monter une armée qu'il a galvanisée par des paroles enflammées de « révolution » et de « gloire », puis envoyée au combat du réfectoire alors que lui-même s'endormait paisiblement.

– Ce n'est pas digne d'un chef, Sire, lui fais-je remarquer. Vous auriez dû les guider au front, en tête de vos troupes, et affronter ensemble la colère de ceux qui voulaient accéder au petit déjeuner. Au lieu de quoi, vous vous êtes terré dans votre chambre, loin de la mitraille.

Je vois à ses yeux que je l'ai blessée.

– Donnez-moi un cheval et conduisez-moi sur les lieux, docteur, commande-t-elle. Je suis de ceux qui savent affronter le danger en face.

Pendant que l'on marche je lui demande de faire preuve de grandeur et d'arrêter cette révolte stupide.

– Pourquoi le ferais-je ? s'indigne-t-elle. Auriez-vous capitulé ? Pas que je sache. Mes aides de camp ne m'ont rien rapporté. Pour moi, il n'est pas question de signer un traité de paix sans conquêtes territoriales. Annexe-moi la chambre 806, en face de la mienne, et nous en discuterons.

Nous arrivons au réfectoire. Je fais signe à deux infirmiers. On attrape Pauline B. et on lui lie les mains derrière le dos.

– Vous êtes mon prisonnier, Sire, dis-je. Capturé sur le champ de bataille par une manœuvre latérale de ma cavalerie.

– Si vous ne finissez pas ce cirque, Sire, on vous enverra au piquet à l'île de Sainte-Hélène, ajoute Mme Déker, et cette remarque fait son effet.

Qu'il est dommage de devoir passer par la contrainte, mais avait-on le choix ?

Pauline marmonne quelque chose comme « trahison » et « Grouchy », qui doit être un ami que je ne connais pas. On la pousse devant la porte du réfectoire et Mme Déker sort un formulaire de transfert vers un autre hôpital, qu'elle fait semblant de remplir.

Aussitôt Pauline toque à la porte des insurgés et leur parle. Je note que son discours est parsemé de « grandeur », de « devoir accompli », de « postérité ».

– Soldats, remettez ce canapé à sa place dans l'infirmerie, commande-t-elle. Qu'il soit à jamais le symbole de nos accomplissements. Vos descendants, quand ils le verront, auront les larmes aux yeux à l'idée que vous avez pu, vous les éclopés, vous les pestiférés, vous les enfermés à l'asile, déplacer ce meuble pesant le poids de trois pyramides. Soldats ! Vous êtes parvenus à tenir en échec toute une armée d'infirmiers et de fous. Rentrez chez vous la tête haute !

– Il parle bien, le petit, dit alors le général de Gaulle, et, en effet, ses paroles apaisent immédiatement la situation.

La porte du réfectoire se débloque et les troupes assiégées sortent, l'allure fière, Jeanne d'Arc en tête, tirant le canapé. On les laisse passer en silence. Puis chacun regagne sa chambre et l'incident est clos.

OceanofPDF.com

7.

– Vous devriez mettre des verrous aux chambres, ou, au moins, isoler les couloirs les uns des autres, me dit le lendemain la brave Mme Déker. On éviterait ces débordements ridicules.

Il n'en est pas question. Tant que je serai le chef de cette clinique, on soignera à ma façon.

– Nous sommes tous d'accord, docteur Day, dit alors M. Griseau. Mais la situation financière de l'hôpital est catastrophique. Vos méthodes, que nous admirons du point de vue théorique, prennent énormément de temps. Rien que pour réparer la porte du réfectoire et nettoyer le canapé de l'infirmierie...

Je sais. Certains voudraient que mon hôpital soit une usine à guérir. Plus de patients, traités plus vite, pour recevoir plus de dotations. Peu importe la qualité de la guérison ni ce que l'on apprend au passage sur les mystères de l'esprit. L'hôpital Sainte-Micheline, disent-ils, soigne deux fois plus de fous avec le même nombre d'infirmiers. Ils oublient de dire qu'on m'envoie les cas les plus difficiles, comme cette Pauline, et que les patients de Sainte-Micheline, calmés aux médicaments pendant qu'ils y séjournent, retombent souvent malades une fois dehors. Non, un asile n'est pas une machine que l'on peut accélérer comme ça nous chante. Essayez d'accélérer Napoléon et vous verrez les dégâts !

Reste que je dois quand même résoudre ce problème d'argent. Il est tellement évident aux yeux de tous que même les malades se sentent concernés. Ils m'abordent souvent sur le sujet, et, très gentiment, on me propose des solutions. Jeanne d'Arc m'a accordé une bonne partie des prises de guerre que l'on tirera des Anglais dans les batailles à venir. Le général de Gaulle, qui écrit ses mémoires, m'a fait savoir qu'il me reversera la moitié de ses honoraires. Aujourd'hui, Napoléon s'y est mis :

– Il y a une affaire, en Russie, qui pourrait résoudre bien des problèmes actuels, docteur.

– Ah bon ? fais-je, le plus innocemment du monde.

Voilà que la Russie revient sur le tapis. Je sors mon calepin.

– Expliquez-moi, Sire.

En deux mots, il y aurait un trésor sur la route de Smolensk. Pauline parle de centaines d’objets de valeur pillés à Moscou et abandonnés en route.

– On était tellement fatigués, battus, affamés et de mauvaise humeur ! Docteur, si vous aviez été là ! On n’avait plus de chevaux, morts d’épuisement ou mangés. Personne pour porter nos affaires, et cette route qui ne se terminait pas, sous la neige, le vent ! Les pieds gelaient, le ventre hurlait sa faim. Vous auriez dû voir ça, une armée avançant comme des morts-vivants, mais toujours chargée d’or et d’objets d’art. Sur les flancs, on était attaqués sans relâche par les Russes, il n’était pas question de quitter cette route de Smolensk, pour aller où d’ailleurs ? Alors on avançait en ligne droite vers l’ouest, semant les morts derrière nous comme les pierres du petit Poucet. Très vite on a compris que la seule façon de survivre était d’abandonner les trésors pour épargner les quelques forces qui nous restaient. J’ai donné l’ordre de tout laisser dans la nature. La plupart ont été aussitôt jetés dans les fossés les plus proches. D’autres caisses ont été lestées avec des pierres et coulées au fond d’un lac dont la forme sur la carte faisait penser à une tête de mort. Mais les deux caisses les plus précieuses, frappées du sceau impérial, ont été astucieusement cachées.

– En attendant votre retour, peut-être ? dis-je.

– Parfaitement, docteur. Et comme je vous ai en très haute estime, je me propose de vous en donner un tiers pour les besoins de l’hôpital, pourvu que vous m’aidiez à les récupérer.

– Un tiers ? dis-je. C’est moins généreux que l’offre du général de Gaulle.

Une déception a brillé dans ses yeux.

– Vous ne me croyez pas.

– Si, si, dis-je précipitamment pour ne pas la vexer.

– Alors partons ! Allons les trouver ! Elles nous attendent là-bas. Vous ferez la gloire et la fortune de votre hôpital.

Pauline se rapproche. Elle me fixe avec un tel enthousiasme que je ne peux m’empêcher de frissonner devant les possibilités qui semblent soudain à portée de main. Rien ne paraît plus simple que de faire ce petit voyage, récupérer deux caisses remplies d’objets précieux, de ramasser quelques bibelots de valeur en route, et de rentrer parader devant M. Griseau. Avec

cet argent, on pourra agrandir le parc, installer un balcon dans chaque chambre, embaucher un cuisinier de haut niveau pour le réfectoire, construire une salle de sport, voire un centre équestre pour Jeanne d'Arc !... On mettra le chauffage dans mon bureau et je pourrai l'allumer même en été... Les possibilités étaient grandioses.

C'est ainsi que, pour la première fois, je crois, je prends conscience du pouvoir incroyable de cette jeune femme (et de Napoléon). Il suffisait qu'elle parle avec conviction pour qu'on la croie sur parole et que les exploits les plus insensés deviennent réalisables. Loin de me troubler, l'expérience est très agréable. Imaginez : vous êtes soudain dans une barque portée par un joyeux torrent, vous fendez les flots avec légèreté dans les étincelles de gouttes d'eau brillant au soleil. Le plaisir d'être transporté est enivrant !

Je le confesse ici : moi, un docteur, expert en manipulations de l'esprit, j'ai ressenti cette allégresse à me donner à la volonté de Napoléon. Que dire alors des personnes ordinaires ou des patients fragiles de mon hôpital ?... Rien d'étonnant à ce qu'on le suive dans des projets insensés, comme ce blocage de réfectoire.

Pour combattre la tentation de me soumettre, j'attrape ma main droite avec la gauche et je pince mes points sensibles.

– Sire, dis-je, votre proposition me touche et je vais y réfléchir.

– Bien sûr, dit Pauline. Je comprends. L'instinct vous souffle que j'ai raison. Il reste à convaincre la raison. Ce sera plus dur. Simplement, faites-moi plaisir, songez au triomphe que ce sera, quand on reviendra, couverts de trophées, de ce voyage improbable, quand vos théories sur la guérison feront la une du *Mensuel des aliénés* et que le grand professeur Hubner lui-même vous remettra la Légion d'honneur, ici, sur votre poitrine.

Elle pointe son doigt vers mon cœur, et, encore une fois, un vent d'allégresse se met à souffler.

Le soir, quand je me couche dans mon lit froid, je grelotte et je ne peux m'empêcher d'imaginer une grande cheminée en marbre, ou plutôt deux cheminées, que l'on pourrait bâtir sur les côtés de ma chambre.

8.

Les raisons d'y aller sont les suivantes.

Un. Napoléon perturbe la tranquillité des autres patients et il serait bon de l'éloigner quelque temps. J'ai déjà mentionné la crise du réfectoire. Ajoutons-y le général de Gaulle qui refuse son autorité, ce qui crée des tensions permanentes, on dirait deux coqs. Au contraire, les plus fragiles (Jeanne d'Arc, Freud) tombent sous son charme au point de se prendre parfois pour des généraux de la Grande Armée et d'oublier leur propre maladie. Comment les soigner dans ces conditions ?

Deux. Tous les indices semblent indiquer que la Russie est au centre de sa maladie. Pauline en parle sans cesse. « Il faut récupérer le trésor, docteur » est sa phrase fétiche. Pas de doute, on trouvera sur place, en Russie, les clés pour la guérir, comme on a fait avec Attila en Hongrie.

Trois. Le professeur Hubner s'est montré très intéressé par ma méthode pour soigner les fous par le voyage. Il est en train de préparer un grand article pour la prochaine conférence des directeurs d'asile. C'est le moment de lui montrer un nouveau cas passionnant.

Quatre. Plus M. Griseau me dit qu'on n'a pas d'argent, plus j'ai envie d'y aller. Je ne dis pas que nous allons effectivement retrouver le trésor abandonné de Napoléon, ce serait insensé, mais il y a quand même quelque chose de très attirant dans cette aventure. J'ai parfois la sensation *qu'il faut* que j'y aille. Je fais des rêves étranges de routes sombres et de forêts immenses, et, quand je cours autour du parc, j'ai l'impression que mes forces sont décuplées, j'accélère facilement et je bats mes records d'endurance.

Si on décide d'y aller, ce sera en petite équipe : Pauline et moi, c'est tout. On limitera ainsi les frais de voyage. Je suis solide physiquement, je fais une tête de plus que Pauline. Si jamais elle veut faire du grabuge, je la maîtriserai facilement (n'oublions pas que Pauline est une jeune femme frêle).

Mme Déker, en entendant mon projet, n'a pas manqué de protester vigoureusement.

– À deux ? Mais vous êtes fou, docteur ! Dans un pays étranger dont vous ne connaissez pas la langue !

– Je parle un peu anglais, dis-je. Regardez : *My name is doctor Day. Where is Smolensk ?* Voyez, avec quelques signes, on doit pouvoir se faire comprendre. Les Russes ne sont pas des sauvages. Et je me suis procuré un dictionnaire franco-russe « spécial débutants ».

– Et que mangerez-vous ? Où dormirez-vous ?... Et s'il vous arrivait quelque chose ? Non, docteur, ce n'est pas raisonnable.

– Rien à craindre, Mme Déker. J'ai prévu de louer une grande voiture à l'aéroport de Moscou. Dès qu'on atterrit avec Pauline, on part sur la route de Smolensk. Je conduis très bien, comme vous le savez. La nuit, on dormira dans la voiture. Je prendrai deux sacs de couchage, on rabat la banquette arrière et ça nous fait un lit du tonnerre. Pour manger, j'en ai déjà discuté avec Pauline, sa Majesté se contente de repas simples, comme au réfectoire. Le cuisinier a prévu de nous donner des gâteaux secs très nourrissants, il a commandé exprès pour nous des en-cas au blé dur, qui sont, paraît-il, excellents.

– Et comment fait-on si l'on a besoin de vous à l'hôpital ? balbutie la brave Mme Déker.

– Allons, nous ne sommes pas en 1812, la Russie n'est pas coupée du monde. On ne va pas y rester plus d'une semaine, sa Majesté et moi. On part de Moscou, on va vers Smolensk par la grande route, puis on passe par la Bérézina, Napoléon y tient beaucoup. Ensuite, on rejoint l'Europe, et nous y sommes.

Mme Déker, ne manquant pas une occasion pour m'instruire, m'explique aussitôt que la traversée de la Bérézina (c'est une rivière) en novembre 1812 par les restes de la Grande Armée a été une catastrophe où périrent des milliers de soldats.

– Si ce n'est pas malheureux, radote-t-elle. Partir en Russie avec si peu de connaissances en histoire !...

– Je sais, Mme Déker, je sais. On vous aurait bien prise avec nous, mais sans vous l'hôpital s'écroulerait. En plus, on n'a pas vraiment les moyens de nous payer un troisième billet d'avion. J'y pense, dites à M. Griseau de

ne pas s'inquiéter pour les finances : je prends sur moi tous les frais liés à ce voyage.

En parallèle, je me procure des cartes de Russie que je donne à Pauline. Elle passe ses journées à les étudier, elle ne sort plus dans le parc, elle trace des chemins, mesure des distances. Je passe la voir deux fois par jour pour avoir des nouvelles.

– Le trésor est là, docteur, je le sens, me dit-elle à chaque visite.

Elle me montre ses déductions.

– En rouge, j'ai dessiné la route que nous avons prise en 1812. Et ici, voyez, à côté de Dorogobouj, c'est la région des marais. Passez-moi la carte agrandie.

Je m'exécute. Pauline l'étale devant elle sur le parquet et se couche pratiquement dessus. Elle y rampe, scrutant avec une loupe les indications, déchiffrant les noms des villages.

– Regardez, docteur ! dit-elle soudain. Qu'est-ce que je vous avais dit ?

Je me penche au-dessus de son doigt et je vois moi aussi : sur la carte, une tache ronde et bleue dessine un lac. À l'intérieur – trois îlots de terre, deux ronds et un troisième triangulaire. Un crâne, avec les orbites des yeux et le nez !

– La tête de mort !

Je crie presque.

À cet instant, je sens une formidable joie, comme si j'avais déjà le trésor entre les mains.

– Pas la peine d'applaudir comme un enfant, docteur, dit alors Pauline. Ici, sous l'eau, on ne trouvera que la partie la moins intéressante des pillages. Des vases, peut-être. Des lustres. Des chandeliers. Et encore, depuis le temps, on a bien dû en repêcher. Les chasseurs d'antiquités, ce n'est pas ce qui manque dans la région.

Je me calme alors, un peu honteux que ce soit une patiente qui me fasse des remarques sur le comportement.

– En revanche, ça m'étonnerait qu'on ait trouvé les caisses impériales, sourit Pauline.

– Pourquoi, Sire ?

– Parce que pour avoir une chance de tomber dessus, il faut s'éloigner de la route de Smolensk. Il faut passer quelques kilomètres au sud, en pleine forêt, là où aucun chasseur de trésor ne pense à regarder car il n'y a pas

vraiment de route et qu'aucun historien ne mentionne nulle part une expédition française à cet endroit.

– Mais c'est une excellente nouvelle, Sire !

J'écris ces lignes et je me rends compte que je me laisse trop facilement emballer par toute cette aventure. Alors je fais un effort pour revenir à ma vocation première de médecin. En plus des cartes, du dictionnaire et des provisions, je dois prendre mes carnets de notes, ainsi que tout l'historique de la maladie de Napoléon car je ne dois pas oublier que ce voyage est avant tout un moyen de le soigner.



Voici comment nous sommes habillés.

Pauline porte un jean, des baskets et une chemise blanche. Comme vêtement chaud, on a pris un blouson et deux pulls, dont un à col montant, en double laine. Dans ses bagages, on a aussi des jupes et un anorak léger pour la pluie, même si ce n'est pas vraiment le propos : à notre arrivée à l'aéroport de Moscou, il fait plutôt chaud, c'est l'automne doré. Ce temps est tout à fait remarquable pour un mois d'octobre. J'ai consulté la météo avant de partir, on prévoit du grand beau temps pour toute la semaine.

N'empêche. Qui veut aller loin prend ses précautions. Je suis moi aussi en jean, mais j'ai emporté dans ma valise un pantalon matelassé en plume d'oie. Sinon, j'ai mes lunettes de soleil et un chapeau estival.

On débarque de l'avion, on passe le contrôle des passeports et la douane.

– Nom, prénom ? aboie un policier.

– Pauline B., dit Pauline, comme si de rien n'était.

Je note que devant l'autorité, quand c'est son intérêt, Napoléon sait redevenir Pauline B., et qu'il n'en éprouve aucune gêne.

Le douanier compare longuement la photo de Pauline dans le passeport avec la tête réelle de Pauline, et fait signe que c'est bon.

Elle et moi échangeons un long regard entendu dont le sens est qu'elle a bien fait de garder secrète son identité impériale.

C'est mon tour.

– Vous enlevez lunettes, dit le douanier. Que contient ce sac ?

– *My name is doctor Day*, dis-je. Ce sont des médicaments dont Napoléon peut avoir besoin et...

Je ne saisis pas tout de suite la gaffe. Pauline me fait de gros yeux.

– Napoléon, quel Napoléon ? fait le douanier. Vous transportez contrebande ? Antiquités ?

Les ennuis commencent. Si les douaniers sont la pire engeance de l'humanité, les douaniers russes sont les champions de cette détestable catégorie d'hommes. On vide mes valises. Toutes mes affaires, une par une,

passent par ses grosses pattes. Il cherche les pièces de monnaie en or, les bijoux.

– Vous portez montre, me dit-il en attrapant mon bras et en examinant l’Oméga héritée de mon père que je porte au poignet. Ça, rare antiquité. Ça, illégal. Je confisque et oust ! vous allez en prison.

Mon Oméga n’a rien de rare. En plus elle retarde de dix minutes par jour et son verre est fêlé. On en trouve dans toutes les brocantes. Mais essayez de faire entendre raison à un douanier russe qui vous a pris en grippe !

– Économisez la salive, docteur, me souffle Pauline. Et sortez le portefeuille. Ces types ne fonctionnent qu’au pot-de-vin.

Le douanier fait disparaître sous sa veste une grosse liasse de mes billets. Il devient alors plus accueillant, il tamponne un papier et pousse l’amabilité jusqu’à nous accompagner au comptoir de location de voitures.

Après avoir passé trois heures dans un embouteillage, nous trouvons enfin la route de Smolensk. Le soir est en train de tomber quand je mets les gaz et nous quittons Moscou. « Smolensk – 400 km », dit un panneau. Et sous le panneau stationne une voiture noire, un corbillard. Quand on passe devant, une lumière s’allume dans l’habitacle et je remarque un cercueil blanc dont le couvercle semble bouger, mais ce doit être un jeu d’ombres à cause de mes phares.

– Mauvais présage, dit Pauline. À l’époque aussi, quand on avait quitté Moscou, un corbillard s’était faufilé devant nous. Déplorable spectacle ! La Grande Armée est sortie de Moscou avec un cercueil à sa tête... Pourtant, aucun de mes généraux n’a pensé à différer le départ. Au contraire, on me pressait de toutes parts. Ils disaient qu’on n’était que trop resté dans cette ville en flammes. Il y avait partout des bâtiments calcinés.

– Oui, je sais, Sire, dis-je. Mme Déker m’a raconté pour l’incendie.

Elle s’étonne. Je lui explique alors que notre brave Mme Déker n’a pas supporté mon inculture. Elle a rédigé des fiches, comme à l’école, qu’elle a fourrées dans ma valise. Tout ce qu’il faut savoir sur le Premier Empire.

– C’est ainsi que l’on appelle votre règne, dis-je.

Elle sourit de ma naïveté.

– Je suis au courant. Sauf que, de mon temps, on disait juste « Empire ».

– Je le note, Sire, dis-je.

Avec cette conversation, on a oublié le corbillard, et c’est tant mieux. Laissons les mauvais présages aux superstitieux, et en avant !

On roule pendant deux heures. La nuit russe est d'un noir absolu. Des deux côtés de la route, les phares de la voiture s'écrasent dans la forêt qui paraît infranchissable. Je ne conduis pas très vite. Pendant des kilomètres, il n'y a aucun croisement. Aucun rond-point. Il n'y a rien d'autre que cette longue route droite vers Smolensk sur laquelle on roule et d'où partent parfois des chemins de terre se perdant dans le noir entre des arbres immenses. Après les bouchons et les klaxons de Moscou, on se sent soudain très seul, comme un bateau en pleine mer. On fixe alors les lignes blanches de la chaussée qui deviennent un repère. Sauf quand elles disparaissent.

Quand la monotonie de la route devient difficile à supporter, je demande :

– Vous ne voudriez pas conduire un peu à ma place, Sire ?

À son expression mi-étonnée, mi-outrée, je comprends que cette possibilité n'entraîne pas dans ses projets.

– Et comme bonus, je vous porte sur mon dos, docteur ? fait-elle. Franchement, soyez raisonnable, j'ai déjà suffisamment à faire comme ça. Je dois surveiller les environs pour retrouver mes souvenirs. Quand on se rapprochera de Dorogobouj, il y aura un grand fossé à côté de la route : il est important de ne pas le rater. C'est là que l'on doit prendre un chemin perpendiculaire où poussent trois bouleaux.

Dorogobouj, facile à dire, mais où est-il, ce Dorogobouj ? Aucune indication, nulle part. On en vient à douter que l'on est sur la route de Smolensk. Évidemment, personne à qui demander. Parfois on croise les phares d'un camion borgne venant en sens inverse. Il passe en vrombissant en nous aspergeant d'eau noire (ai-je dit qu'il s'était mis à pleuvoir ?) et son phare valide, de couleur orange foncé, nous couvre de lumière sinistre.

– Je me demande si l'on ne s'est pas perdus.

– Ne dites pas de sottises, docteur. C'est bien le paysage que je connais. Il a très peu changé en deux cents ans. Sauf pour l'asphalte sur les routes, bien entendu. À l'époque, il y avait de la terre, trouée d'énormes crevasses où s'embourbaient nos charrettes. Soient maudites les routes russes ! Je leur dois la moitié de mes pertes en hommes et en matériel.

Comme Pauline prononce ces paroles, je vois devant moi un trou qui paraît sans fond et que ma roue gauche ne peut éviter. La voiture fait un bond, j'entends un grand bruit de métal (on racle le bitume par en dessous) et je freine d'instinct tout en braquant les roues vers le bas-côté. Heureusement que je n'allais pas trop vite, sinon on aurait fait un vol plané.

La voiture roule encore, mais je sens bien qu'elle penche sur le côté gauche et il y a un bruit de ferraille, comme une casserole que l'on traîne.

Je m'arrête et je sors ma lampe de poche. Autour de moi, le noir complet que traverse une route brillante de pluie qu'éclairent mes phares.

– On a un problème de roue, dis-je.

– Remplacez-la, mon vieux, dit Pauline. Et la prochaine fois, n'ouvrez la bouche que pour m'annoncer de bonnes nouvelles.

Il va sans dire que je n'y connais rien, en roues. En plus, dans le noir, une roue n'est pas ce qu'il y a de plus visible. J'ouvre le coffre, je trouve à tâtons la roue de secours. Mais où est le cric pour soulever la voiture ?

– La bonne nouvelle, Sire, c'est qu'il y a quelqu'un qui arrive, dis-je. On dirait une voiture de police. On va nous aider.

Je leur fais des signes. La nuit devient toute secouée de lumières violettes et rouges. Une voiture, illuminée par un gyrophare, s'approche et nous éblouit. Des types en uniforme en descendent.

– *Hello, I'm doctor Day*, dis-je, et je leur montre avec les doigts que je ne sais pas comment changer la roue.

Ils discutent entre eux, puis un grand policier me dit :

– Contrôle passeport.

Je m'étonne mais ils n'ont pas l'air de plaisanter. Je montre mon passeport, puis celui de Pauline. Ils discutent encore entre eux, en rigolant, ce qui ne me semble pas de bon augure. J'entends dans leur voix des notes menaçantes, aussi noires que la nuit qui nous entoure.

– Confisqué, dit finalement le grand policier.

Cinq minutes plus tard, nous sommes dépouillés de tout. On prend nos valises, nos documents, mon téléphone portable. Un gaillard change la roue, *notre* roue, et hop ! il monte dans notre voiture et démarre. Les autres branchent leur gyrophare, font « coucou » de la main et nous couvrent de boue en roulant dans une flaque. Quand les deux voitures s'éloignent, je vois une forme noire qui tombe de la fenêtre. Ce sont nos sacs de couchage, qu'ils ont la bonté de nous laisser.

Pauline s'est tournée vers la forêt, elle ne veut pas voir cette humiliation.

– Des policiers ! fulmine-t-elle. Et moi, je suis le tzar, peut-être !

Je constate à cet instant que mon carnet de notes est toujours là (Dieu soit loué !), dans la poche arrière du pantalon. Avec la lampe de poche, c'est à peu près tout ce qui reste de notre bel équipement.

Sans voiture, sans argent, sans téléphone ni passeport, et une pluie froide par-dessus le marché (ai-je dit que la température avait sensiblement baissé ?), nous n'avons plus qu'à rentrer en France.

Comment ?

OceanofPDF.com

Oui, comment ?... On marche un peu en direction de Smolensk, je porte nos maigres affaires. Dans une poche latérale de mon sac de couchage, je trouve un paquet de gâteaux secs. J'en donne à Pauline, plus taciturne que jamais.

– Je le savais, marmonne-t-elle. Cette Russie est un piège. Il y a une malédiction qui s'acharne...

C'est la première fois que je la vois abattue. Sa manière de parler devient plus saccadée, elle ne termine pas ses phrases, on dirait que son esprit vagabonde ailleurs. Les changements d'humeur sont un indicateur précieux pour un docteur qui sait les interpréter. Je le note dans mon carnet et je l'illustre d'un dessin.

– Allons, Sire, dis-je. Ça aurait pu être pire.

– Je ne vois pas comment.

– Ils auraient pu nous tuer.

– Encore une sottise, docteur, dit Pauline. On ne tue pas Napoléon. On le fait prisonnier et on le force à signer la paix.

« Signer la paix. » Je note cette expression. Dans sa tête, la guerre contre la Russie n'est donc pas terminée. Il est alors assez logique que les Russes lui créent des ennuis, et à moi aussi, par la même occasion.

Le jour se lève dans notre dos d'un coup de brume froide. La température a brusquement chuté. De la vapeur sort de nos bouches. La pluie a cessé cependant. On avance sur le bas-côté de la route. De la boue froide s'accumule sur le bas de nos pantalons. Parfois passe un camion et l'on se serre contre la forêt, car on a peur de se faire écraser. Ce serait folie que d'essayer de l'arrêter pour demander de l'aide. Au mieux, devant nos airs louches, il accélérera en nous voyant, pensant à un traquenard. Au pire, on tombera encore sur des voyous qui nous tabasseront et nous prendront le peu qu'il nous reste.

D'après nos calculs, la grande ville la plus proche est Smolensk.

– De toute façon, il est hors de question de retourner à Moscou, dit Pauline. Smolensk est sur la route vers la France. Si on trace une ligne droite de Moscou à Smolensk, et que l'on continue sur sa lancée, on arrive directement à Berlin, puis on passe par la Belgique, et on termine en France, à Dunkerque. Il n'y a que deux mille six cents kilomètres.

Je vois qu'elle a étudié les cartes et qu'elle a une bonne mémoire. C'est une excellente nouvelle : il est plus facile de soigner les patients qui se souviennent bien de leur passé, de leurs amis, etc. Je constate en plus qu'elle a le sens de l'orientation.

– À force d'être sur le terrain, à commander des troupes dans toutes sortes d'environnements, on développe un cinquième sens géographique, m'explique-t-elle. Tenez, cette lisière à droite, je vous parie qu'elle se termine par un marais.

Je me prends au jeu et l'on quitte la route qui commençait à nous peser. La forêt est clairsemée à cet endroit, on s'y enfonce facilement. Après l'asphalte, monotone et dangereux, c'est un plaisir de marcher dans la nature. Le sol est couvert de feuilles jaunes et marron, on dirait un tapis. J'ai presque envie de courir. Je l'aurais fait, mais Pauline a l'air épuisée (je remarque qu'elle a de petits pieds et les yeux cernés).

– Pas trop fatigué, Sire ?

– Je ne sais pas comment vous faites, docteur, dit-elle. Avez-vous remarqué qu'on n'a pas dormi depuis l'avion ?

Elle a raison. Et comme notre voyage est une expérience médicale avant tout, je me dois de ne pas trop fatiguer le patient. Je ne perds pas de vue également que Pauline est une jeune femme dont les capacités physiques sont plus limitées que les miennes. C'est pourquoi, quand j'aperçois une cabane abandonnée, en bord de lisière, je me dirige vers elle sans hésiter.

La porte consiste en trois planches clouées entre elles. Je la pousse du bout du pied, et je manque de m'égratigner sur des clous qui en dépassent. Cet obstacle vaincu, je découvre un intérieur encombré de seaux métalliques rouillés, de troncs d'arbres pourris, de pneus entassés. Ça sent la crasse et l'humidité. Le plafond ne me paraît pas trop troué, cependant. Et dans un coin, les pneus forment un piédestal qui pourrait ressembler à un lit.

On s'y installe rapidement. Je mets les petits pneus dans les gros, et je déroule par-dessus un sac de couchage.

– Voici votre lit de camp, Sire.

Elle s’y glisse tout habillée. L’instant suivant, elle dort déjà. (À quoi rêve-t-elle ?) Je me félicite de mon idée et de la chance qu’on a eue de tomber sur ce refuge, même si l’on est loin de l’hôtel trois étoiles.

Je fabrique mon lit dans un pneu de tracteur. J’enlève les vêtements mouillés et je les mets à sécher. À cause du froid, je ne trouve pas le sommeil tout de suite, mais le ronflement régulier de Pauline finit par m’épuiser et je sombre moi aussi.

OceanofPDF.com

11.

Quand je me réveille, il fait encore jour, mais je sais par mon horloge interne qu'on est en fin d'après-midi. La position en chien de fusil m'a engourdi. Je m'extrais du pneu, je me secoue pour enlever la saleté qui s'est incrustée sur le sac de couchage, et je le vois.

Un gaillard blond, les cheveux ébouriffés, se tient debout à côté de l'entrée, il me regarde sans rien dire. Dans ses yeux bleus, je lis la méfiance et aussi une légère agressivité. Je comprends à sa pose qu'il nous observe depuis un moment. Il serre un bâton dans son poing droit.

Je fais avec ma main un signe universel qui signifie « paix », puis un autre qui veut dire « ami », et il a l'air de me comprendre. Le bâton devient moins menaçant. On dirait qu'il veut parler mais il hésite, puis, du menton, il désigne le sac de couchage où Pauline dort encore. Il porte ensuite l'index à ses lèvres : « Chut ! » Il a raison, il ne faut pas réveiller celui qui dort. On reste ainsi de longs moments, sans trop bouger. Je m'extrais cependant entièrement de mon sac, et je tends lentement la main pour attraper mes affaires et m'habiller. Rien n'a séché, et c'est un calvaire de devoir enfiler des affaires humides et froides.

Pauline finit par ouvrir les yeux. Elle a l'air reposée et de bonne humeur, jusqu'à ce qu'elle découvre le gaillard blond.

– Qui c'est, cet énergumène ?... Dites-lui de sortir, docteur.

Le gaillard fait d'étranges sourires. Il roule de gros yeux où je comprends immédiatement qu'il trouve Pauline extrêmement jolie. Il ne me manquait plus que ça. Il pose le bâton et commence à se coiffer avec les doigts, qu'il a larges et sales. Quand il a fini de se rendre tout beau, il pousse un meuglement incompréhensible mais amical.

– Veuillez vous retourner, lui dis-je. Ma patiente est gênée par votre présence.

En retour, un autre meuglement m'apprend qu'il n'est pas méchant (je l'entends au timbre de voix). Comme il sourit toujours, je m'approche et je lui tends ma main qu'il serre volontiers.

– C’est un simple d’esprit, dis-je alors. Je le sais à la chaleur qui se dégage de ses paumes et à sa manière de comprimer ma main. Il ne nous fera pas de mal.

– Si vous le dites, docteur, dit Pauline sans enthousiasme. En attendant, demandez-lui ce qu’il veut.

Je n’ai pas besoin de parler la langue d’un malade mental pour le comprendre. Parfois, grâce au massage délicat des mains, il m’est plus simple de communiquer avec un fou qu’avec M. Griseau. Et si en plus je parviens à observer la pupille d’un patient, il devient assez facile de deviner ce qui se trame dans la tête.

Ce gaillard blond est en effet légèrement débile. À travers ses meuglements, je comprends qu’il s’appelle André et qu’il habite dans notre cabane. Pour manger, il fait la quête sur la route. Parfois des âmes charitables lui lancent de quoi manger par les fenêtres des voitures. Il est costaud et pourrait travailler, mais il préfère se reposer sur un lit de pneus.

– Je suis docteur Day, dis-je, et elle, c’est Pauline. Nous sommes en voyage et nous nous sommes perdus. Smolensk est encore loin ?

André fait un signe que je prends pour un oui. Je lui donne un gâteau sec qu’il semble apprécier.

– Il est totalement inoffensif, dis-je. Et il pourra nous être utile pour nous orienter.

– Un débile ? s’étonne Pauline.

– Certes, il n’est pas très intelligent, dis-je. Mais il connaît le coin et il semble bienveillant.

Je remercie André de nous avoir prêté sa maison et je lui demande de m’indiquer la ville la plus proche. Il pointe son regard bleu dans plusieurs directions possibles, ce qui ne nous avance guère.

– Il faut revenir sur la route Moscou-Smolensk, la traverser, et tenter notre chance au sud, dit Pauline.

On dit au revoir à André et l’on se remet en marche.

– Vous aviez raison, Sire, fais-je remarquer. La lisière se termine effectivement par un marécage.

– Essayons de bouger plus vite, docteur. Ça va nous réchauffer. J’ai l’impression que le froid s’est accentué. Que reste-t-il de nos réserves de nourriture ?

Pas grand-chose. Les gâteaux secs sont pratiquement terminés. Dans une poche, je déniche un paquet de chewing-gums. C'est à peu près tout. De l'eau, en revanche, on en a en abondance. Il s'est remis à pleuvoir. J'essaie de bricoler une sorte de chapeau avec des feuilles, le résultat est affreux. Au lieu de ruisseler sur ma figure, l'eau s'accumule au sommet du crâne, puis se déverse brusquement dans la nuque.

Parvenu à la route, on s'arrête pour traverser quand je m'aperçois qu'André le débile nous a suivis. Il fait de grands signes. « Attendez-moi, attendez-moi. »

– Ne me dites pas qu'il veut venir avec nous, dit Pauline.

J'explique à André qu'on ne peut pas le prendre dans notre voyage, qui est déjà suffisamment compliqué.

Il éclate de rire. Il se tient les côtes pendant que la pluie nous asperge, et son rire n'en finit pas. Il en a des larmes qui coulent. Sa chevelure blonde se gondole avec lui. Les rires des fous, longs et puissants, sont ce qu'il y a de plus effrayant au monde. Parfois le rire devient hoquet, et l'on se demande s'il n'est pas en train d'étouffer. Entre deux éclats, il parle par meuglements, et je comprends enfin qu'il n'était pas du tout question pour lui de venir avec nous. De toute façon, il ne s'est jamais aventuré au sud de la route Moscou-Smolensk. Son rire fait alors une grimace, et il parvient à m'expliquer qu'il ne faut surtout pas qu'on y aille. Au sud, la forêt est maudite, dit-il. Il y fait beaucoup plus froid, et d'une. On y croise des êtres fantastiques. Et c'est infesté de Français.

– De Français ? fais-je, surpris.

– Il débloque, dit Pauline. Ou il nous fait une blague.

André sort alors des feuilles de sa poche qu'il me tend, sous la pluie russe. « Regardez, si vous ne me croyez pas. » Ce sont de vieilles pages grand format arrachées d'un livre français, en effet. Je les regarde rapidement : on dirait un manuel de vétérinaire pour soigner les chevaux. Sur une feuille séparée, un lecteur anonyme s'est amusé à dessiner de grands X joliment décorés de sculptures. Avec les gouttes qui tombent l'encre se met à couler. Je lis les mots « Vivement que l'on rentre à Paris ! » écrits en marge de son dessin. C'est très touchant car moi aussi, à cet instant, sous la pluie russe, j'ai envie de rentrer à Paris !

Le débile nous montre qu'elles « viennent de là-bas », et son doigt pointe vers l'autre côté de la route. Il nous les donne, il n'en a pas besoin.

« Rapportez ça d'où c'est venu. » Je les prends volontiers : pour faire du feu par temps humide, le papier peut toujours servir.

– Un vieux livre français ne prouve pas qu'il y a des Français, dit justement Pauline.

– Le pauvre débile est sincère, dis-je. Je le vois à la rougeur de ses oreilles. Il a réellement peur d'y aller.

– De toute façon, on n'a pas le choix, dit Pauline. Au nord, on finit dans le marais. Et rester sur la route est bien trop dangereux. N'oubliez pas que Smolensk doit être à cent cinquante kilomètres, ce qui fait cinq à sept jours de marche forcée, que l'on doit faire à pied car il ne nous reste plus beaucoup de chevaux. (Là, elle me regarde, et j'approuve.) En un mot : impossible. En plus j'ai déjà mal aux jambes.

Par « chevaux », elle veut dire « voiture », je suppose. On note ici un intéressant mélange historique. Un objet de notre quotidien (une voiture) est devenu chez Pauline un objet du passé (un cheval) comme si les deux pouvaient exister simultanément. Je me demande si ce sont les conditions difficiles de notre voyage qui lui font commettre ces confusions.

Alors on laisse André le débile sur le bord de la route, mi-rigolard mi-effrayé, et l'on traverse la chaussée pour nous enfoncer dans l'immense forêt du sud.

André avait raison : il y fait nettement plus froid. Ou est-ce une illusion ? Il y fait plus sombre aussi, les arbres sont plus grands et l'on se dirige vers l'inconnu. Je n'ai pas de thermomètre pour comparer précisément les deux températures des deux côtés de la route. Au bout d'une heure de marche, je constate simplement que je ne sens plus mon petit orteil sur le pied gauche. Il ne me fait pas mal non plus. Il n'existe plus, en quelque sorte. J'ai lu que les alpinistes ou les explorateurs des régions polaires avaient souvent des problèmes à leurs doigts, qui gèlent et que l'on doit amputer plus tard. C'est inquiétant. Bah ! tant pis ! Tant que je n'ai pas mal ! De toute façon, je n'ai pas le loisir de m'arrêter pour me déchausser et étudier mes pieds.

Je marche devant, suivant les ordres de Pauline, qui me dirige par des indications claires :

– On prend par le sentier, à droite.

– Ce n'est pas un sentier, Sire. On dirait une crevasse.

Un peu plus tard, je demande :

– On continue ainsi pendant combien de temps ?

– Jusqu’à ce qu’on trouve un chemin praticable. Puis on prend par le chemin, qui devrait nous conduire au village le plus proche. Mon flair me dit qu’on est dans la bonne direction.

– Puisque vous le dites, Sire.

– Avancez, docteur, on n’a pas de temps à perdre.

Je ne peux toutefois me permettre de marcher trop vite car elle ne pourrait pas suivre à cause de ses petites enjambées. Là où je fais un pas, elle est obligée d’en faire trois, et je m’arrête souvent pour l’attendre. J’en profite pour noter des observations dans mon carnet.

OceanofPDF.com

Les mots que je connais en russe sont les suivants.

MOKRO : mouillé. André le débile l'a dit plusieurs fois en touchant mes habits trempés. « Mokro, mokro ! » meuglait-il, et l'on ne comprenait pas s'il était content ou inquiet pour nous. Bah oui, on est mokro, et pas qu'un peu, surtout les pieds, ce qui nous oblige à bouger, comme je l'ai déjà expliqué. Parfois le vent chasse les nuages et la pluie cesse, et c'est un soulagement, d'un côté. Le visage a le temps de sécher. Seulement le vent amène le froid, et l'on est transi jusqu'à la racine des os, surtout quand vient la nuit (ce qu'elle est en train de faire). Heureusement, dans la forêt, on sent moins le vent à cause des arbres qui font protection.

C'est pourquoi, après tout ce mokro, un autre mot russe vient à l'esprit. HOLOD, qui veut dire : froid. C'est Pauline qui m'a expliqué.

– Même moi, malgré tous mes habits en fourrure, j'avais froid à l'époque, c'était terrible !

– Vous vous rappelez cette sensation, Sire ?

– Et comment ! Du côté de Smolensk, la température était tombée à moins vingt. De la neige partout et de la boue gelée. Je me serrais contre mon cheval et lui se serrait contre moi, nous nous réchauffions mutuellement. J'avais de la chance, moi, j'avais un cheval ! Mes troupes avaient mangé les leurs, et moi j'avais une bête extraordinaire, résistante, dévouée. Une jument. Elle s'appelait Myrtille.

Je trouve prodigieux qu'elle se souvienne aussi précisément d'un nom de cheval, après tant d'années.

– Normal, docteur. Cette bête et moi, nous avons traversé l'enfer ensemble. Elle était calme, déterminée, et belle, avec ses taches aux flancs et sa crinière blanche ! Ah ! Myrtille !

Une belle, grosse bolée de myrtilles, avec un peu de crème fraîche...

Je comprends aussitôt que j'ai affreusement faim.

C'est le début du GOLOD, m'explique Pauline. Quand on est prêt à tout pour une soupe chaude. Nous avons en effet croqué le dernier gâteau sec, et,

avec toute cette marche dans la forêt, l'appétit nous perfore le ventre.

– Le golod diminue un peu avec l'exercice physique, dit Pauline. Il revient ensuite par vagues, et chaque vague est plus douloureuse que la précédente. Jusqu'à ce que l'on s'écroule d'épuisement.

Mokro, holod, golod : voilà nos trois terribles compagnons tandis que le jour baisse et que l'on est perdus au milieu de millions d'arbres.

Il faut songer à chercher un abri pour la nuit. Où aller ? Dans quelle direction chercher ? Tout est sombre. On s'oriente tant bien que mal pour marcher sans dévier, car il n'y a rien de pire que de tourner en rond, mais comment être sûr que l'on arrivera quelque part ? Comme une réponse sinistre à nos inquiétudes, un corbeau crie au-dessus de nos têtes.

On en est réduit à regretter la cabane d'André le débile, qui nous semble maintenant un palace cinq étoiles, quand j'aperçois une éclaircie entre les sapins.

– C'est un chemin, Sire.

En effet, on découvre une large trouée qui ressemble à une ancienne route.

– Je vous avais bien dit que l'on tomberait sur une voie ! triomphe Pauline. La moitié du travail est faite. Maintenant on sait où aller. Il suffit de prendre par là. En plus, on voit mieux et c'est plus facile de marcher.

Soudain, elle est d'excellente humeur. Elle accélère le pas, et je fais de même. Par la même occasion, on se réchauffe. Le golod aussi devient plus amical, nos ventres crient moins, on se sent plus légers et l'on avance. On ne marche plus sur un matelas de feuilles mais sur de la terre tassée et trempée, autrement dit de la boue. J'essaie de distinguer s'il y a des traces de pas ou de voiture qui prouveraient qu'il y a des habitants pas loin, mais il fait trop sombre et je n'ai pas envie d'user les piles de ma lampe torche.

– Je la connais, cette route, dit alors Pauline. J'y étais, j'y ai déjà marché.

– Comment pouvez-vous en être sûre ? dis-je.

– Touchez cette boue où se sont enlisés tant de nos canons, dit Pauline. Elle est unique, cette boue. Elle collait si terriblement aux bottes que nos jambes grossissaient jusqu'à ressembler à des colonnes insoulevables. Et la couleur ! Bien plus jaune que notre boue française. Avec des éclats rouges comme la boue allemande, que j'ai beaucoup pratiquée, mais sans sa fluidité. Et cette odeur ! Je la reconnaîtrais entre mille.

Je renifle le tas qu'elle me tend. Ça sent bon la terre fertile, avec une pointe de camomille, et, en tendant mon nez et en fermant les yeux, j'y ai même trouvé un léger parfum d'oranges et d'amandes. De toutes les terres que j'ai respirées (ce que je fais, hélas, rarement), c'est la plus riche en aromates.

– Je crois que j'ai compris, dit Pauline. Nous sommes sur l'*ancienne* route Moscou-Smolensk. La chaussée moderne a été construite plus au nord, et la vieille route a été abandonnée. Ainsi, dans cette boue, on marche réellement sur mes traces de 1812. Ce qui est très encourageant pour la chasse au trésor.

Surpris, je note qu'elle est toujours motivée par l'aventure malgré la perte désastreuse de nos affaires. Notre situation, pour ainsi dire catastrophique, ne semble pas la gêner. Le holod et le golod ne la touchent pas. Elle trotte sur son chemin de 1812, elle est ravie de le retrouver comme un vieux copain de collègue qu'on a perdu de vue.

– Regardez, docteur. La route fait exactement cinq pas de large. Et tous ces bouleaux ! On a eu de la chance, finalement, de nous être fait dépouiller. Si on était resté sur la route moderne, on serait passé à côté.

On peut le voir comme ça.

Je suis content cependant de voir ma patiente d'humeur optimiste. Les émotions positives font plus pour l'organisme humain que les vitamines.

La nuit est complète maintenant, le ciel est dégagé, et une jolie lune nous éclaire le chemin.

On marche ainsi pendant une heure.

– Regardez, Sire, dis-je. Là-bas, devant nous, vous ne voyez pas quelque chose qui ressemble à des maisons ?

De grandes silhouettes noires et immobiles se découpent en effet au loin. On dirait des toits, des poteaux. On s'approche. Aucune lumière. Ce doit être des granges abandonnées. La route s'élargit légèrement, comme quand on est près d'un village. Et aussi, on le sent tout de suite, une odeur de brûlé. On s'approche encore, quand Pauline crie :

– C'est le POJAR, docteur !

Il y a une pointe d'angoisse dans sa voix, qui me fait s'arrêter.

– Encore et toujours, le pojar !

Comme je ne comprends pas ce mot, elle m'explique.

– Le pojar, c’est une spécialité de ce pays de malheur. À chaque fois que l’on s’approchait d’un village, on le découvrait vide et brûlé. Les Russes s’enfuyaient en mettant le feu à leurs maisons, vous imaginez ça, docteur ? Et comme tout était en bois, et qu’on était en été, le pojar se propageait rapidement.

– Alors il n’y avait pas que Moscou.

– Non, dit Pauline. Smolensk aussi. Et Dorogobouj. Et Malo-Iaroslavetz. Et toutes les autres, petites ou grandes, brûlaient semblablement. De gigantesques colonnes de fumée nous attendaient partout. On entrait dans des rues dévastées. Les stocks de nourriture, le foin pour les chevaux, les magasins d’habillement, les ateliers de réparation, les tavernes : tout brûlait ou était déjà noir. Un air irrespirable. On prenait la ville, certes, et les Russes reculaient, mais impossible d’y rester, d’établir une garnison solide.

Effectivement, en braquant ma lampe sur une forme noire, je découvre les restes d’un mur. On s’avance vers le centre du village, constitué d’une dizaine de maisons calcinées. Je touche un poteau branlant, il s’effondre aussitôt, j’ai à peine le temps de bondir en arrière pour éviter les gravats. Je regarde ma main, elle est noire de suie et elle sent le feu.

Pauline examine elle aussi les restes du pojar pour arriver à la même conclusion :

– Ce village a brûlé il y a peu de temps. La pluie a dû éteindre l’incendie, ce qui explique qu’il reste encore quelques murs debout.

Elle paraît préoccupée.

– La malédiction du pojar recommence, dit-elle. Ils ont senti que je venais et ils ont appliqué l’ancienne méthode qui leur avait tellement réussi en 1812.

– Vous pensez donc, Sire, qu’ils vous voient toujours comme leur ennemi ?

– Ça me paraît évident, docteur. Ne nous ont-ils pas dépouillés d’entrée de jeu ? Il y a quelque chose dans cette forêt d’inexplicablement mauvais.

Je ne peux que tomber d’accord.

On décide alors de passer la nuit dans le village. Même s’il est brûlé, c’est mieux qu’à la belle étoile dans une forêt où il y a peut-être des loups.

À l’arrière d’une des maisons dont il ne reste qu’un tas sans forme, je repère un cellier en terre, intact. On s’y glisse et l’on découvre un peu de

foin, qui suffit largement à notre bonheur. Par précaution, je cale la porte de l'intérieur, on déroule nos sacs de couchage et l'on s'endort rapidement.

OceanofPDF.com

Le jour se lève sur le village brûlé, on sort du cellier, on contemple le tableau autour de nous. Et l'on est ébahis. Une fine couche de neige recouvre les environs. Le soleil fait briller tout cela et l'on ne peut s'empêcher de fermer les yeux. Puis on les ouvre : on trouverait le paysage beau, s'il n'y avait, çà et là, des carcasses noires de maisons détruites.

Le froid nous prend tout de suite à la gorge.

– Bougeons-nous, commande Pauline en faisant des mouvements de gymnastique. Et vous, docteur, voyez comment on peut améliorer ce quotidien fait de froid et de faim.

Je parcours le village et je découvre d'autres caves. Dans l'une d'elles, je trouve une boîte d'allumettes. Une vraie boîte d'allumettes ! Je crois que je n'ai jamais été aussi heureux de ma vie. Elle a dû servir à mettre le feu au village.

Le bois, ce n'est pas ce qui manque. On en amène un tas, que l'on fourre à la paille, et hop !

Ce feu nous sauve. On fait sécher nos affaires et l'on réchauffe nos os et nos doigts. Mon orteil revient à la vie. On peut maintenant réfléchir à la nourriture.

– Ne restez pas planté là, s'agace Pauline. Allez attraper quelque chose dans la forêt. Il doit bien y avoir des sangliers, des cerfs.

On ne devient pas chasseur sur simple ordre de Sa Majesté quand on a passé toute sa vie dans un hôpital. Je suis très maladroit de mes mains et bien incapable de lancer un bâton ou une pierre avec précision. En revanche, je suis bon observateur. En explorant les ruines attenantes à notre cellier, je tombe sur un sac avec de drôles de biscuits en forme d'anneaux. Quelques rats s'enfuient en me voyant. C'est un bon signe. Ce que goûte le rat ne peut être mauvais pour l'homme affamé.

– Je les connais, ces biscuits, dit alors Pauline. On mangeait ça à l'époque. C'est très dur et ça ne pourrit pas en hiver. C'est pourquoi les Russes en ont plein leurs caves.

Elle se jette sur le pactole.

Je lui fais remarquer que j'y ai vu des rats, et qu'elle ferait bien de regarder ce qu'elle porte à sa bouche. Elle ignore absolument mes avertissements. Pire, elle me lance :

– Eh bien qu'attendez-vous pour en attraper ? Les rats se cuisinent très bien.

Je ne peux m'empêcher de penser que son comportement est très éloigné de ce que l'on voit chez les jeunes filles, qui, d'habitude, sont effrayées et dégoûtées quand on parle de rats. La faim n'excuse pas tout. La personnalité débordante de Napoléon, cette folie qui s'est installée, voilà ce qui explique le comportement de Pauline B., au point où l'on ne voit plus la jeune fille derrière le masque.

Ayant un peu mangé, on réfléchit à notre expédition. Que faire maintenant ? D'un côté il faudrait reprendre la route, d'un autre on n'en a pas beaucoup le courage. On regarde cette route droite qui s'éloigne à perte de vue. Dieu sait combien de kilomètres il faudra encore marcher pour atteindre le village suivant. Et qu'on est bien, près du feu !

– On reste ici pendant une journée supplémentaire, tranche alors Pauline. On en profitera pour explorer les autres caves et nous reposer. Si l'on trouve d'autres biscuits ronds, ce sera toujours ça de gagné. Quant aux rats, pensez-y. L'organisme a besoin de viande. Le mien en tout cas.

Je l'installe près du feu, pendant que je descends dans les caves. J'emporte avec moi un gourdin en bois, et j'essaie d'avancer sans faire de bruit pour ne pas faire fuir les rongeurs. Puis j'allume la torche par surprise et pan ! je tape dans le tas. En fin de journée, le bilan est de deux gros rats. Je les apporte en triomphe auprès du feu. On enlève la peau et on les fait frire. Mieux vaut ne pas faire attention à l'odeur. Sinon, la viande est mangeable. Napoléon me suggère de faire un peu de chasse au rat pendant la nuit pour avoir des réserves le lendemain.

Il fait nuit, le feu finit de brûler et l'on ne va pas tarder à se coucher, quand on entend un sifflement lointain.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? bondit Pauline. Vous avez entendu ?

On arrête de manger, on se redresse, on tend l'oreille.

Au début il n'y a que le crépitement du feu.

Puis, venues de très loin, des notes de musique. Comme si quelqu'un jouait de la flûte.

On se regarde avec Pauline. On tend l'oreille.

Encore !

C'est bien de la flûte, on dirait. Avec l'écho, dans cette forêt vide et noire, chaque note résonne maintenant. Pas de doute, on joue de la flûte. Enfin une âme vivante, pourrait-on se réjouir, sauf que la situation est pour le moins étrange. Avec cette musique qui retentit au loin, on se sent encore plus perdus dans l'immensité de la forêt. Les sons se font plus clairs, on dirait que ça se rapproche. La situation n'est guère rassurante. Qui pourrait avoir l'idée de venir jouer de la flûte, la nuit, dans une forêt glaciale ?

– Mon Dieu, dit Pauline.

Je remarque alors que ce n'est pas de la peur qui se lit sur son visage mais une profonde perplexité.

– Je connais cet air-là, dit Pauline. C'est le fifre du premier régiment de grenadiers. On le fait jouer quand on part à l'attaque pour remonter le moral des soldats.

La musique se rapproche et l'on entend aussi un bruit régulier et sourd. Dam ! dam ! dabadaba dabadaba dam !

– Le tambour ! crie Pauline.

Je propose de nous cacher le plus vite possible.

– Vous êtes lâche, docteur, constate Pauline.

– Ne confondez pas lâcheté et sens des responsabilités.

La marche militaire est tout autour de nous maintenant. Elle vient de la forêt. Pour me rassurer, j'ai remis du bois dans le feu. Cependant, à part nos ombres que la lumière projette sur les arbres, on ne voit personne.

– Je ne tiens pas à me faire dépouiller une deuxième fois, dis-je.

Pauline ne m'écoute pas. Elle s'est avancée sur la route couverte de neige, elle s'y plante toute droite, les bras croisés sur la poitrine, face au danger. J'éprouve à cet instant un mélange de peur et d'admiration. J'ai beau me dire que la folie est responsable de son comportement, je ne peux m'empêcher d'y voir un courage exceptionnel.

– Ne craignez rien, docteur, me crie-t-elle. Ceux qui jouent cette musique sont nos amis.

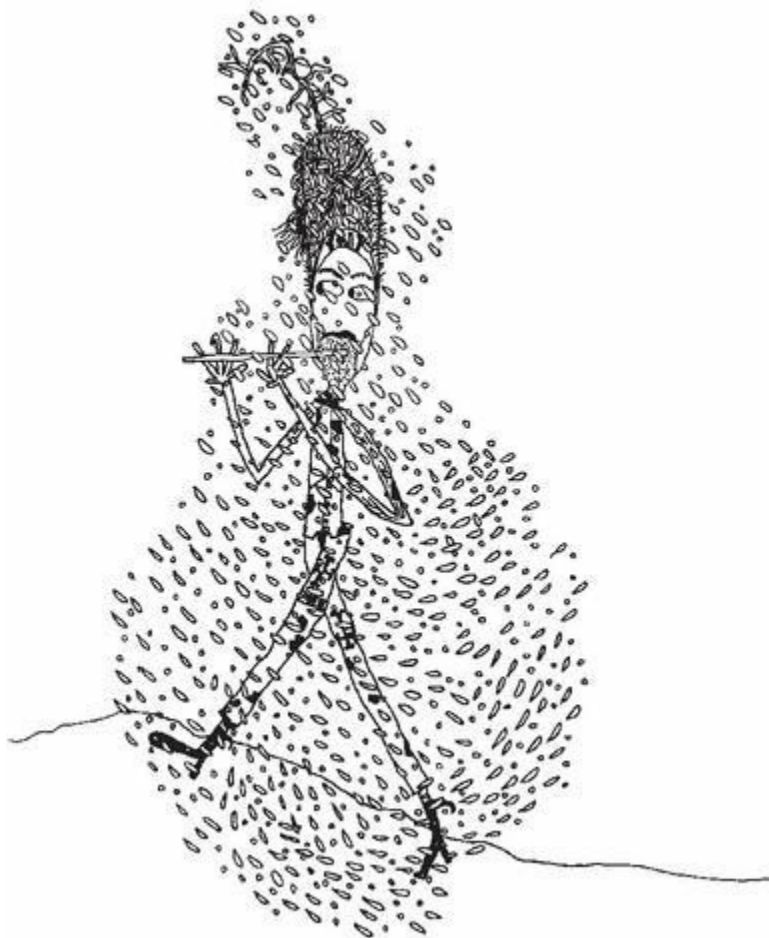
Je ne serais pas aussi optimiste.

– J'ai moi-même ordonné sa composition, dit Pauline. C'est la marche des grognards. Écoutez, comme c'est beau !

Je n'y trouve rien de spécialement sympathique, c'est lourd et vilain comme une marche militaire. Le mot « grognard » n'est pas fait pour rassurer non plus.

– Ces « grognards » qui vous font trembler, docteur, ce sont mes meilleurs soldats. Ils grognent, mais sous leurs airs d'ours se cache une douceur incroyable. Et un courage de lion. Mes grognards, mes enfants !

À ces mots, des ombres s'agitent dans la forêt. Des branches craquent, et, au son du fifre et du tambour, des hommes en haillons sortent du noir.



Il y en a des centaines. Ils s'avancent vers nous, entrent sur la route et s'immobilisent en rangs serrés, dans une raideur toute militaire. La première chose qui me frappe est leur regard effrayant : des yeux exorbités comme des balles de ping-pong, des pupilles noires et brillantes, et cette manière de fixer Pauline comme si elle était un miracle.

Le fifre se tait. L'instrument quitte ses lèvres et se range machinalement dans un étui cylindrique qui pend autour de son cou. Le tambour continue de battre pendant deux mesures puis s'arrête également. L'homme qui le porte semble ébahi, ses bras se baissent et les baguettes lui tombent des mains. Il ne fait rien pour les ramasser. On dirait qu'il ne s'en aperçoit même pas. Ceux qui sont encore à la lisière de la forêt ne nous voient pas et ne comprennent pas pourquoi la musique a cessé, on entend des jurons et des cris d'impatience.

– Eh ! quoi ! pourquoi on s'arrête, têtes de pioches ?

C'est dit dans un bon français.

Il me faut quelques secondes pour réaliser à quel point il est incroyable de rencontrer une centaine de Français dans une forêt russe, en pleine nuit.

Je n'éprouve cependant nulle joie à l'idée de retrouver des compatriotes. Car ces hommes sont sales comme les rats que j'ai vus tantôt. Leurs habits ressemblent à des serpillières qu'on aurait laissé pourrir dans un marais. Leurs visages sont creusés par la faim, ils portent de lourdes moustaches et des barbes qui ressemblent à une jungle. Les cheveux ont l'air d'avoir été enduits de colle qui a séché en formant d'horribles tresses grasses. Les pieds et les visages sont emmitouflés dans des écharpes, à moins que ce ne soient des chaussettes. Certains tiennent à peine debout, appuyés sur des bâtons, d'autres, encore moins valides, sont soutenus par leurs camarades. Je vois aussi une civière où gît un homme sous un tas de couvertures. Son bras pend comme une ficelle sans vie, et il n'est pas difficile de comprendre qu'il est à l'article de la mort.

Et l'odeur !... Toute cette foule sent comme de l'ordure que le Diable aurait mise à mijoter pour une soupe servie aux Enfers.

Aussitôt je pense à Pauline. Comment la protéger ? Si l'idée leur venait de nous mettre en pièces pour nous voler nos biscuits ronds, on ne tiendrait pas plus de trois minutes.

Mes yeux cherchent une possibilité de fuite. La route devant nous est maintenant occupée, mais il reste la possibilité de revenir sur nos pas. Par rapport à ces hommes, ma condition physique est excellente : si je me mets à courir, ils auront du mal à nous suivre.

Je me rapproche de Pauline.

– Accrochez-vous à mon bras, Sire, respirez un bon coup, et, quand j'aurai compté jusqu'à trois, on décolle à toutes jambes par le chemin à votre droite. Un... Deux...

L'air de rien, j'ai saisi un bâton enflammé qui me servira d'arme.

– Ça suffit, docteur, commande Pauline. Vous ne voyez donc pas que ce sont mes hommes ? Le premier régiment de grenadiers. Ça se voit à l'uniforme.

Sa voix est calme, elle ne ressent aucun des dangers qui me paraissent évidents. Napoléon a perdu de sa lucidité, me dis-je à cet instant. Et où voit-elle des uniformes dans ces chiffons ?

– Approchez, mes braves, dit Pauline. Regardez, docteur.

Elle a saisi la manche d'un gars.

– Voyez cette couleur ! Ce rouge ici, en bout de manche, et ce bleu ailleurs. L'uniforme de la garde !

Sincèrement, malgré les efforts, il est impossible de distinguer une couleur quelconque dans toute cette saleté. Il fait nuit aussi, ce qui n'arrange pas les choses.

C'est alors que se produit un événement hallucinant.

Alors que pas un mot n'a été échangé entre nous et ces saltimbanques, on les voit qui, un par un, plient l'échine et posent un genou à terre. Dans un silence où l'on n'entend que les cris lointains d'une chouette, les soupirs du vent et le claquement du feu, le spectacle de tous ces hommes agenouillés devant Pauline est d'une force à couper le souffle.

Puis le fifre tend vers elle ses bras couverts de croûtes et dit :

– Merci, Sire, d'être revenu nous chercher.

Aussitôt un chœur de voix s'élève de toutes parts :

– Merci, Sire !

Le tambour tape une roulade et crie :

– Vive l’empereur !

Le cri est repris en écho par des centaines de voix :

– Vive Napoléon !... Vive Napoléon !

À cet instant, je me mords le pouce pour vérifier que je ne rêve pas. Je me fais très mal : ma mâchoire, je l’ai toujours su, est capable de casser des noix. Résultat, je suis bien obligé de constater que je suis toujours là, au fond d’une forêt perdue, entouré de centaines de clochards qui nous prêtent allégeance, enfin, quand je dis « nous », c’est surtout à Pauline.

Napoléon, lui, exulte. Il se tient les bras croisés, la jambe droite vers l’avant, il contemple ses troupes, il attend que le silence revienne.

Puis il s’adresse à eux en ces termes :

– Soldats !... Nous sommes fiers de vous. Vous avez supporté le froid extrême, la faim, l’abandon. Ce que vous avez enduré, aucune bête n’en aurait été capable. Et pourtant, vous êtes toujours là, prêts à poursuivre l’héroïque chemin de la gloire. Mes enfants !... Si vous saviez comme j’ai souvent pensé à vous, à vos souffrances inhumaines, à vos sacrifices sur cette terre hostile ! Mes grognards !... Nous allons maintenant tous ensemble serrer les rangs, et leur montrer de quoi est capable un soldat de Napoléon.

Je résume, car le discours a été bien plus long en réalité. Je ne compte pas les fois où les mots « gloire », « héroïsme », « aigles », « Empire » ont été prononcés. Il y a même eu une allusion à l’Égypte et à ses pyramides, sans oublier Austerlitz, Iéna, Wagram et d’autres stations de métro dont je n’ai pas compris la raison d’être.

Quand il termine, c’est un « Hip-hip-hip hourra ! » tonitruant, à déraciner les arbres, qui vrombit parmi ces gueux. Ils se redressent comme un seul homme et le portent en triomphe, pendant que je reste abasourdi devant ce spectacle.

Sont-ils tous fous ?... J’envisage cette possibilité. Il n’est pas impossible qu’un ou deux déséquilibrés se prenant pour des soldats de Napoléon aient fait le voyage pour venir se terrer dans la forêt entre Moscou et Smolensk. Mais comment peut-on croire qu’une centaine de personnes se retrouve dans le même cas ? D’où vient cette avalanche de soldats ?

Autre hypothèse : on est tombés sur une « reconstitution historique », comme on les appelle. Mme Déker m'avait prévenu. « Il y a des mordus d'histoire qui aiment se déguiser en soldats et jouer à la bataille comme quand ils étaient gamins », m'a-t-elle raconté. « Vous en croiserez à coup sûr. » Admettons. Admettons que l'on soit au milieu d'une gigantesque mise en scène. Mais par quelle magie se sont-ils prosternés devant Pauline, une inconnue, qui n'est même pas vêtue à la Napoléon ? Regardez-les qui la boivent des yeux, prêts à la suivre au bout du monde. Est-ce un comportement raisonnable ?

J'écris ces lignes et je ne peux m'empêcher de penser que moi aussi, d'une manière insensée, j'ai suivi Pauline jusqu'à cette Russie de malheur. Mon comportement n'est-il pas semblable à celui de ces gens ? Je sais, moi, que je suis un docteur et que je poursuis une expérience médicale de la plus haute importance. Mais si quelqu'un me voyait de l'extérieur ?

Pauline, elle, ne se pose pas toutes ces questions. Elle inspecte son armée. Elle passe dans les rangs, leur parle, les touche. On voit qu'elle est émue, et c'est réciproque.

– Ah, c'est vous, capitaine Laville, que je suis content de vous revoir ! Comment va votre épaule, on a extrait la balle ?... Et c'est ce bon sergent Drumont ! Quelle moustache vous avez ! Elle a encore embelli... Mon pauvre Brumeau, c'est tout ce qu'il vous reste de votre fusil ?

Et ainsi de suite. Elle prend des nouvelles, compte les hommes, regarde les uniformes, caresse les armes. On dirait qu'elle a retrouvé une vieille caisse avec les jouets de son enfance : elle les sort un par un, les regarde, se souvient... Le spectacle de cette folie est troublant. On passe ainsi beaucoup de temps à faire connaissance.

– Le capitaine Tournon est-il parmi vous ?... Quelqu'un aurait-il des nouvelles du capitaine Tournon ?

Soudain, elle est comme obsédée par ce Tournon. Elle veut le revoir à tout prix. Elle repasse dans les rangs, interroge. Non, personne de ce nom ne répond à l'appel. Elle semble déçue. Alors je marque ce nom dans mon carnet : « capitaine Tournon ». Il faudra explorer.

Elle se fatigue enfin.

– Allons dormir, me dit-elle. Demain, on partira de bon pied.

Comme je dois avoir l'air inquiet à l'idée de passer la nuit avec ces individus, elle ajoute :

– Soyez rassuré, docteur, les bandits russes ne viendront plus. Maintenant nous ne sommes plus seuls : j’ai mes grognards.

Et elle s’installe tranquillement pour la nuit après avoir donné quelques ordres pour les tours de garde. Cinq minutes plus tard, une expression de profonde sérénité illumine son visage : elle dort.

Pour moi, impossible de fermer l’œil. J’entends le va-et-vient des sentinelles, dehors, devant notre porte, et je me demande comment je vais faire pour m’occuper de tant de malades à la fois, car plus j’y pense, plus c’est l’hypothèse d’une folie collective qui me semble probable.

Une armée de fous, commandée par Napoléon, et moi, seul être sain d’esprit, qui surveille ce beau monde. Voilà le tableau. Je me demande ce que dirait le professeur Hubner s’il était à ma place. Ce qui me rend heureux, d’une certaine manière : aucun médecin n’a vécu ce que je suis en train de vivre. Je sais ce que je vais écrire pour le prochain *Bulletin de l’asile*.

On marche de la manière suivante. Une colonne de grognards à gauche de la route, une autre à droite et nous au milieu.

– Il est essentiel de protéger Napoléon des attaques prochaines de l’ennemi, me dit un type avec de très belles épaulettes.

C’est un lieutenant des grenadiers à cheval, sans cheval.

– La pauvre bête a été blessée par un éclat de boulet, elle boitait et j’ai été obligé de la manger, raconte-t-il. Nous venions de quitter Moscou, il soufflait un vent glacial (comme maintenant), et qu’est-ce qu’on avait faim ! Ma jument n’avait pas mangé non plus depuis des jours. Elle n’avait plus que la peau sur les os et elle souffrait terriblement.

À bien le regarder, il n’est pas gros non plus. À la place des joues, il y a deux crevasses. Les moustaches les cachent un peu.

Maintenant qu’il fait jour, on parvient à distinguer les couleurs de son uniforme. On voit du rouge et du bleu, en effet. Le rouge est plutôt à l’intérieur, encore qu’il soit difficile d’en être sûr. Le tissu en est usé à un point ! Je remarque aussi un ceinturon orné d’un aigle à deux têtes.

– J’ai pris ça à un officier russe tué à Borodino, explique le lieutenant. Le mien a été sectionné d’un coup de sabre qui a failli me coûter la vie.

Et il me raconte ensuite pendant des heures la charge et la contre-charge de la cavalerie à laquelle il a participé, la mitraille, les bras arrachés, les morts. Les militaires sont intarissables. Posez-leur une question futile sur leur passé et ils vous submergent de détails.

– Et vous, me demande-t-il. Vous venez d’où ?

– Mon hôpital est à Meudon, c’est à côté de Paris.

– Ah ! Paris ! J’y ai connu une dame... Une Parisienne... Quand elle tournait la tête, comme ça, son cou avait une grâce à se damner. Parlez-moi de Paris, s’il vous plaît. Je ne l’ai pas vu depuis... depuis...

Je raconte un peu la ville, les embouteillages, la foule du samedi après-midi près des grands magasins. Il est ébahi. On dirait un enfant. C’en est même un peu ridicule : pour lui expliquer le métro, je parle d’un « train qui

roule sous la terre » et il écarquille les yeux. Je m'aperçois alors qu'il ne sait pas ce que « train » veut dire. À son époque, il n'y en avait pas, prétend-il. Quant à « voiture », ce n'est même pas la peine d'essayer, sauf « voiture à cheval ». Est-ce une perte de mémoire ? Un cinéma qu'il me fait ? Même Attila, au degré ultime de la folie, ne prétendait pas que de son temps il n'y avait ni avion, ni piscine, ni lance à incendie. C'est grotesque.

J'essaie de le piéger en le faisant parler de son enfance, de ses amours, des livres qu'il a lus, mais je ne parviens pas à trouver de contradictions dans son discours. On donnerait sa main à couper qu'il a vécu il y a deux cents ans et qu'il n'est pas sorti de cette forêt. Comme on parle de sa maman, il fouille dans le revers de son uniforme et sort un petit portrait ovale d'une belle femme en robe blanche à fleurs. Elle a de jolis cheveux bruns qui forment comme une fontaine : ils partent vers le haut et retombent en boucles autour des oreilles. Un garçonnet blond s'appuie sur ses genoux.

– Mon jeune frère, dit le lieutenant, et je sens une émotion profonde dans sa voix.

Derrière la miniature, une inscription : « Marie-Henriette de La Londe » et une date, 1803.

Moi aussi, je cherche dans mon calepin, et je lui montre une photo de l'hôpital.

– C'est là que l'on habite, Napoléon et moi, dis-je. Si l'on a la chance d'arriver jusqu'à Paris, on pourra peut-être vous prendre avec nous dans cette grande maison.

Il a l'air heureux d'entendre ma proposition, ce qui est de bon augure pour commencer les soins éventuels.

On avance ainsi vers l'ouest en bavardant en chemin. On prend notre temps car on est tous fatigués. La route est plate et dégagée, et elle serait presque une promenade si la boue à demi gelée n'alourdissait nos pas. Parfois, je mets mes jambes en pilotage automatique : je ne regarde même pas où je mets les pieds, je fais confiance à mon sens de l'équilibre et j'avance, j'avance, j'avance. J'en profite alors pour prendre des notes sur cette drôle de compagnie.

J'essaie de les compter, mais comme ils se mélangent tout le temps, je m'y perds rapidement. Des visages nouveaux apparaissent souvent, et j'ai l'impression que la troupe grossit. Aussi loin que je regarde derrière nous, je vois la file des grognards qui zigzague. Sont-ils un millier ?...

Davantage ?... Tous sont aussi décharnés que le lieutenant de La Londe. Je ne sais à quoi ils ont joué, car il y a beaucoup de blessés, dont certains sérieusement. Un jeune aux yeux bleus se tient le ventre, et je vois bien que c'est du sang frais qui coule le long de sa cuisse. Je me précipite pour l'aider quand il tombe dans la boue. Je crie :

– Halte ! On a un malade !

Personne ne réagit.

Je m'accroupis à ses côtés, je lui prends la main. Elle est froide et dure comme du bois. Pas de doute, il est mort.

Aucun soldat ne s'est arrêté, personne ne l'a secouru, tous continuent leur marche dans l'indifférence.

– On ne peut pas le laisser là, dis-je.

– Bien sûr que si, dit le lieutenant. Il n'est pas le premier ni le dernier. Vous verrez, on tombe comme des mouches. S'il fallait porter nos cadavres ! Bienvenue dans la guerre, docteur. Économisez vos forces si vous voulez vous en sortir.

Je reste sonné par cette déclaration et par le pauvre garçon mort que j'ai sur les bras. Je trouve que leur blague dépasse les bornes. Je veux bien marcher où vous voulez avec les armées de Napoléon, mais pas question de subir l'horreur des combats. J'ai envie de crier que je ne joue plus. Mais qui a parlé de jeu ? Tout cela est réel. Je retourne le cadavre et je jette un coup d'œil à la blessure mortelle. Il porte au ventre trois gros trous de la taille d'un cigare.

– C'est un coup de fourche, dit le lieutenant. L'arme des paysans. Ici nous sommes harcelés en permanence. Il a dû se prendre ça hier, dans l'après-midi, quand les partisans d'Ouglov nous ont cernés autour du marécage. Étonnant qu'il ait tenu jusqu'à aujourd'hui.

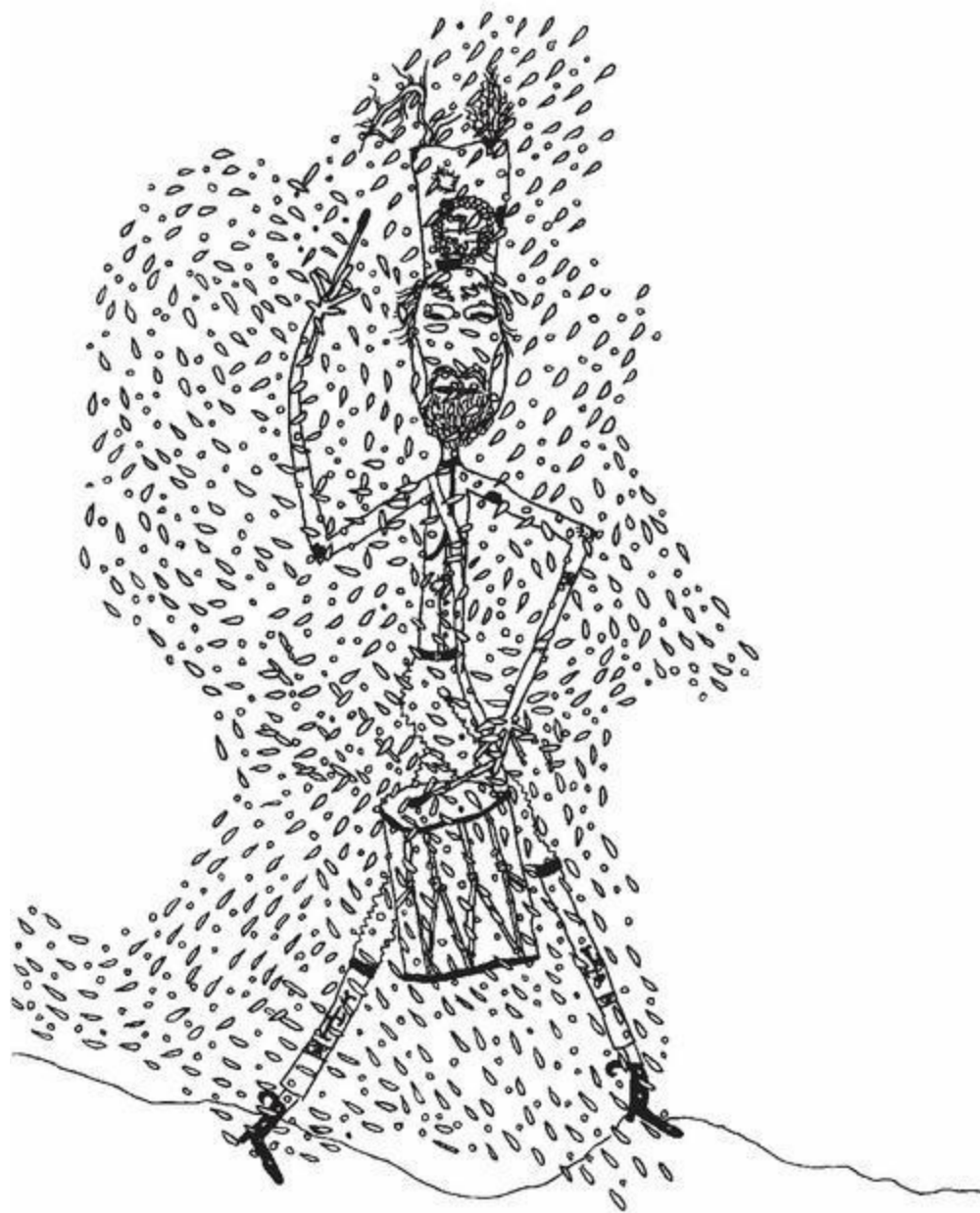
Après un dernier regard sur le cadavre, on reprend notre marche. L'ambiance n'est plus du tout la même. Il y a comme un vide en moi. S'y ajoute la sensation de ne plus rien maîtriser. Si des patients peuvent se faire tuer à coup de fourche, alors on quitte le cadre de l'hôpital et des soins psychiatriques pour entrer dans tout à fait autre chose.

Heureusement, si l'on peut dire, un vent glacial se met à souffler et je mets toute mon énergie à colmater les trop nombreux trous de mes vêtements pour réfléchir à ce que je viens de vivre.

C'est alors que je me souviens du livre que m'a donné André le débile. Le papier peut être un excellent coupe-vent quand on le glisse entre deux couches de vêtements. J'en fais donc un rembourrage de pantalon, en fixant les pages par des ficelles autour de mes cuisses. Le résultat est excellent, le vent ne passe plus. Je ne suis pas loin de penser que ce papier ancien, fait avec de la pâte à papier de qualité, dense et souple, me sauve la vie en m'évitant de geler par les jambes.

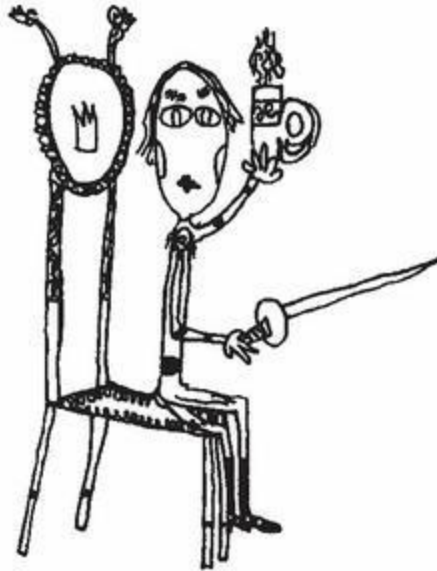
Chacun s'emmitoufle donc comme il peut et l'on se courbe en avant pour avancer tout en se protégeant la figure.

Sentant de la morosité dans l'air, Napoléon lance un ordre, et aussitôt le tambour fait rouler une marche, sur laquelle le fifre appuie une mélodie entraînante.



OceanofPDF.com

Le bivouac s'organise à l'écart de la route. Les soldats apportent du bois, ils sont aux petits soins, on nous installe comme des rois, surtout Pauline, ce qui est très agréable. Quelqu'un a déniché pour nous une vieille tente d'officier supérieur. Elle est trouée mais c'est un luxe inespéré. Avec des branches coupées, on nous fait un matelas sur lequel on étend nos sacs de couchage. Le lieutenant a ordonné qu'on nous attrape quelque chose à manger, et voici que, comme par magie, on nous amène deux rats musqués. Des spécialistes les préparent rapidement et les font tourner à la broche au-dessus du feu de camp. Jamais je n'ai mangé avec autant d'appétit.



Autour de notre tente, une ronde de sentinelles s'organise. Le lieutenant y affecte les plus vaillants, dont un énorme barbu vêtu d'un tablier et portant une hache. Avec cette brute à nos côtés, on peut dormir en toute quiétude.

Il est touchant de voir à quel point ces soldats protègent leur empereur.



– C’est la moindre des choses, me dit alors Pauline. Je suis le seul à pouvoir les sortir de ce piège.

– Comment comptez-vous faire, Sire ?

Avec cette chaleur autour du feu, la lourdeur qui baigne nos ventres à moitié pleins et cette couche divinement moelleuse (c’est ainsi qu’elle me paraît) sur laquelle je suis étendu, protégé par la toile de la tente, je retrouve un peu de mon optimisme.

– Pousser vers l’ouest, prendre de vitesse les hordes d’Ouglov tout en faisant croire que l’on passe par le sud : telle sera notre stratégie.

C’est dit avec le calme de ceux qui ont la certitude de leur propre génie. Pas un instant Napoléon ne doute, il ne se remet jamais en cause, chacun de ses choix est obligatoirement le bon. Pourquoi ? Parce qu’il est Napoléon et c’est amplement suffisant.

– Dites-moi, Sire, vos grognards, je n’arrive pas à comprendre, ils sont réellement là depuis deux cents ans ?

Il me regarde, choqué.

– Puisqu’ils vous le disent.

– M’enfin, Sire, c’est une blague. L’homme ne vit pas deux cents ans, surtout dans une forêt hostile, avec ce froid et si peu de choses à manger.

– Vous êtes incorrigible, docteur. Dès qu’une chose sort de vos habitudes ou que vous ne comprenez pas, vous êtes incapable de faire fonctionner votre raison. Réfléchissez. Pour apparaître en 1812 puis en 2012, un homme

n'a pas besoin de vivre deux cents ans *d'affilée*. Il peut très bien vivre normalement jusqu'en 1812, puis une journée ou deux en 1813, puis cinq jours en 1814, puis encore quelques jours en 1815, et ainsi de suite. Faites le calcul. Si l'on vit une semaine par an pendant deux cents ans, cela ne fait que deux cents semaines de vie, soit moins de quatre ans en continu.

Je n'avais jamais envisagé cette possibilité.

– Mais que fait-il pendant les jours où il ne vit pas ?

– Que faites-vous pendant votre sommeil ?

– Rien, dis-je. Je suis couché dans mon lit.

– Lui, c'est pareil. Il est couché quelque part entre Moscou et Smolensk, dans les marais glacés, et il attend son réveil.

Je reste de longues minutes à réfléchir au sens de cette phrase.

Le lendemain, on se lève à l'aube, on mange quelques biscuits et l'on repart sur la grande route. Le froid n'a pas diminué, au contraire.

– Faut dire que vous êtes légèrement vêtu, me dit le lieutenant. On ne part pas en Russie avec si peu d'affaires chaudes, en plein mois d'octobre. Vous auriez dû le savoir. Nous avons fait la même funeste erreur. En quittant Moscou, bien peu de soldats avaient pris de quoi se protéger. On préférerait piller les palais. J'avais moi-même emporté un vase en malachite. Un objet magnifique, qui coûtait trois ans de ma solde, au minimum. Dieu qu'il était lourd et froid ! Je l'ai jeté quelques jours plus tard.

Il me promet de dénicher un manteau chaud, à l'occasion.

– On en prendra aux Russes, quand on en aura tué. La prochaine touloupe sera pour vous.

La touloupe est une veste en peau de mouton retournée, m'explique-t-il. En la prenant longue et à double couche, on est tranquille même par moins vingt-cinq degrés. Il ne reste plus ensuite qu'à protéger le visage, les pieds et les mains.

– Ah, parce que nous allons tuer des Russes ? dis-je.

Cette perspective ne m'enchant guère.

Le lieutenant me regarde comme si c'était moi le fou de l'asile.

– Comment voulez-vous qu'on s'en sorte autrement, docteur ? Les paysans d'Ouglov ne font pas de quartier. Vous avez vu, hier, le résultat sur ce pauvre soldat. Ce sera eux ou nous, mais avec l'aide de l'empereur, nous sommes invincibles.

À observer tous ces hommes marcher d'un pas léger malgré les privations qu'ils ont endurées, à les entendre chanter gaiement pour se réchauffer, je vois clairement l'effet produit par la présence de Sa Majesté à leurs côtés.

– Pardonnez-moi, lieutenant, dis-je, mais nous, face aux fourches, nous avons des armes ?

– Nous sommes parfaitement équipés, répond-il.

Devant mon regard rempli de doutes, il précise :

– Même si l'on a abandonné tous nos canons depuis longtemps, il nous reste des sabres, des baïonnettes, et quelques fusils bien sûr. Sergent Mathey, venez là ! Montrez votre fusil au docteur.

Le sergent Mathey est un petit grognard à la moustache grise. Il porte un haut bonnet à poils noirs où l'on devine les restes d'une plume rouge. Une plaque en cuivre avec un aigle en relief pend par une ficelle autour de son cou. Une balle ennemie y a creusé un petit cratère sans la percer.

Le sergent Mathey tire de sous son manteau un long machin en bois.

Le lieutenant le désigne fièrement.

– Voyez ! Un Charleville, modèle 1777. On n'a jamais rien fait de mieux.

Le machin comporte en effet une planche vaguement en forme de crosse, cabossée et brûlée, sur laquelle est fixée une tige métallique rouillée, qui doit être le canon. Que le machin soit une antiquité, il n'y a aucun doute à avoir, mais qu'il soit capable de tirer sans vous exploser à la figure reste à démontrer.

Malgré l'entrain de se savoir guidé par Napoléon lui-même, les forces s'épuisent vite. On s'arrête bientôt pour une pause. Ces hommes sont dans un état de fatigue extrême. Sous-alimentés depuis deux cents ans, ils ne sont pas capables de marcher longtemps...

Je relis la phrase que je viens d'écrire dans mon carnet, et je sursaute : voilà que je me mets, moi aussi, à délirer. IL EST IMPOSSIBLE DE VIVRE DEUX CENTS ANS. Je le marque en capitales car j'en suis absolument certain. CES GENS SONT DES ACTEURS. Il ne peut en être autrement. Ou alors CE SONT DES TOURISTES PERDUS. Quoi d'autre ? Ce ne sont pas des MORTS-VIVANTS, tout de même !

Pourquoi pas ?... Tout à coup, j'ai un doute.

Mais non, enfin ! Tout le monde le dit, les morts-vivants marchent les bras pendants, à grands pas saccadés. Alors que ceux-là, pas du tout. La

fatigue les a cependant usés : il est donc normal qu'ils traînent la patte, qu'ils trébuchent souvent, et que la colonne de soldats, qui marchait droit au début, se mette à zigzaguer au fur et à mesure de notre progression.

Les morts-vivants (on le voit dans les films et les bandes dessinées) se nourrissent de chair humaine (ils mordent). Ici, rien à voir. Ces pauvres affamés chassent les rongeurs, les chiens égarés, les renards (rares). Certains ont construit d'habiles pièges à corneilles, et les font mijoter dans une soupe noire qu'ils boivent ensuite par petites gorgées en se chauffant les doigts sur les tasses en ferraille.

J'ajouterai qu'un mort-vivant, si tant est que l'on puisse le tuer, ne peut mourir d'un coup de fourche au ventre. Ça se saurait. Par ailleurs, quand j'ai tenu le fusil du sergent Mathey, j'ai eu l'occasion de lui serrer la main et elle était tiède, en tout point comparable à une main normale, si l'on fait abstraction de son extrême maigreur. Même observation sur le lieutenant de La Londe. Quand il me montrait la miniature de sa famille, j'ai bien remarqué une larme gonflée au coin de son œil droit, qu'il a ensuite rapidement essuyée. Le scientifique que je suis en déduit qu'il est parfaitement humain – ce n'est ni un fantôme ni un zombie.

Alors quel est ce prodige ? Car il est incontestable également que leur horloge semble bloquée en 1812. Les vêtements qu'ils portent et l'armement datent bien de cette époque. Leur manière de parler paraît également étrangement vieillotte. Surtout, il est évident pour tout médecin qui sait écouter les vibrations des terminaisons nerveuses qu'ils sont parfaitement sincères. Quand ils disent : « Borodino, j'y étais », ce n'est ni un mensonge ni une exagération. Leurs souvenirs sont réels, aussi réels que les miens quand je raconte les félicitations du jury que j'ai obtenues à mon examen de doctorat, face au redoutable professeur Hubner.

J'en parle à Pauline.

– Vous vous compliquez la vie, docteur. « Fantômes », « morts-vivants » ? C'est quoi, ce délire ?

– Alors qu'est-ce que c'est ?

J'ai crié presque. Il y a dans ma question une soif terrible : j'ai besoin de comprendre. Mon côté médecin, sans doute.

Et Pauline, avec un calme impérial, me répond :

– Ce sont des *ranimés*.

Puis, comme je reste songeur :

– Allons, docteur, fermez la bouche, vous êtes en train de prendre froid.

OceanofPDF.com

Un *ranimé* est un vivant comme vous ou moi, que l'on croit mort, mais qui ne l'est pas du tout.

Les soldats avec qui je discute m'apprennent un tas de choses sur cet étrange phénomène. D'abord, on ne choisit pas d'être ou de ne pas être un *ranimé*, comme on ne choisit pas de naître. Il y a ici une volonté supérieure qui commande. On se croyait mort de faim, de froid ou d'épuisement, mais ce n'était qu'un coma très profond. Après un certain temps, variable en fonction des cas, on se réveille. La faim, le froid et l'épuisement n'ont pas disparu et font souffrir plus que jamais. Il y a cependant comme une énergie nouvelle qui pousse à se relever. On se secoue, on se tâte. Mais oui, on est bien vivants ! Tous les souvenirs sont là aussi, dans la tête. On sait comment on s'appelle, quel est son régiment, ce qu'on fait là. Au début on est seul, on erre dans la forêt, avec, comme idée fixe, manger et se chauffer. On reprend les habitudes de chasse au rongeur que l'on avait avant de mourir, on coupe du bois que l'on fait brûler, on tente de se reposer, en vain. Puis on tombe sur d'autres grognards, et c'est un grand soulagement. Au moins, on n'est plus seul.

L'ennui, on s'en aperçoit vite, c'est que les Russes ont aussi des *ranimés*. Les terribles paysans d'Ouglov et les cosaques qui les accompagnent. La gigantesque forêt est infestée de soldats morts qui revivent. Les armées se reconstituent. La guerre continue. Les attaques se succèdent, et l'on peut alors mourir rapidement, embroché par une fourche russe ou planté sur une baïonnette française. Ce qui n'est pas le pire qui puisse arriver, car d'autres, moins chanceux, meurent lentement de faim, de froid ou d'épuisement. Tous ces morts restent quelques années dans la terre maudite, y puisent une énergie diabolique et revivent à nouveau. Et ainsi de suite. La torture se prolonge à l'infini.

Je n'ai jamais rencontré de *ranimés* auparavant. Je veux dire : à l'hôpital, aucun de mes malades ne se prend pour un *ranimé*. Si le général de Gaulle, Attila, Jeanne d'Arc sont habités par l'esprit de ces hommes et femmes

illustres au point de singer leur comportement, ils ne prétendent jamais être ressuscités d'entre les morts. Pauline ne s'imagine pas être le Napoléon mourant de l'île de Sainte-Hélène qui se serait relevé de son lit de mort pour guérir et poursuivre son chemin terrestre. (Ce serait d'autant plus difficile que le cadavre de Napoléon a été mis dans un grand sarcophage en pierre dont le couvercle pèse plusieurs tonnes – Mme Déker me l'a noté dans ma documentation.)

Le lieutenant de La Londe m'apprend qu'il a perdu le compte des fois où il est mort et ressuscité. Peut-être une dizaine de fois, peut-être davantage. Avec, à chaque fois, la même histoire. Il se retrouve au fond de cette forêt, avec des grognards comme lui qui se regroupent en un semblant d'armée. Ces moribonds avancent à tâtons vers ce qui leur semble être l'ouest, mais, comme il ne leur reste pas de cartes (elles ont toutes servi à faire du feu), il est pratiquement impossible de s'orienter. Ils tournent ainsi en rond pendant plusieurs jours. Dès qu'ils retrouvent la bonne route, ils se font attaquer par des paysans et des cosaques, et sont obligés de rebrousser chemin.

– Ce doit être une malédiction, conclut-il. Nous avons trop pillé à Moscou. Il y avait une croix dans une église, une croix en or. Elle devait être sacrée. Et on l'a perdue.

Je prends note de tout ce qu'il raconte. Ce témoignage incroyable sur la maladie mentale très rare dont sont atteints ces grognards me vaudra sûrement une récompense au Grand Congrès des médecins d'asile. Pour le moment, je n'y comprends pas grand-chose, il y a beaucoup d'aspects que je n'arrive pas à expliquer, mais je ne doute pas que l'on finira par trouver une bonne raison à toute cette aventure. La science ne peut avoir toutes les solutions immédiatement. Il faut chercher.

C'est difficile. À certaines occasions, je me dis que c'est moi le problème. L'absence de saine nourriture a perturbé mes sens et mon cerveau. La fatigue peut causer de graves troubles. Peut-être n'aurais-je pas dû manger ces gâteaux secs ? Personne ne sait comment ils ont été préparés, avec quelles plantes, quels produits hallucinogènes. S'ils ont été contaminés à l'ergot de seigle, il ne serait pas étonnant que j'aie des visions : cette maladie s'appelle le feu de Saint-Antoine. À d'autres occasions, j'observe Pauline et je me dis que je suis peut-être en train d'expérimenter sur moi une forme de folie contagieuse : un dérangement qui se propage comme un rhume et qui m'aurait contaminé. Oui, c'est sans doute la meilleure

explication. Ce que je vis en ce moment est le fruit de mon imagination malade.

Une chose est sûre : les grognards souffrent comme des damnés. La faim, la fatigue sont réels. Ce matin, il fait froid comme jamais. Si l'on crache, la salive se transforme en glaçon dès l'instant où elle touche par terre. Le vent coupe nos visages comme mille rasoirs. Je ne sens pas mes pieds depuis la veille, c'est mauvais signe. Je m'arrête souvent pour me frictionner les jambes, les bras. Il est important de bouger. Et de protéger le visage. Si l'on ne fait pas attention, le nez, les lèvres peuvent geler. Me voyant désespéré, le lieutenant de La Londe sort de sa poche une chose qui ressemble à une écharpe en poil gris.

– C'est du rat, précise-t-il. Mettez-vous ça autour du menton et du nez.

Je le remercie du mieux que je peux (mes lèvres ont du mal à bouger). Je pose l'écharpe sur le bas du visage. L'odeur me gêne, mais je n'ai pas le choix. Je ne sais comment on va survivre si cet enfer continue.

J'ai oublié de préciser que mon accoutrement a quelque peu changé depuis que l'on marche avec les ranimés. On m'a fait un tas de petits cadeaux. Sur ma tête, un gros bonnet en poil noir – c'est celui du sergent Mathey, mort de froid ce matin. « Il n'en aura plus besoin, a dit le lieutenant. Vous, en revanche, si. Vous voulez revoir votre pays ? Je vous conseille de le prendre. » J'ai hésité un peu, forcément. J'étais gêné de me servir d'un objet pris à un cadavre. Mais qu'est-ce que j'ai été content de l'avoir quand le vent s'est mis à souffler !...

Je marche enroulé dans le double manteau d'un grenadier qui s'est écroulé à quelques pas de moi. Le pauvre était complètement gelé. Quand j'ai frotté vigoureusement ses mains, j'ai entendu un crac ! et j'ai constaté que deux de ses doigts s'étaient détachés. On aurait dit deux biscuits secs. Pas de sang, rien. « Ne faites pas cette tête, docteur, m'a dit le lieutenant. Il se relèvera un jour. En attendant, prenez son manteau. Si vous ne le faites pas, ce sont les Russes qui le dépouilleront. »

Autour de mes jambes, un tas de chiffons, de morceaux de cuir, de peaux de rats, de pages du vieux livre, tout un assemblage qui tient par des ficelles. Pendant la marche, j'en perds régulièrement une partie. Je reviens alors sur mes pas et je ramasse patiemment ces haillons qui me sont devenus plus chers que tous les trésors car si mes jambes gèlent, c'est fini. Aux pieds, je porte des godillots renforcés par une double semelle que j'ai

récupérée et clouée. C'est lourd et je trébuche souvent. Parfois, j'ai l'impression d'avoir deux bouts de bois à la place des pieds. L'envie de courir est passée depuis longtemps. Je marche comme tout le monde, en traînant les pattes. Et je commence à trouver le temps long.

Heureusement, pour m'occuper, j'ai Pauline, que je dois étudier. Elle n'a pas l'air de souffrir autant que nous autres. Les soldats sont aux petits soins pour leur Napoléon. On l'a couverte des meilleures fourrures. Un officier de la garde lui a sacrifié ses bottes en peau de zibeline. Quand son manteau est humide, on le remplace aussitôt. Elle mange à sa faim trois fois par jour. La soupe à la corneille, la fricassée de renard, le ragoût de rat musqué : elle a toujours la priorité. Tant qu'elle n'a pas fini de manger, on attend. Je dois souligner qu'elle est souvent beaucoup moins capricieuse que moi. Elle parvient à avaler avec le sourire les mets les plus barbares, comme cette grosse couleuvre grillée qui m'a retourné l'estomac. Son énergie paraît inusable, son optimisme est aussi fort que le premier jour. Pas de doute, Pauline est ici dans son élément.

Les soldats l'écoutent religieusement. Elle leur est indispensable. Parfois j'ai l'impression qu'il suffit à un soldat mourant de l'apercevoir près de lui pour qu'un sourire béat illumine ses lèvres et qu'il meure en paix. (Ai-je dit que l'on a commencé à mourir en quantité ?)

Sur une page spéciale de mon carnet, je note les nom, prénom et grade des mourants. Aujourd'hui, il y en a eu dix-huit. C'est deux fois plus qu'hier. Certains, avant de mourir, appellent leur mère. D'autres délirent et parlent d'une croix qu'ils doivent rendre. À les écouter, les forces s'épuisent. Je ne peux m'empêcher de penser que ce sera bientôt mon tour.

Régulièrement, Napoléon réunit les soldats et pousse un discours. Il monte sur une souche, prend une pose inspirée. Aussitôt les officiers arrêtent la marche, convergent vers lui et s'installent pour l'écouter.

– Soldats et officiers de la Grande Armée, leur dit-il. Nous sommes sur la bonne route. On marche vers l'ouest. Chaque pas nous rapproche de la France. Cela nous semble infini, mais on y arrivera. Je ne vous abandonnerai pas ! On mourra ensemble s'il le faut !

Ou bien il leur dit :

– Réparez votre matériel, astiquez les fusils et les baïonnettes ! Il n'est pas impossible que dans quelques jours on ait les Russes sur le dos. Pour le moment, on les a surpris car on se déplace de concert et suffisamment vite pour qu'ils aient perdu notre trace. Quand ils auront compris qu'on a trouvé la bonne route vers Smolensk, ils feront tout pour nous empêcher de progresser.

Ou alors il dit :

– Nous nous rapprochons d'un village brûlé. Chacun à son poste ! Je veux une équipe qui fouille systématiquement les caves. On prend la nourriture et les vêtements chauds. On ne touche pas à la vaisselle, aux tapis, aux meubles (s'il en reste). Vous avez déjà suffisamment pillé à Moscou. À part des ennuis, ça ne vous a rien apporté.

Après chacun de ses discours, les soldats lancent des « hourra ! », des « vive l'empereur ! », et l'on croirait vraiment qu'ils ont repris des forces. Ça leur remplace un repas, on dirait.

Cependant, quand on reprend notre marche, Napoléon ne semble pas satisfait. Il me confie :

– L'état des troupes est mauvais. Jamais on ne tiendra face à une armée organisée et bien équipée.

J'essaie de l'encourager :

– On est nombreux, Sire. Ça peut faire la différence.

– Je crois que vous ne vous rendez pas compte à quel point la guerre est dangereuse. Que les ranimés meurent, passe encore. Pardonnez ma cruauté, mais ils sont là pour ça. Ne sont-ils pas déjà morts une vingtaine de fois chacun ? L'ennui, c'est que l'on risque d'y passer nous aussi. Je ne sais pas pour vous, docteur, mais moi, l'état de ranimé ne m'attire pas spécialement. Errer dans cette forêt jusqu'à la fin des temps...

Ce n'est pas une perspective sympathique, en effet. Je sens ses mains qui tremblent, et le froid n'y est pour rien.

– Vous avez peur, Sire ?

Napoléon hausse les épaules.

– Celui qui n'a jamais eu peur n'est pas digne de commander.

Il s'est mis à neiger maintenant. Et il y a moins de vent. C'est pourquoi on arrive à parler tout en avançant. La mauvaise nouvelle étant que l'on finit par ne pas plus voir la route. Tout est blanc. Les bonnets à poils qui étaient noirs changent de couleur. C'est magique. Sorti de nulle part, un grand drapeau se déploie au-dessus de nos têtes. Il est bleu et rouge, orné d'un aigle impérial cousu d'or. Je m'approche et je lis l'inscription en son centre : « Valeur et discipli... » Le bout de la phrase a été déchiqueté par de la mitraille. Ce drapeau sert maintenant à nous orienter.

Le jour baisse. Napoléon se demande s'il ne faut pas ordonner une pause. Il réfléchit, soucieux.

– À chaque arrêt, on diminue nos chances, dit-il. L'ennemi ne dort pas.

– Nos éclaireurs ont repéré un fossé droit devant, annonce le lieutenant.

Un fossé, sur une route ?... C'est étrange. On s'approche. Pas de doute. Un énorme trou. Et des arbres couchés en travers. Le tout couvert par une nappe de neige fraîche.

– Je crois que nous avons perdu la route, Sire, dit l'éclaireur. Avec toute cette neige, impossible de voir précisément les bas-côtés.

On s'arrête, on réfléchit.

– On peut tenter notre chance de l'autre côté du fossé, dit Napoléon. On traverse, on cherche une trouée dans la forêt. Si l'on ne peut plus nous orienter au sol, regardons les arbres.

Nous sommes donc massés là, au bord du fossé, quand le carnage commence.

Ils surgissent de partout. Un cavalier, puis deux. Soudain ils sont dix. Un coup de vent ! D'énormes masses noires fendent notre armée au galop.

J'entends le bruit du métal que l'on frappe. Et leurs hurlements, comme une sirène, autour de nous :

– БЕЙ !... БЕЙ !...

On a à peine le temps de crier « Les cosaques ! » que des hommes se retrouvent à terre, découpés.

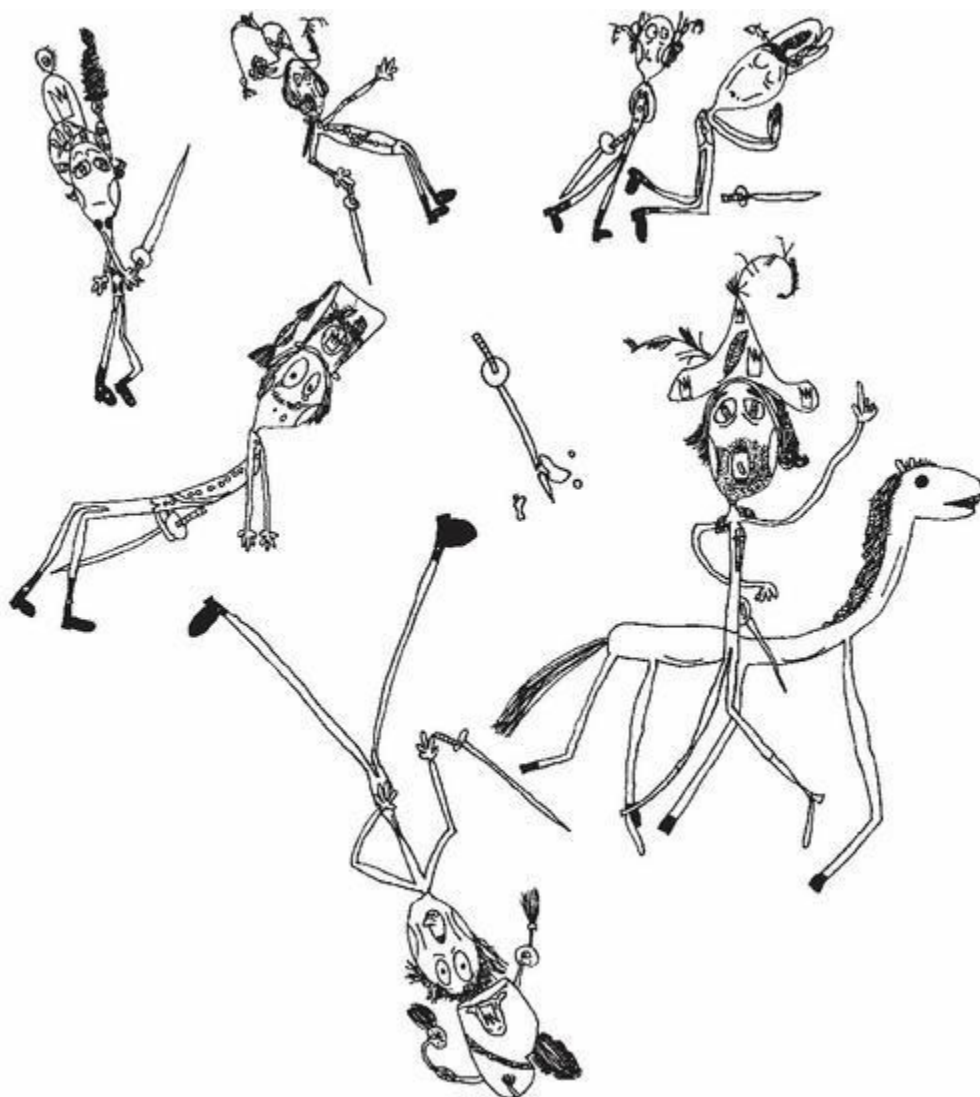
– БЕЙ !... БЕЙ !...

Les sabres pleuvent sur nos têtes, nos bras, nos dos. Et quand on tombe, ce sont les sabots des chevaux qui nous enfoncent la poitrine. À côté de moi, un grenadier a le temps de brandir sa baïonnette – l'instant d'après son bras s'envole vers le ciel, tranché autour du coude, la main serrant toujours la poignée.

Partout, la panique. Je m'affaisse d'instinct et me plaque contre un tronc d'arbre. Un cheval me frôle de sa grosse masse tiède, et un sabre cogne le bois à quelques centimètres de ma tête.

– БЕЙ !... БЕЙ !...

Ce cri insupportable !... Comme une cloche battant au clocher de la mort.



Je cherche des yeux Pauline.

Napoléon se tient debout, imperturbable, entre deux gros arbres couchés. Il a perdu son bonnet noir. Autour de lui, le lieutenant de La Londe et des grenadiers forment un petit cercle de protection. L'instant d'après, il lance déjà des ordres précis.

– Les lanciers, allez devant !... On se regroupe derrière le talus !... Puis mouvement de repli vers la forêt !... Exécution !...

C'est simple, rapide, précis.

Quand les cosaques reviennent pour une deuxième charge, nous courons. La forêt est juste derrière nous. Napoléon nous indique du bras l'endroit le plus dense, où de gros sapins chargés de neige vont freiner les chevaux. On y court, on s'y arrête, essoufflés, on se retourne, on fait face. Il est

remarquable de voir tous ces soldats réagir avec autant de discipline, malgré les morts, les cris d'agonie, la peur.

– Sabre au clair !

Près de moi, le lieutenant de la Londe montre l'exemple. Son sabre, fin et joliment recourbé, fait des moulinets. À ce signal, ceux en première ligne baissent les lances.

– БЕЙ ФРАНЦУЗА !... БЕЙ !...

Ils arrivent en soulevant des nuages de poudreuse. Leurs sabots fracassent la terre gelée. Les arbres tremblent tandis qu'ils s'enfoncent dans la forêt, où retentit un autre cri de rage :

– Pour l'empereur, en avant !

Commence alors une courte bataille. Je sens une odeur âcre et je vois, à ma gauche, de la fumée blanche. Le lieutenant vient de décharger ses pistolets. Un énorme cheval cosaque s'écroule, comme écrasé par une planète invisible, projetant son cavalier dans les bras d'un sapin. Aussitôt un grenadier est sur lui. Il le frappe au visage avec le pommeau d'une courte épée. Quand j'ouvre les yeux, l'homme ne bouge plus, broyé par un trou monstrueux au front. Une fine vapeur s'élève dans les airs au-dessus de lui.

Les cosaques ont ordonné le repli. Ils ont eu des pertes : je vois, çà et là, d'autres tas noirs, immobiles. Pas besoin de les examiner pour comprendre qu'ils sont morts. Brutalement, nous sommes entrés dans la guerre.

Les soldats dépouillent joyeusement les cadavres. Les chevaux sont découpés en morceaux de viande, que chacun s'empresse de fourrer dans son sac.

– Ce n'était que l'avant-garde, dit Napoléon. Le reste des troupes russes arrive. Ils nous ont repérés.

À peine a-t-il parlé qu'un éclaireur vient nous avertir qu'il y a du mouvement, au loin, de l'autre côté du fossé.

– Ouglov et ses paysans sont à moins d'une demi-heure de marche. Il y en a des centaines qui convergent par ici. La route vers l'ouest est coupée.

Il y a comme une frayeur glacée qui fige tout le monde. Le désespoir est sur tous les visages. Et, naturellement, on se tourne vers Napoléon, qui dit :

– Eh bien, on passera par le sud. Il fallait bien que ça nous arrive. Ouglov, ce n'est pas une surprise. Adoptez la formation en hérisson, avec les meilleurs fusils à l'arrière-garde pour ralentir l'ennemi au maximum.

Ceux qui ferment la marche vont traîner des branches attachées à la ceinture afin d'effacer nos traces dans la neige. Les autres, suivez-moi !... Au fifre ! au tambour !

On s'enfonce donc dans la forêt, direction plein sud. Napoléon et ses meilleurs officiers ouvrent la marche, en musique, et l'on est bien contents d'avoir ces quelques notes qui nous accompagnent tandis que nous battons la neige avec nos chevilles, nos mollets et parfois nos barbes, car il nous arrive de tomber. Il n'y a plus de chemin sous nos pieds, rien qui puisse nous orienter, mais on appuie sur les cuisses, et une, et deux, et une, et deux !

On marche ainsi en forçant pendant quelques longues minutes, quand on entend les premiers coups de feu. C'est notre arrière-garde qui s'est mise à tirer. L'ennemi est sur nos talons. Il ne faut pas traîner maintenant ! Le danger nous rend légers, les forces sont brusquement revenues, sauf chez Pauline, que je vois essoufflée. Elle a des jambes plus courtes qui s'enfoncent dans la neige jusqu'au genou. Je n'hésite pas : je l'attrape et la prends sur mon dos. Elle s'accroche à mes épaules avec ses bras. Elle n'est pas lourde.

Les soldats me regardent avec admiration. Pour ma part, je n'en retire aucun orgueil : il est normal que je m'occupe de ma patiente si celle-ci est en difficulté. Quand on songe, en plus, que c'est Napoléon que je transporte ainsi, la chose devient tout à fait naturelle. (J'écris ces lignes et je me rends compte que l'on pourrait penser que je prends Pauline pour Napoléon. Il n'en est rien. Cependant, je ne peux nier que Pauline est un excellent Napoléon : elle a l'air de s'y connaître vraiment en technique militaire, elle a le sens du commandement, elle est adorée par ses hommes, et il lui vient des idées astucieuses.

– Ça a l'air de marcher, Sire, dis-je. On prend de l'avance. Les coups de feu se font de plus en plus distants.

– Nos soldats se battent vaillamment, en effet, dit Napoléon en me soufflant dans l'oreille. Pourriez-vous, docteur, marcher un peu plus droit, sans balancer votre bassin ?... Vous me donnez le mal de mer.

Là, je trouve qu'il exagère.

– Vous n'êtes pas si léger que ça, Sire, dis-je.

– Quelle mauviette vous faites, dit Napoléon. Regardez autour de vous. Tous ces soldats portent de gros sacs à dos, et cela fait des décennies qu'ils

n'ont pas mangé à leur faim ni dormi correctement. Et pourtant, ils avancent sans se plaindre. Si j'ordonne à l'un de ces grognards de me prendre sur ses épaules, il n'hésitera pas une seconde.

Je sais qu'il a raison. Depuis que je le porte, les soldats me regardent avec respect et envie.

– Excusez-moi, Sire, dis-je. Ma remarque était déplacée.

Il faut dire aussi qu'il me tient chaud au dos, ce qui n'est pas négligeable par ce froid.

Au fond, quand on y réfléchit, ce n'est pas du tout une difficulté de le porter, mais un honneur.

On n'entend plus les coups de feu.

– Ça y est, on les a semés, Sire, dis-je. Et si l'on faisait une pause pour que l'arrière-garde nous rattrape ? Autrement, elle risque de se perdre.

– L'arrière-garde est morte au combat, docteur. Ces soldats ont sacrifié leur vie pour que l'on ait une chance de sauver la nôtre. Ils ont dû tomber à court de munitions et ça s'est terminé par un corps à corps.

Alors on jette nos dernières forces pour avancer encore plus vite et je ressens la honte de m'être plaint.

19.

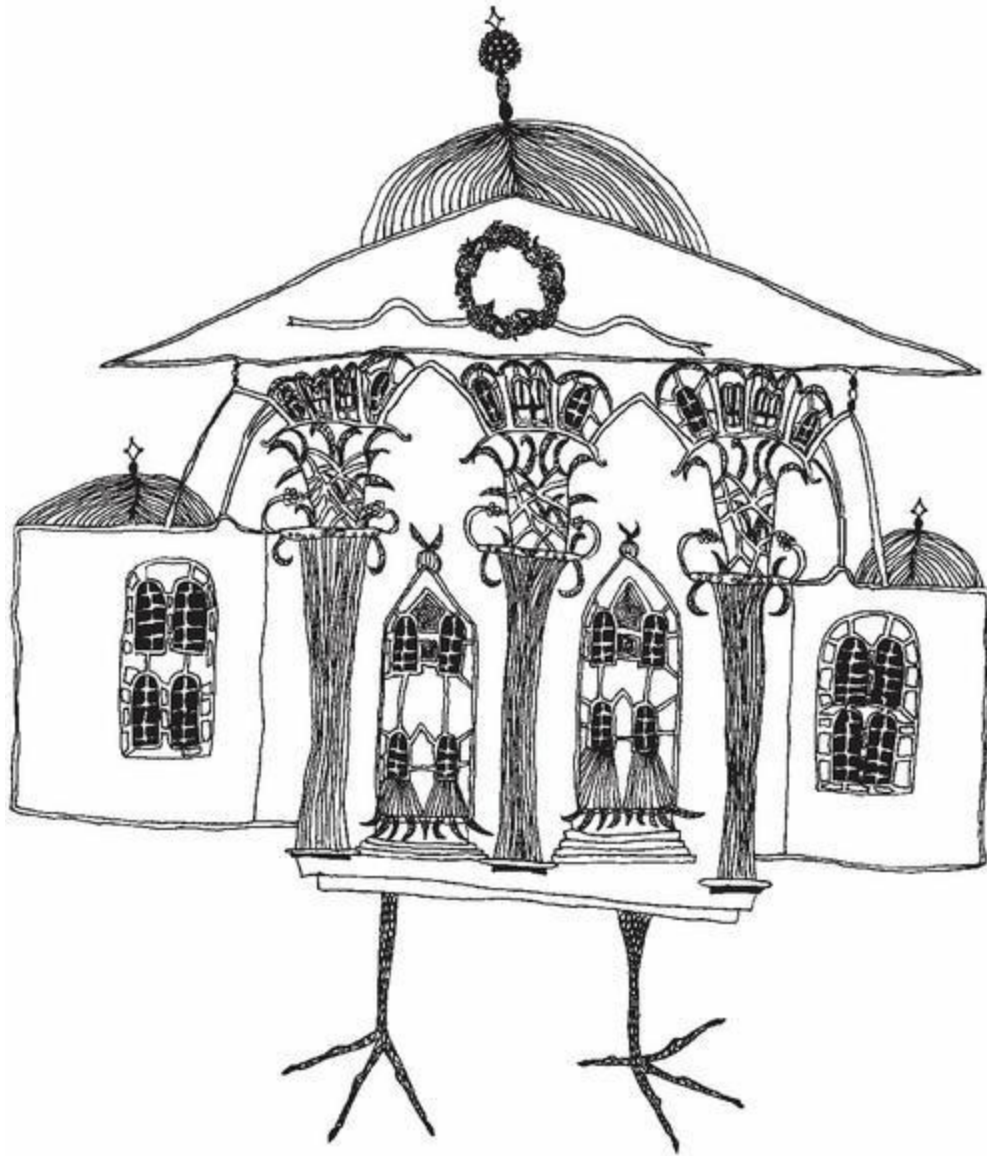
Soudain, au milieu de nos souffrances, alors que nous sommes hébétés de fatigue surhumaine, les arbres s'espacent et l'on voit une maison.

La première chose que je remarque : elle est intacte. Ni brûlée ni cassée. C'est irréel, fantastique. Une maison à deux étages, construite en rondins de bois, avec une porte et une multitude de fenêtres qui nous regardent. Une maison seule, au milieu de la forêt. Pas de village autour, pas de route, et une maison en bois, en bon état, qui nous fait face, dans la neige. Et dans une des fenêtres, comme une lumière. On s'arrête.

– C'est habité, Sire ! dit le lieutenant.

– Je vois ça, dit Napoléon. Envoyez des éclaireurs !

Aussitôt deux soldats s'avancent.



– C’est ouvert, mon lieutenant ! nous crient-ils quand ils parviennent au perron.

En effet, la porte bâille d’une fente noire, comme une invitation à entrer.

Ils poussent le battant et disparaissent à l’intérieur. On reste là à attendre, dans le silence, avec toujours cette étrange lumière tremblotante dans la fenêtre de gauche. Pas un cri, pas un coup de feu. Ils auraient dû sortir depuis longtemps, mais non. C’est inquiétant.

Par gestes, le lieutenant indique à ses hommes de se mettre en position. Je comprends que l’on va passer à l’attaque.

– Surtout, faites attention, les gars, commande Napoléon. Je veux la maison intacte. Pour une fois qu'on en a une qui n'a pas brûlé.

C'est alors que la porte s'ouvre et qu'une femme sort sur le perron.

On la regarde sans bouger, on est muets de stupéfaction : c'est le premier civil que l'on voit depuis plusieurs jours. Elle est vêtue d'une robe blanche assez sinistre et absolument pas adaptée à la saison. Le bas est en dentelle rongée par des années d'humidité et de mites. La femme est pauvre, ce qui n'est pas étonnant quand on vit ainsi, loin de tout, au milieu de la forêt. Mais est-ce une raison pour se mettre à crier ?

Viennent d'abord quelques mots incompréhensibles en russe, qui doivent être des jurons, puis, se tournant vers les arbres qui nous cachent, elle lance :

– Ça pue le Français par ici !...

On a comme un vent d'angoisse qui nous prend au ventre.

Cependant, même à cette distance, je peux dire que cette personne n'est pas folle. Et son français, même s'il est rugueux comme une pierre, n'est pas mauvais. Peut-être l'a-t-elle étudié en première langue à l'école ? Mme Déker m'avait bien dit que la noblesse russe du XIX^e siècle parlait couramment français.

Un caporal sort de derrière un arbre et s'avance vers la femme.

– Où sont les grenadiers Tafarel et Joignot ? demande-t-il en lui plaçant son épée sur la gorge.

– Bonjour, mon garçon, sourit méchamment la femme. Alors, on s'est perdu dans la grande forêt ? On a un peu faim ?

Le caporal semble réfléchir. Quelque chose le paralyse, on dirait.

À cet instant, on sent distinctement une bonne odeur de nourriture qui vient de la maison. Une soupe ? Un ragoût ?

C'est plus fort que nous. Comme des loups affamés, nous sortons lentement de nos caches et avançons de concert vers la maison. C'est peu dire que nous salivons. Le caporal a laissé tomber son épée, il est sur le perron, il ouvre grand la porte.

On se prend alors dans la figure toutes ces odeurs de viande grillée, de poule rôtie, de pain que l'on vient de cuire, de tomate fraîchement tranchée. Ça sent aussi le chez-soi accueillant, le bon feu de cheminée et le cognac au creux de la main. Il y a aussi dans l'air un je-ne-sais-quoi d'écœurant.

– Halte ! crie Napoléon. Que personne ne bouge !

Trop tard. Les premiers soldats s'engouffrent derrière le caporal. On entend quelques cris, puis plus rien. Alors le lieutenant :

– Reculez, c'est un piège !

Sur le seuil de la porte, un soldat nous éclaire :

– On dirait qu'il y a un énorme trou dans le sol. C'est un puits.

On s'approche prudemment, et l'on constate en effet la présence d'une gigantesque crevasse de plusieurs mètres de largeur, à pic juste derrière la porte d'entrée. Impossible de ne pas plonger quand on entre rapidement. Un grand trou noir sans fond.

Le lieutenant attrape la femme par le bras.

– Comment on sort nos hommes de là ?

La femme hausse les épaules.

– Sortir ? C'est le puits dont on ne remonte pas. Ils n'avaient qu'à faire attention. Chez moi, on regarde où l'on met les pieds. Je vis avec cette crevasse depuis une éternité et jamais je n'y suis tombée. Je ne dis pas que c'est pratique de l'enjamber tous les jours mais voyez comme c'est utile pour protéger la maison des intrus. Et je n'ai pas besoin d'aller chercher l'eau à la rivière. Maudits Français !... Maintenant mon eau va sentir le mauvais vin pendant dix ans.

Puis elle nous désigne, Napoléon et moi.

– Vous deux, je le sens, vous êtes bien trop frais pour être des morts.

Je remarque alors qu'elle a un visage d'une pâleur extrême, et qu'elle est beaucoup plus jeune que ce que je pensais au début. Des cheveux blonds lui couvrent les épaules. Voilà que je trouve cette femme presque belle ! Nos regards se croisent. Alors la femme :

– Et maintenant, Français, puisque vous êtes là, répondez-moi franchement. Quelle est la mode pour les robes du soir à Paris ?... Quelle longueur ?... Quelle couleur ?...

La question, surréaliste, nous prend au dépourvu. Je vois le lieutenant, la main sur la poignée du sabre, à deux doigts de la frapper. Les soldats se crispent aussi. Tout cela me semble très dangereux. Cette femme a un talent particulier pour faire régner le désordre.

Il n'y a que Pauline qui ne se démonte pas.

– Les robes se font rares à Paris, dit-elle.

On voyait mal Napoléon discourir sur la longueur des robes. Alors il est passé au second plan : Pauline a pris le dessus. Pauline a toutes les

compétences nécessaires. À l'inverse de moi, qui ne sors jamais de l'hôpital pour traîner dans des boutiques, Pauline est crédible. Je prends avidement mon carnet car c'est un des rares moments où l'on peut observer un *double* dédoublement de personnalité : 1. Pauline se prend pour Napoléon. 2. À l'intérieur de sa folie, ce Napoléon est obligé de redevenir Pauline pour discuter de choses où Pauline est compétente, le tout dans une ambiance où tous les autres la prennent pour Napoléon.

– Les femmes d'aujourd'hui portent des pantalons bleus qu'on appelle *blue jeans*, explique Pauline. Quand elles vont travailler dans un bureau, elles mettent rarement une robe, mais une jupe, plus pratique. S'il y a une veste assortie, l'ensemble s'appelle *tailleur*.

Suit une assez longue conversation où Pauline parle très vite à une femme qui l'écoute avidement. Le flux s'interrompt parfois car une question mérite d'être précisée par des gestes. Pauline montre alors la façon d'un col ou la manière de nouer une écharpe.

Voyant Napoléon en pourparlers sérieux, les soldats se calment. Ceux qui étaient près du ravin se réveillent, prennent conscience du danger, reculent.

– Je sais que le blanc me va, dit la femme. Mais le bleu ?... C'est difficile comme couleur, avec ma peau déjà trop blanche. J'ai peur qu'avec le bleu on remarque trop les veines.

Elle retrousse sa manche (par ce froid !) et l'on découvre en effet un enchevêtrement de veines bleues le long de ses avant-bras.

– Oui, mais ça ira bien avec vos yeux, dit Pauline.

À cet instant, un des grenadiers s'écroule au sol, épuisé.

– Ah mais il leur faut à manger, à tous ces soldats, dit la femme.

Elle pousse la porte et saute par-dessus le puits.

– Venez avec moi, je vais vous faire de la soupe.

Sans hésiter, Pauline prend son élan.

– Sire ! crie-t-on ensemble avec le lieutenant.

– Ah ! Ils sont vaillants, les Français, rien à dire ! se moque la femme. Suivez-moi, les femmelettes, il ne vous sera fait aucun mal. Je vous en donne ma parole de princesse.

Les uns sautent, les autres prennent des bouts de bois pour en faire un pont et passent en file indienne de l'autre côté. Le lieutenant ne peut s'empêcher de tirer son sabre du fourreau. Il se rapproche de Napoléon, prêt à le protéger au moindre danger.

L'intérieur est éclairé par des bougies plantées un peu partout. Il nous paraît spacieux et joliment décoré. Il y a des tapis au sol et aux murs. Il y fait chaud. C'est divin ! Je prends soin toutefois de me pincer pour être sûr de mes sens. Quand j'ouvre les yeux, c'est encore mieux qu'avant : dans un coin de la pièce, posée sur des charbons dans une cheminée, une marmite avec un peu de soupe bout tranquillement. Si ce n'est pas le paradis, alors qu'est-ce que c'est ?

On s'entasse dans la maison, nos pieds savourent le moelleux des tapis, on reste hébétés par cette chaleur soudaine. On a l'impression que l'on pourrait rester là toute notre vie, à regarder la soupe bouillir au fond de la marmite, à admirer cette princesse mi-méchante mi-accueillante.

Tant de beauté paralyse. Les grenadiers les plus féroces et les plus affamés, ceux qui n'ont pas hésité tout à l'heure à tuer des Russes et déshabiller les morts, ceux qui ont pillé Moscou comme des barbares, se tiennent sages comme des cachets d'aspirine dans une boîte. Il y en a même qui se découvrent avec respect.

La maîtresse de maison se tourne vers nous, solennelle :

– Sachez, vous les ranimés et vous les frais Français, que si je vous donne un peu de chaleur et de soupe ce soir, c'est parce que votre commandant (elle montre Napoléon) a partagé avec moi quelques informations de la plus haute importance stratégique.

Je ne peux m'empêcher de sourire : la longueur des manches et la hauteur de la taille sur une robe seraient donc des « informations de la plus haute importance stratégique » ?

– Grâce à quoi, poursuit la princesse, je pourrai briller au prochain bal de la baronne Lanskoy, où je compte bien briser des cœurs et titiller la jalousie des plus belles femmes de la région.

Chacun a droit à une gamelle, que l'on plonge avidement dans la soupe en se brûlant les doigts avec plaisir. Quand elle est remplie à ras bord, on se retire dans quelque coin isolé pour se goinfrer (il n'y a pas d'autre mot pour décrire l'avidité avec laquelle on porte la gamelle à nos lèvres, en essayant de ne pas en renverser une goutte). Au début, autour de la marmite, il y a un peu de bousculade : chacun se dit qu'il n'y en aura pas pour tout le monde. Comment nourrir des centaines de soldats avec une seule marmite de soupe ?

– Vous n’êtes pas à la caserne, ici ! hurle la princesse. On se calme, on attend son tour. Vous faites honte à ma maison en vous comportant comme des porcs ! Saleté de Français !

Ne voulant pas manquer de respect à notre hôtesse, Napoléon se met à crier lui aussi. Sans résultat. Il arrive que la raison capitule devant la nourriture. Alors il montre l’exemple :

– Le docteur et moi, on mangera en dernier. Alors si ça vous amuse de vous comporter en singes affamés alors que vous êtes des grenadiers de Sa Majesté, je vous maudis et je rentre à Paris tout seul.

La situation s’arrange aussitôt. Les esprits se calment et les ventres obéissent. La peur d’être abandonnés en Russie est plus forte que tout. Une file d’attente silencieuse se forme devant la marmite. Quand je vois le nombre de soldats devant moi, je me dis que je n’ai aucune chance d’avoir à manger. Si je récupère un peu de goût de soupe sur mon petit doigt, ce sera déjà la fête.

Le couloir dans lequel on attend est strié d’étagères. Des livres, des livres et encore des livres, pardessus, en travers, comprimés, dans la poussière. Jamais personne ne nettoie ici, depuis des siècles. Pour me distraire, j’essaie d’en prendre un, mais les volumes sont restés si longtemps sans bouger d’ici que leurs reliures se sont collées les unes aux autres. À part me salir les doigts, je n’en retire rien. Je me rappelle alors que je ne lis pas le russe.

La bibliothèque est suivie d’un placard avec des fioles où dorment de sombres mélanges : un laboratoire de chimie, sans doute, car j’y vois des éprouvettes et une superbe collection de cristaux multicolores. À côté s’entassent des bouteilles pleines de liquide transparent et un curieux tube en forme de serpent s’enroulant autour d’une colonne : le docteur que je suis reconnaît immédiatement un alambic. Ah ha ! La princesse fabrique de la vodka ! me dis-je. Sacrée princesse ! Des bocaux d’ingrédients sont conservés sur une étagère voisine : champignons, fougères, herbes aromatiques, racines diverses, tout ce qui sert à parfumer subtilement le breuvage. Le résultat de cette alchimie s’entrepouse dans une armoire, où les bouteilles s’alignent comme à la parade, chacune portant une étiquette en russe que je n’arrive pas à déchiffrer et qui doit correspondre à la recette employée. Comme sur les confitures de ma grand-mère, une date est inscrite en bas de l’étiquette. Je lis : « 1937 », « 1917 », et même un « 1666 », sur une petite bouteille de liquide rose, de la taille d’un pouce.

Comme on n'a rien à faire, et que je suis curieux par nature, je me demande quelle odeur peut avoir une vodka rose qui aurait été distillée au ^{xviii}^e siècle par un arrière-grand-père de l'arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père de la princesse. Et c'est pourquoi j'ouvre l'armoire. À peine ai-je saisi la petite bouteille, que Napoléon me pousse dans le dos.

– Avancez, docteur, ce sera bientôt notre tour à la soupe.

En effet, à force d'attendre, notre tour a fini par arriver. Je m'approche de la marmite, et ô joie ! ô miracle ! il reste encore à manger. Certes, ce n'est plus qu'un fond, mais on y distingue un morceau de viande.

– Venez, Sire !

Nos gamelles sont remplies, et nous mangeons ! Enfin !

– Prenez votre temps, Sire, dis-je. Forcez-vous à mâcher lentement. Quand on reste de nombreux jours en sous-alimentation, on peut avoir une grave indigestion si l'on se jette trop vite sur la nourriture.

Ce n'est qu'après avoir vidé ma gamelle que je prends conscience de l'étrange faculté de la marmite : la soupe ne se termine jamais.

Je fais aussitôt les exercices recommandés par le professeur Hubner pour vaincre les hallucinations. On dirait que ça marche : après que Napoléon a mangé à son tour, la marmite devient absolument vide. Je touche son fond : il est propre et froid. Nos ventres sont toutefois remplis, aucun doute là-dessus.

On remercie la princesse, on l'applaudit, le fifre joue un air joyeux et le tambour nous entraîne dans une danse frénétique. On tape des pieds, on fait des arabesques avec les bras, j'invite la princesse et je lui fais faire quelques pirouettes.

– Ça suffit, s'arrête-t-elle. Vous me faites rougir. Et c'est très mauvais pour mon teint que je veux garder de la plus parfaite blancheur. De toute façon, cette soupe, vous me la rendrez.

Comment ? Avec quel argent ? Que veut-elle dire par là ? On s'interroge.

– Rien de plus simple, m'explique-t-elle. Vous battrez Ouglov et ses paysans déchaînés et vous rentrerez en France, ce qui débarrassera la terre russe de vos cadavres. Ce ne sera pas trop tôt ! Car c'est à cause de toutes vos souffrances accumulées que cette région a perdu sa splendeur, sa magie. Cela fait deux cents ans que je n'arrive pas à cuisiner une bonne confiture, ni à ramasser de bonnes châtaignes, ni à récolter du bon miel. Rien ! Et

l'essence de bouleau, qui jadis soignait si bien mes verrues, ne marche pratiquement plus. Ce gâchis !

On se tait, confus, pendant que la princesse récite une longue liste de produits de la forêt qui ne sont plus « comme avant ». À l'écouter, la Grande Armée a été responsable de tous ses problèmes de santé, de tous les petits bobos, de tous ses échecs amoureux.

OceanofPDF.com



– Comment voulez-vous qu'un philtre d'amour marche si la racine d'érable a poussé dans une terre où pourrissent tant de militaires ?

Napoléon me fait du coude :

– Encore une cliente pour votre hôpital, on dirait.

Puis, s'adressant à la princesse :

– Nous allons faire de notre mieux pour partir d'ici. Et l'aide que vous venez de nous apporter est inestimable. On tâchera de battre Ouglov.

– Oui ! Battre Ouglov ! hurle la princesse. Le réduire en bouillie ! Vous ferez ça, maudits Français !

D'un côté, elle ne nous aime pas beaucoup, d'un autre il y a cet Ouglov qu'elle déteste davantage. C'est notre chance.

On lui demande la permission de rester dormir dans la maison, au chaud, pour une nuit. Elle nous l'échange contre un long cours de Pauline sur les chapeaux et la manière de les porter aujourd'hui.

Le lendemain, il fait un soleil radieux sur une neige reposée. On s'apprête à partir, quand Napoléon demande :

– Que vous a-t-il fait, ce sinistre Ouglov, pour que vous le haïssiez autant ?

– Il ne veut pas m'épouser !

OceanofPDF.com

BAM !

Le premier boulet a fracassé la porte de la maison en ne laissant qu'un vaste trou fumant.

BAM ! BAM !

Deux autres boulets s'écrasent dans les murs. On nous tire dessus au canon !

– Ouglov ! crie le lieutenant.

Ils ont fini par nous repérer. La maison est cernée. Un petit groupe de grenadiers tente une sortie et se fait assassiner dehors à coups de serpe. Et si l'on reste à l'intérieur, on va se faire écrabouiller au canon.

BADAM !

Celui-là est entré dans la maison et a explosé contre la bibliothèque. On éteint le feu comme on peut.

– Princesse ! crie Napoléon. Si vous ne faites rien, votre Ouglov chéri va démolir la maison. Je m'en voudrais toute ma vie si votre hospitalité se retourne contre vous.

La princesse est énervée. Elle sort sur le perron et hurle des insultes en russe. Jamais je n'aurais cru qu'une si petite femme pouvait avoir autant de coffre. Une voix rocailleuse et lugubre lui répond :

– Que les Français rendent la croix, alors on les laissera partir !

De quelle croix parle-t-il ?

Pour ponctuer ce discours, BAM ! un boulet siffle à quelques centimètres de la princesse. Un autre s'enfonce dans la neige à ses pieds. Un éclat de boue transforme sa robe blanche en peau de léopard.

– Ah l'ortie de Satan ! Pire qu'un Français ! Une robe toute neuve ! Il va en payer le prix ou je ne m'appelle pas Zanoza !

Elle ouvre l'armoire à vodka, sort une bouteille orange, qu'elle décapsule avec les dents. Ce n'est peut-être pas le moment de se saouler.

– Vous, les Français, filez par-derrière. Et vite ! Je vous donne une minute pour disparaître.

– La maison est cernée, dit le lieutenant. En plein jour, avec ce soleil, on nous voit de loin. On est à découvert.

– Le soleil, je m’en occupe, dit la princesse.

Elle boit une gorgée qu’elle recrache dans un fait-tout posé sur des braises dans la cheminée. Elle y ajoute des épices, des racines, et de petites pommes de pin. Franchement, est-ce le bon moment pour faire de la cuisine ? Il s’en dégage une odeur agréable d’humidité, de marron confit et de rouille.

– Qu’attendez-vous ?!

Au bout du couloir, il y a une porte de service. On y court avec le lieutenant. Et là, par la fenêtre donnant sur la forêt, on s’aperçoit qu’un épais brouillard s’est levé. On se retourne vers Napoléon.

– Sire, c’est incompréhensible, dis-je. Devant, le soleil brille comme une médaille, alors que, de l’autre côté de la maison, c’est à peine si l’on peut voir ses doigts sur la main droite.

– Eh bien, profitons-en, dit Napoléon.

On s’échappe donc par la porte de derrière, on plonge dans le brouillard surnaturel. On court en colonne serrée, droit devant, dans cette ouate blanche qui enveloppe tout, même le galop de nos bottes sur le sol gelé. Pour ne pas se perdre, on s’accroche au sac à dos de celui qui nous précède. On ne parle pas. On sait que le moindre bruit pourrait nous trahir.

Plus tard, dans la forêt, on entend au loin les tirs du canon, et l’on se dit que l’on doit une fière chandelle à la princesse. La soupe, la chaleur, le repos qu’on a eus ont été inestimables.

– C’est elle qui a fabriqué le brouillard, dit le lieutenant. Ce qui est vraiment très aimable de sa part.

J’ai du mal à le croire car un brouillard ne se fabrique pas à volonté parce qu’on en a envie. C’est un phénomène naturel, qui obéit aux lois de la physique.

– Vous n’avez donc rien vu ? demande le lieutenant. Elle a pris cette bouteille orange et elle a lancé un sortilège par la cheminée. La physique n’a rien à voir là-dedans.

– Tout cela est magique, enchérit un grenadier. Il y a aussi cette soupe qui a nourri tout le monde. Et la maison où nous avons logé plusieurs centaines de soldats. Et la patte de poulet.

– Quelle patte de poulet ? demande le lieutenant.

– Quand le boulet l’a frôlée, le vent a légèrement soulevé sa robe, et alors j’ai vu, de mes propres yeux, oui ! J’ai vu une patte de poulet à la place de ses jambes. Je vous le jure sur mon Salut ! Une patte avec quatre doigts et de longs ongles au bout.

– Ça ne m’étonne pas, dit le lieutenant.

Je hausse les épaules. Ces divagations ! Je ne peux cependant m’empêcher de songer à la bonne soupe, qui était bien réelle et qui nous donne aujourd’hui cette énergie pour tirer sur nos cuisses et avancer rapidement.

On discute ainsi en marchant. D’après la position du soleil nous nous dirigeons plein sud. Il fait froid – ce n’est pas une nouveauté, c’est juste qu’on supporte mieux avec une soupe dans le ventre. À la fin de la journée, on a l’impression d’avoir suffisamment d’avance sur Ouglov.



Napoléon est de bonne humeur. À le regarder, on dirait que la marche n'est pas une fuite devant un danger imminent, mais une promenade dans une forêt bucolique. Sauf que, le lendemain, les effets de la soupe se dissipent, et l'on retrouve nos vieux amis : la faim, le froid, la fatigue et le

désespoir. Ces quatre-là se jettent sur nous comme des rapaces, d'autant que l'on a dépensé beaucoup d'énergie à semer Ouglov. On s'aperçoit brutalement que l'on est au bout du rouleau. Les hommes s'effondrent alors, comme fauchés. La moindre souche est un prétexte pour faire une pause. Et quand il faut repartir, bon nombre de soldats restent couchés : ils préfèrent mourir sur place.

GOLOD. Je n'ai jamais eu aussi faim de ma vie. Les souffrances qui ont précédé ne sont rien à côté des crampes à l'estomac qui me saisissent maintenant. Alors ce n'est plus un estomac mais un trou bordé d'épines qui a envie d'engloutir tout l'univers. Je regarde autour de moi : les autres aussi sont tordus de douleur. On avance coupés en deux, on se tient le ventre, à chaque pas c'est un sabre qui nous perfore !

Napoléon, lui, se porte comme un charme.

– Je n'ai goûté la soupe que du bout des lèvres, avoue-t-il. Qui sait si la princesse n'y a pas versé du poison ?

Je crois plutôt qu'on a trop mangé, et trop vite. Peut-être que la viande n'était pas de la première fraîcheur.

– Allons, ne traînez pas ! commande Napoléon, tout sourire.

Il me prend un peu à l'écart et me dit :

– J'ai enfin repéré un raccourci qui nous permettra de rejoindre la route Moscou/Smolensk beaucoup plus à l'ouest. Ce qui fera que, grand Un, on aura échappé à Ouglov en égarant ses paysans vers le sud, et, grand Deux, on se remettra dans les pas de la Grande Armée, et donc sur la route du trésor.

Je l'avais oublié, celui-là, tout occupé que j'étais à sauver ma peau.

– Le trésor est donc toujours d'actualité, Sire ?

– Plus que jamais, mon bon docteur ! Pourquoi croyez-vous que l'on subit tous ces malheurs ?

– Il vaut mieux rentrer en vie et sans trésor, Sire, que crever ici pour tout l'or du monde.

Je sens de la pitié dans son regard.

– Vous dites ça, docteur, parce que vous êtes découragé. La souffrance physique, la faim ont modifié votre manière de voir. Allons, un peu de courage !

C'est le pompon ! Voilà que c'est mon patient qui m'étudie et me console. Alors, agacé, je lui dis :

– On ne sait même pas ce qu’il y a dans votre trésor, Sire. Si ça se trouve, vous l’avez entièrement inventé.

Aussitôt dit, aussitôt regretté. Car il ne faut jamais douter ouvertement de la parole d’un patient, qui peut très mal le prendre et s’enfermer dans le silence. Heureusement, il y a maintenant entre Napoléon et moi autre chose que des rencontres dans le jardin de l’hôpital et les séances de thérapie. Ces quelques jours d’aventure ont créé une vraie complicité, je crois. N’empêche, il s’énervé.

– Comment ça, « inventé » !... Et les scarabées d’or, rapportés d’Égypte, ils sont inventés eux aussi ? Et les éperons en vermeil que j’ai portés à Austerlitz et qui ne m’ont jamais quitté ? Depuis que je les ai perdus ici, en Russie, la chance s’est retournée. La preuve : il y a eu l’île d’Elbe, Waterloo, Sainte-Hélène. Et la miniature de mon épouse Marie-Thérèse, ornée de vingt-quatre perles du Siam ?... Sans oublier le parchemin d’Alexandrie... Un texte sacré de la plus haute importance. Si on le lit correctement, il ouvre les portes du paradis...

Il s’arrête brusquement. Puis :

– Profitez de la chance que vous avez, docteur. Si l’on était à Paris, je vous aurais déjà sanctionné pour outrage à majesté.

Je le prie alors d’accepter mes excuses. J’ajoute que c’est sûrement mon médiocre niveau en histoire qui est responsable de mon impertinence. Et que, s’il voulait bien m’en raconter davantage, je serais le plus comblé des hommes. (J’exagère un peu. Le plus comblé des *docteurs* serait plus juste, tant nos conversations m’apprennent sur les mécanismes de la folie humaine.)

Il bougonne encore, puis s’adoucit.

– Je veux bien vous pardonner. Pour services rendus à l’Empire. Et aussi parce que je suis de bonne humeur. Regardez : notre chemin prend la direction de l’ouest. D’ici demain on aura rejoint la route principale. Et là, il faudra ouvrir l’œil pour repérer l’endroit...

Il me raconte alors comment le trésor a été perdu.

Ils allaient arriver à Smolensk, il ne leur restait qu’une journée de marche, quand ils voient une crevasse au milieu de la route, une sacrée crevasse remplie d’eau gelée. Presque un lac. Autour – une clairière de bouleaux, il s’en rappelle très bien. La colonne de la Grande Armée s’étirait sur des kilomètres. On aurait pu compter une semaine de marche entre le

premier et le dernier soldat de cette troupe désorganisée. Devant, il y avait l'avant-garde qui avançait en éclaireur, suivie des meilleurs grognards, puis venait l'intendance de l'empereur : une dizaine de charrettes remplies de ses effets personnels et décorées de nos vaillants drapeaux aux aigles dorés. Non loin de l'intendance se trouvaient l'empereur lui-même et sa garde personnelle. Ce groupe d'élite avait une avance considérable sur les soldats ordinaires. Ils étaient mieux nourris, mieux équipés. Il leur restait encore quelques chevaux.

– Vous vous y connaissez, docteur, en chevaux ?

– Pas trop, dis-je. Mais s'il y a un animal que j'admire, c'est bien le cheval. Il est beau, robuste, résistant à la course...

– Je m'en doutais ! Dès que je vous ai vu, docteur, je me suis dit : ce type aime les chevaux. Sinon il n'irait pas galoper tous les matins autour de l'hôpital. C'est ce qui vous rend si sympathique.

Je ris de bon cœur. Et Pauline :

– S'il vous fallait choisir un animal, n'auriez-vous pas aimé être un cheval ?

J'y réfléchis et il m'apparaît en effet que le cheval est ce qui me conviendrait le mieux. Je pourrais me mettre à courir pour me réchauffer, et je rentrerais plus vite à la maison. Car, à cet instant, je me sens particulièrement fatigué, mes mollets sont durs comme des dents, tandis que mes cuisses flageolent comme une gelée de groseille... Ça y est, ça recommence, je ne peux m'empêcher de penser à la nourriture.

– Si je dis ça, docteur, c'est parce que le cheval a une importance considérable dans cette histoire. Ananas, c'est ainsi que s'appelait le cheval de mon aide de camp, le capitaine Tournon, Ananas avait une crinière jaune doré, du plus bel effet. Parfois, quand le soleil tape dans vos cheveux, docteur, je crois voir la même teinte. Toujours est-il que c'est Ananas qui a senti les Russes en premier.

Ils sont arrivés par le flanc droit. De partout, ces cris glaçants que l'on connaît bien : БЕЙ !... БЕЙ !... Ils s'étaient planqués derrière la clairière, ils nous attendaient. L'avant-garde et la moitié des grognards d'élite étaient déjà de l'autre côté de la crevasse gelée, alors le choc de l'attaque a porté sur l'intendance. En un instant, les belles charrettes sont renversées, certaines brûlent déjà.

Le capitaine Tournon se rend compte immédiatement que l'empereur lui-même peut être en danger. Il donne l'ordre à la garde de contre-attaquer coûte que coûte, ne serait-ce que pour distraire l'ennemi. Faire tout pour que les Russes ne s'aperçoivent pas que Napoléon est à la portée d'un coup de fusil. Mais les cosaques ont déjà compris qu'ils ne se battent pas contre des grognards ordinaires. À voir l'affolement, ils se doutent qu'il y a un officier prestigieux dans le tas, peut-être un général. Ils redoublent de férocité, de bravoure. Ils veulent le trouver, le capturer. Un officier supérieur peut se revendre contre une belle rançon. Et si on le tue, c'est de l'avancement assuré, une médaille et une prime.

Dans le feu de l'action, un cosaque passe derrière Napoléon, à portée de bras. Il est fauché par une décharge de pistolet. À cet instant, l'empereur est à un cheveu d'être blessé. Ça sent la catastrophe. Alors Tournon tente le tout pour le tout. Il ordonne aux hommes qui défendent la charrette principale, visible de loin car elle est ornée des plus beaux drapeaux impériaux, de faire semblant d'organiser une fuite vers le sud, sous le nez des Russes. Son idée est simple : les cosaques repéreront aussitôt la manœuvre et partiront à sa poursuite, pensant chasser un gibier important, pendant que l'empereur, mettant pied à terre, se mêlerait à la masse compacte des grognards et tenterait de franchir la crevasse gelée.

Tournon soumet son plan à l'empereur, qui l'accepte aussitôt.

– La diversion était fort habilement imaginée, docteur. Courageux capitaine Tournon ! L'ennui, c'était le contenu de la charrette principale. Il y avait tout mon nécessaire de voyage, quelques bouteilles de vin, des livres, des bibelots. Surtout, surtout, il y avait les deux lourdes caisses du trésor impérial.

Alors l'empereur a fait promettre au capitaine Tournon de s'occuper personnellement de cette cargaison inestimable. De prendre les caisses avec lui, sur le dos d'Ananas, et d'aller les cacher ailleurs, loin des combats si possible. Le mieux aurait été de les enterrer au pied d'un grand arbre ayant des caractéristiques bien visibles pour pouvoir le retrouver facilement plus tard. Car l'idée était de revenir les chercher une fois le danger passé.

– Il faut bien comprendre, m'explique Napoléon, qu'à cet instant j'aurais pu être fait prisonnier. Dans cette mauvaise perspective, j'avais absolument besoin de garder le trésor impérial intact pour pouvoir payer une rançon ou tenter de soudoyer les cosaques – c'est la première idée qui m'est venue.

J'avais aussi, il faut bien le dire, la certitude de revenir rapidement en Russie, en vainqueur, cette fois.

Tout l'orgueil du monde brille alors dans le regard de Pauline, au point où il me réchauffe un peu.

« Par ma vie, je ferai de mon mieux », telles ont été les dernières paroles du capitaine Tournon. On ne l'a plus jamais revu. Quand l'attaque a fini par faiblir, et que les grognards se sont remis de la surprise et ont organisé une belle riposte, on a retrouvé la charrette principale au sud de la route, où elle a été renversée et pillée. Mais on n'a jamais retrouvé les deux caisses du trésor impérial.

– Et vous ne pensez pas, Sire, que le capitaine ait pu vous trahir et s'en aller avec son précieux chargement ?

– Certainement pas !

Il crie presque.

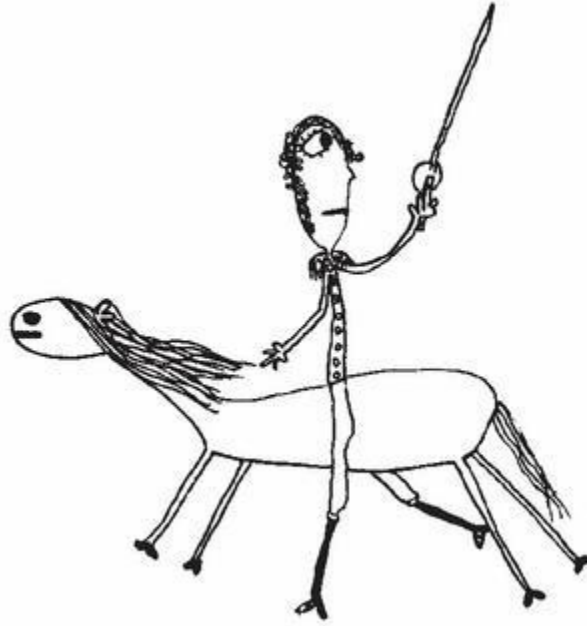
– Sachez, docteur, que je réponds du capitaine Tournon comme de ma propre tête.

Je ne veux pas le contrarier davantage mais il me vient à l'idée ceci : le capitaine n'étant pas parmi nous, il est certainement mort à un autre endroit que ces forêts de Smolensk. Je garde cette idée pour moi.

– Si je l'avais revu, je l'aurais fait général, soupire Napoléon.

Telle était l'histoire du trésor perdu.

On marche longtemps en silence. La faim s'estompe un peu : avec cette histoire de trésor qui occupe le cerveau, on pense moins aux problèmes de ventre.



– Au fait, dis-je. Pourquoi n’y a-t-il pas de chevaux parmi les ranimés ? C’est injuste, tout de même. Les pauvres bêtes n’ont pas moins souffert que les hommes.

– Ce n’est pas difficile à comprendre, intervient le lieutenant de La Londe. On les a mangés. Des milliers de chevaux, mangés. À l’époque où j’ai été tué pour la première fois, il ne restait déjà plus que les chevaux d’élite. Ceux des officiers supérieurs, des estafettes, des chariots de ravitaillement. Et quelques miraculés. Les autres ont été dépecés, démembrés, cuits. Les os ont été sucés de leur moelle, et tout ce qui n’était pas comestible immédiatement a servi à parfumer l’eau de la soupe.



– C’est inhumain ! m’exclamé-je.

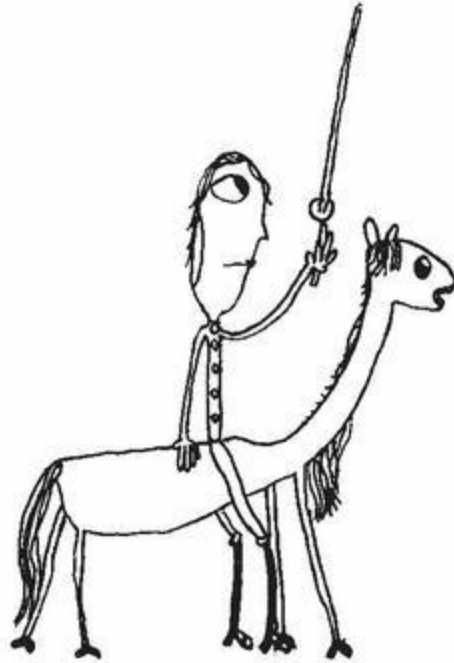
Le lieutenant hausse les épaules.

– In-humain ? In-chevalin, voulez-vous dire. Bah ! Il n’y a pas que des chevaux qu’on a mangés, hélas...

Je suis son regard, qui se termine sur ma cuisse, un regard qui palpe, soupèse et dissèque. Je frémis de tout mon être.

– Non ?!... Quand même pas ?!...

– Que si, docteur. On a mangé de l’humain aussi. Comment croyez-vous que l’on a survécu ?... Surtout ceux qui étaient dans l’arrière-garde. Dès qu’il y avait une maison ou un village intact, l’avant-garde et la garde impériale avaient déjà tout nettoyé, tout mangé, l’arrière-garde arrivait après tout le monde. Que nous restait-il ?... Il y a une limite à la souffrance. Quand on la dépasse, l’homme est capable de manger son prochain, surtout ses cuisses, ses fesses et ses mollets.



Je suis absolument terrifié par ce qu'il me raconte. Au point où, la fatigue aidant, je me cache derrière un arbre pour vomir le peu de nourriture qui me reste dans le ventre. Des tremblements me secouent à l'idée de croiser le terrible regard du lieutenant. Je pense : « Il pourrait me manger. » « Il en a déjà goûté, des comme moi. » « Ce type me considère comme une nourriture. »

Je m'applique des massages aux points subtils du corps. La peur finit par me libérer. Je me dépêche de revenir sur le chemin avec la troupe.

Le lendemain est une journée terrible. Dès le matin, un souffle froid nous tape dans la figure.

Et avec lui viennent les voix.

En réalité, je les entendais depuis plusieurs jours, ces voix, mais jamais aussi distinctement, c'était comme un bourdonnement, on aurait dit des travaux un peu plus loin dans la rue où j'habite. J'attribuais ce bruit à la faim et à la fatigue, sans écouter vraiment.

Aujourd'hui, c'est tout autre chose.

Ça commence par des hurlements de désespéré, puis on entend des chuchotements, comme des pleurs étouffés, dont celui-ci, qui m'a fait dresser les cheveux sur la tête :

– Docteur Day !... Docteur Archibald Day !... C'est ta maman qui te parle... Rends la croix, Archibald. Rends la croix que tu as volée.

La voix est un mélange de douceur et d'autorité, comme celle de ma mère. Toute ma raison comprend que c'est le vent et la fatigue qui me font cet effet, mais je ne peux m'empêcher d'entendre distinctement mon prénom, là, sur cette route glacée, alors que l'après-midi touche à sa fin. Des ombres s'agitent dans les branches : j'ai dû manger trop de corneilles.

– Que veux-tu dire, maman ? Quelle croix ? Je n'ai rien volé du tout !

Me voyant dans cet état, Napoléon donne l'ordre de s'arrêter.

– Le docteur délire. Son front est brûlant.

Mes pieds et mes mains sont gelés pourtant.

– Il entend sa mère, c'est très mauvais signe, dit un sergent. Je connais bien. Quand on entend sa mère, c'est que la mort rôde dans les parages.

Tout le monde est d'accord. Eux aussi, périodiquement, ils entendent leur mère. Qui leur parle de croix, à eux aussi, qu'il faudrait rendre. Généralement, l'étape qui suit est un abattement (qui est déjà en train de me gagner) et une envie de pleurer à larmes gelées. L'avis unanime est qu'il n'y a rien à faire. D'après leur expérience de ranimés, les voix ne pardonnent jamais.

– Il nous faudrait avancer, Sire, avant la tombée de la nuit, dit alors le lieutenant de La Londe. N'oublions pas que nous avons Ouglov à nos trousses. Le docteur nous retarde. Je propose de laisser notre ami sur le côté de la route. Quand il s'en remettra (s'il s'en remet), il nous rattrapera.

Il suggère en somme de m'abandonner.

Ce n'est pas dit méchamment. Des soldats qui meurent d'épuisement, il en voit tous les jours. Pourquoi voulez-vous qu'il me préserve ? En quoi suis-je meilleur qu'un autre ? Je ne sers à rien, militairement parlant. Je ne sais pas me battre au sabre.

– Franchement, je vous pensais plus résistant, docteur, dit Napoléon. Pour quelqu'un qui fait de la course tous les jours...

Je sens qu'il hésite. Un mot de sa part et l'on me laissera ici. Sans nourriture, par ce froid... Dans une journée, je serai mort pour de bon. Je me rends compte alors à quel point je suis faible. Incapable d'attraper un rat ou une corneille, incapable d'allumer un feu avec du bois humide, incapable de retrouver mon chemin dans cette forêt, moi qui n'ai connu que la douceur de mon hôpital et l'harmonie de notre jardin décoré par les bons soins de Mme Déker.

Le sergent Vignoux a lu dans ma pensée, car il dit :

– Cet homme ne nous est d'aucune utilité. On passe notre temps à le nourrir, ce vorace, et l'on se demande bien pourquoi.

– Il m'a porté sur son dos avec dévouement, soupire Napoléon. Ne pourrait-on pas, nous aussi, le porter à tour de rôle ?

– Autant porter un buffet, dit le lieutenant. Il est nettement plus lourd que vous, Sire. Aucun de mes hommes ne pourrait le faire seul. Dans l'état de fatigue où ils sont, pour le soulever, il faudrait qu'ils s'y mettent à quatre. Quant à le traîner sur des kilomètres, n'y pensez pas.

Et, comme par un fait exprès, voilà qu'un autre grognard se met à entendre les voix.

– Non, crie-t-il, je ne sais pas où est cette maudite croix, maman !... Laisse-moi mourir en paix !... Fiche le camp, maman !

– Voyez, Sire, dit le lieutenant, on ne peut laisser mourir ce soldat et sauver le docteur, ce serait une injustice.

Napoléon a du mal à se décider. Il cherche à gagner du temps.

– C'est quoi cette histoire de croix ? demande-t-il.

– On pensait que vous étiez au courant, Sire, dit le lieutenant. On pensait même que vous l’aviez ordonné. Le clocher d’Ivan le Grand et sa grande croix en or. On l’a emportée quand on a quitté Moscou.

Napoléon ne se rappelle pas. Alors le lieutenant explique :

– À l’intérieur de l’église, derrière le mur d’icônes, se dressait une croix en or massif, datant, paraît-il, des plus hautes époques. De hauteur d’homme, avec un admirable travail de gravure, elle représentait deux planches clouées entre elles en leur milieu pour faire un X – une croix dite de « saint André », du nom de ce martyr qu’on avait crucifié ainsi. En la faisant fondre, on aurait récupéré des dizaines de kilos d’or.

– C’est la première fois que j’entends cette histoire, dit Napoléon.

– La compagnie qui la transportait a beaucoup souffert à cause de son poids. On raconte qu’ils ont été attaqués vers Dorogobouj, ce qui les a contraints à bifurquer vers le sud, où ils se sont perdus. Il paraît que la croix a coulé dans une rivière pas loin de Smolensk pendant qu’ils traversaient.

– Que Dieu nous permette de la retrouver un jour ! vocifère alors l’aumônier du régiment, venu exprès pour bénir les mourants.

Il se penche au-dessus de moi. Dois-je préciser que je suis déjà à moitié couché ? Mon compagnon d’infortune est carrément face contre terre. Des soldats s’approchent, l’examinent. Ils repèrent les vêtements qu’ils pourront voler. Dès que les officiers seront partis, ils se jetteront sur nous.

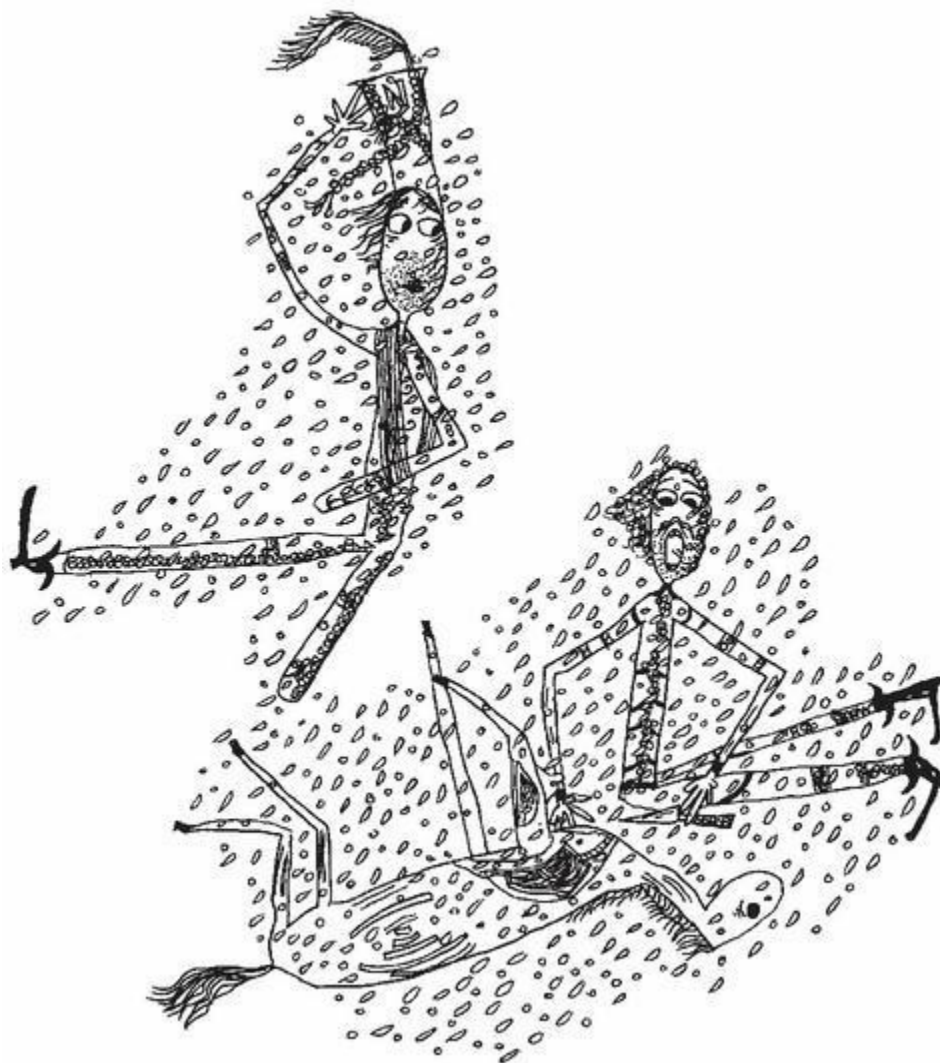
– Toi aussi, mon fils, c’est la croix qui te poursuit ? me demande l’aumônier.

Je cligne des paupières.

– Tu n’as pas mérité d’entendre les voix, mon fils, car tu n’as rien volé, rien saccagé, rien profané. La relique dont ils parlent ne te concerne pas. Tu n’es pas lié à cette terrible terre gorgée de sang, de péchés et de souffrances. C’est à nous de porter ce poids, de rendre aux Russes ce qu’on leur a volé. Allez, meurs en paix, mon fils.

Napoléon détourne la tête, impuissant. Il ne peut plus attendre.

Ça y est. Il s’en va avec sa garde. L’aumônier se lève aussi. Après une ultime bénédiction, il rejoint les rangs et disparaît dans le brouillard givrant. La troupe suit : commence un long défilé de soldats qui passent devant nous sans le moindre regard. On est abandonnés comme deux sacs inutiles.

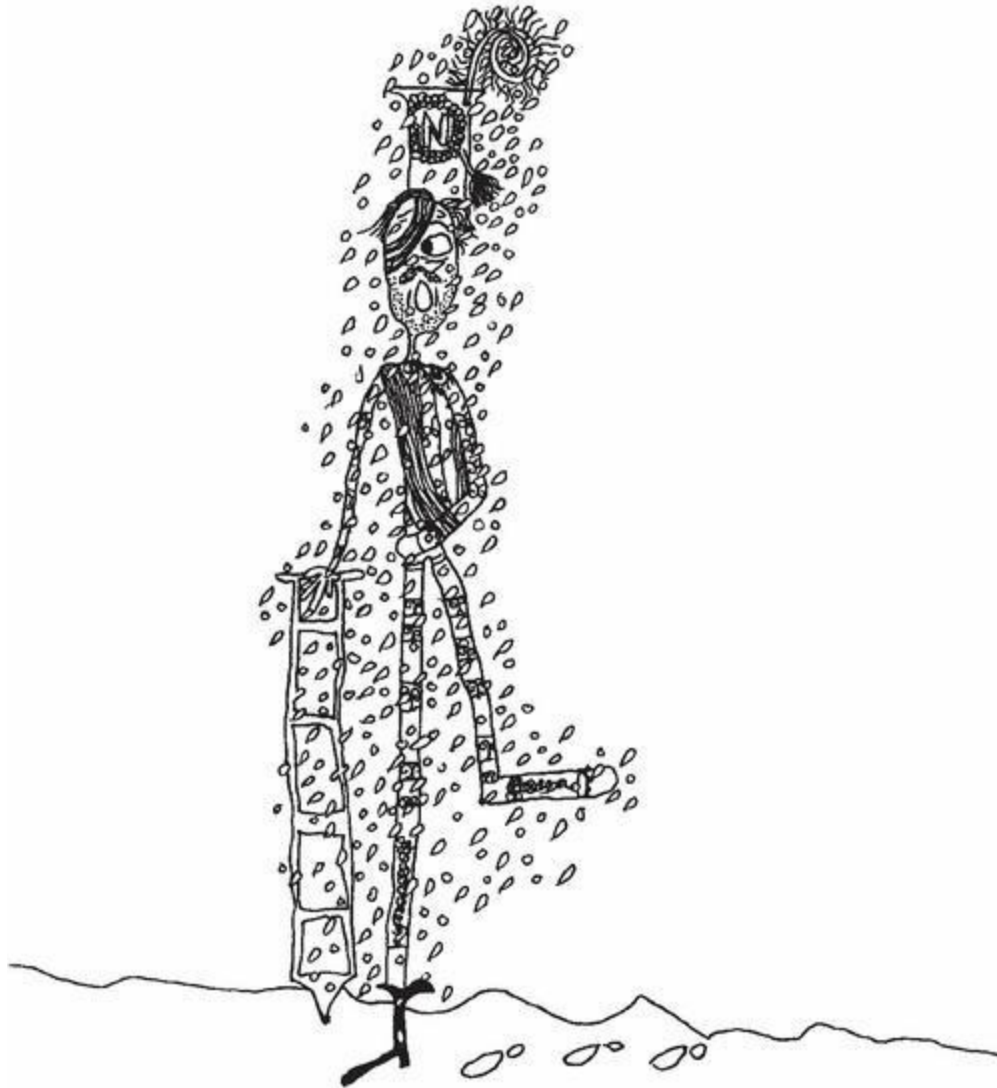


Pas tout à fait inutiles, cependant. Mon infortuné camarade ne bougeant plus, je vois une petite bande se former autour de lui. Ces vautours fouillent les poches, les replis de la ceinture, le sac à dos. L'un d'entre eux, ayant trouvé quelques miettes, les avale précipitamment, de peur de se faire voler sa maigre pitance. Ils tournent ensuite autour du cadavre, tout en m'observant de loin avec un air mauvais. Celui qui a l'air le plus baraqué joue avec un couteau. Un autre traîne un objet bizarre, de forme ronde, qui a l'air d'être en métal. Une casserole. Soudain je comprends : je les fais saliver !

Quand je saisis toute l'horreur de ce qui va m'arriver, je jette mes dernières forces dans la bataille. Je me redresse et j'appuie mon dos contre un arbre. Je me bats contre les voix en utilisant ce que m'a dit l'aumônier. Comme une incantation, je répète : « Cette terre gorgée de sang, de péchés

et de souffrance n'est pas la mienne ! » Des dizaines de fois. J'ajoute aussi : « Lève-toi, Archibald, c'est le moment ou jamais ! » Les voix diminuent. Je trouve alors la force de me masser quelques points cardinaux sur les mains. Puis je répète ceci : « Je suis un vivant ! »

J'essaie de me mettre sur pieds – impossible. Autant déraciner un arbre. Il est plus facile de soulever une maison que de faire décoller mon bassin du sol gelé. « Je suis vivant ! » Rien à faire. Ce qui me reste d'énergie s'envole en pure perte, alors que je vois déjà les mauvais qui ricanent. L'un d'eux a sorti une chose noire où je crois deviner une broche à rôtir. Mon destin ne fait plus aucun doute. Les bons soldats de la troupe sont loin, je suis à la merci des maraudeurs et des cannibales.



À force de bouger je sens dans la poche arrière de mon pantalon quelque chose de dur, limite coupant. C'est le flacon que j'ai pris chez la princesse. Je le porte à ma bouche et j'avale le liquide rose en deux gorgées, trop courtes malheureusement. Le dernier plaisir du condamné.

La vodka me brûle agréablement le gosier. C'est de la dynamite ! De petites flammes parcourent ma gorge. Puis elle se met à chauffer, chauffer ! On dirait qu'une cheminée s'est allumée dans ma poitrine. À chaque respiration, je crache du feu. La chaleur descend ensuite dans les jambes jusqu'à enflammer les orteils.

Il n'y a plus de voix parasites dans ma tête.

– Je suis un vivant !

Je crie maintenant, je chante :

– Relève-toi, Archibald !

Une vodka dans un ventre vide, c'est comme de l'essence sur un incendie. Brusquement mes jambes reviennent à la vie. Je saisis un bâton qui traîne, je m'en fais une béquille, je pousse sur les bras et me voilà debout, et me voilà qui avance, et le bâton n'est plus une aide pour marcher, non, je l'agite comme une arme, je fais des moulinets. Ah ! grenadiers dégénérés ! Essayez donc de me mordre maintenant !

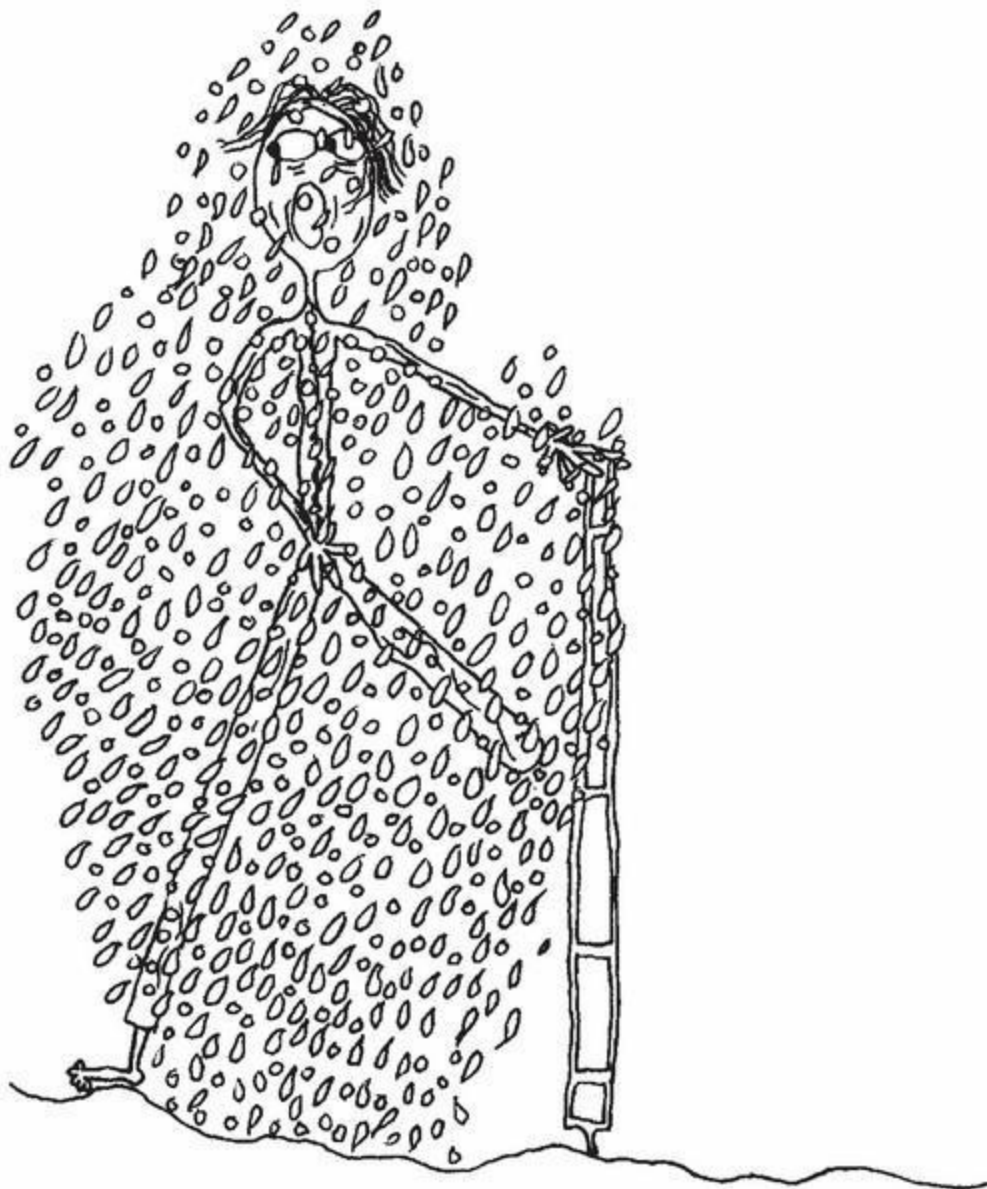
Ils sont tellement surpris qu'ils ne pensent pas à m'attaquer tous ensemble, auquel cas je n'aurais eu aucune chance. Il faut préciser qu'ils sont affaiblis eux aussi, il y en a qui tiennent à peine sur leurs jambes, et c'est avec une vraie facilité que je les pousse de mon bâton, et c'est une joie de les voir rouler dans les ravins pleins de neige.

Je m'applique ensuite à rattraper le reste de la troupe.

Ce n'est pas difficile. J'ai en effet une impression de fraîcheur comme au premier jour de l'expédition. Parfois, je me mets même à courir. Je n'ai pas mal aux jambes et je ne suis pas essoufflé. La tête me tourne un peu et j'ai du mal à garder l'équilibre (j'ai aussi parfois des étoiles bleues qui dansent devant les yeux), mais c'est largement compensé par une vigueur musculaire prodigieuse. La troupe, elle, se traîne misérablement. Là où je fais un pas, elle est obligée d'en faire quatre. Résultat, je les rejoins en quelques minutes, puis je remonte la colonne, sous les exclamations étonnées et les vivats.

– C'est le docteur ! Il est revenu ! Il a franchi la barrière de la mort !

Je ne perds pas mon temps à répondre. J'économise mes forces, car mon expérience de médecin me dit que l'effet euphorisant du liquide que je viens de boire ne va pas durer. À n'importe quel moment, je peux ressentir une baisse de forme, et je risque alors de m'effondrer, car j'ai toujours le ventre vide.



J’aperçois au loin la garde qui marche en tête. Et voici le lieutenant de La Londe, qui me salue avec un mélange de frayeur et de respect. Il marche à côté de Napoléon. Je le pousse de l’épaule et je prends sa place.

– Content de vous revoir, docteur, dit simplement Napoléon.

Je sens que sa joie est sincère. Néanmoins, je fais semblant d’être vexé – après tout, ne m’a-t-il pas abandonné ? On marche pendant un bout de temps en silence.

Ma tête tourne toujours. Les étoiles bleues n’en finissent pas de danser. Surtout quand je regarde Napoléon. Il a comme une concentration de

lucioles autour du cou. Bah ! ça finira par me passer. Cependant mes jambes se font lourdes, mon entrain baisse : c'est ce que je craignais. L'organisme finit par épuiser l'énergie. Bientôt je m'écroulerai.

Alors je dis :

– Sire, je sais où se trouve la croix d'Ivan le Grand.

Je parle suffisamment fort pour être sûr d'être entendu par les officiers de la garde.

Ils s'arrêtent tous.

Immédiatement, autour de moi s'affolent ceux qui se souciaient naguère si peu de ma santé.

– Comment ?... Dites-nous, docteur !...

– Parlez, au nom du ciel !

– Voulez-vous une corneille ?... Vite, attrapez un rat pour le docteur !

On me fabrique un siège avec des branches, on me fait asseoir.

– Donnez-moi d'abord à manger, dis-je.

Après avoir englouti avidement une espèce de ratatouille puante dont je n'ai pas cherché à connaître la recette et qui avait été cuisinée pour Sa Majesté, je me réchauffe les pieds près d'un grand feu que l'on a dressé exprès pour moi. Soudain, Napoléon n'est plus au centre de cette armée. Il erre, délaissé, sur le bord de la route. Et c'est en vain qu'il rappelle au lieutenant de La Londe qu'il ne faut pas traîner :

– Avec le temps qu'on a perdu, Ouglov doit avoir retrouvé notre trace.

Le lieutenant n'écoute pas. Il est aux petits soins pour ma personne. On se débrouille même pour me dénicher du tabac. (Dois-je préciser ici que je ne fume pas ?... J'en prends quand même que je mâchouille longuement.)

Quand les forces reviennent pour de bon, je leur dis :

– C'est quand on a parlé de deux planches clouées en forme de grand X que ça a fait tilt ! Je les avais déjà vus quelque part, ces X, j'en étais sûr.

Je remonte mon pantalon. Je défais les ficelles autour de mes cuisses. Je sors les pages que nous avait données André le débile et qui m'ont si bien protégé du froid.

– Voyez ces notes dans les marges. Truffées de grands X ! À l'époque, je n'y avais pas fait attention. Mais maintenant, ils prennent tout leur sens. Regardez, quand on observe de près, on distingue un dessin sur les branches du X : un homme attaché. Ce doit être saint André que l'on crucifie. Et ces hachures tout autour, si l'on regarde bien, c'est la carte approximative de la

région : on reconnaît Dorogobouj, Smolensk et la route vers Moscou, celle où l'on marche actuellement. Si l'on prend la peine de relier les X entre eux, comme je le fais maintenant avec un crayon, un chemin se dessine. Le soldat qui a écrit ces notes à l'époque nous montre par où ils sont passés.

Pour finir, je prends une pose de conquérant et je dis, en pointant mon doigt sur la carte :

– Messieurs, nous avons devant nous la route qu'a prise la croix d'Ivan le Grand en 1812. Il n'y a plus qu'à la suivre.

OceanofPDF.com

La Grande Armée a désormais deux chefs.

Il y a Napoléon, bien sûr, un Napoléon qui s'impatiente. Il faut presser le pas, dit-il, rejoindre Smolensk au plus vite. Nous sommes sur la bonne route, dit-il aussi, une route dégagée. Pas d'Ouglov en vue. Profitons-en. En avant, les grognards ! En avant, les braves !... Son éloquence est redoutable. Sa parole est comme un vin délicieux. Elle crée l'enthousiasme. On veut y croire, on se lève pour le suivre.

L'autre chef, c'est moi. Un chef qui voit des étoiles et qui a la tête qui tourne – plusieurs heures ont passé et je ne suis toujours pas entièrement remis de la vodka rose. Un chef qui n'a aucune capacité à commander les hommes sur un champ de bataille. Je ne connais rien au maniement des armes. Les feintes militaires me dépassent et je ne sais pas entraîner la foule derrière mon drapeau. Néanmoins les soldats me font confiance. Je leur parle ainsi :

– Ayant moi-même failli mourir il y a quelques heures, je comprends votre peur et votre souffrance.

Ou bien :

– C'est le destin qui a mis ces pages entre mes mains. Suivons-les et libérons-nous.

Ou encore :

– Donnons à cette terre ce qu'elle demande : retrouvons la croix et partons en paix !

Chez les moins gradés, mon discours est accueilli par des cris de joie. Les officiers, eux, regardent respectueusement Napoléon.

– Nous avons la carte, dis-je encore. Que demander de plus ? Suivons les croix dessinées. Au bout du chemin, il y a la rivière où elle a été perdue. Rendons aux Russes ce que nous leur avons pris, faisons la paix des braves !

Deux chefs, deux approches.

Tandis que je parle, exalté par mes propres paroles et par les cris d'encouragement, je sens comme une ivresse. Jamais, dans mon petit hôpital, je n'ai imaginé que je pourrais parader ainsi devant des soldats tel un tigre de guerre. (Si le général de Gaulle me voyait !)

La troupe hésite. C'est alors qu'un groupe de grenadiers envoyés en éclaireurs, annonce son retour par des hurlements stridents.

– Que se passe-t-il ? demande le lieutenant. Avance-t-on dans la bonne direction ?

Oui, apparemment. Ça, c'est la bonne nouvelle. La mauvaise est que l'infatigable Ouglov aussi.

– Une embuscade ? demande le lieutenant.

Non, un cadeau. Sur la route, on a laissé à notre intention un message macabre : un cadavre de grognard entièrement nu attaché à une croix en forme de grand X – un message très clair.

– Ce n'est pas encore trop grave, dit d'abord le lieutenant, qui en avait vu d'autres. Quand les Russes font des prisonniers, il leur arrive de les déshabiller pour les laisser mourir de froid.

Sauf qu'ici c'est différent. Le pauvre soldat a été ébouillanté vivant puis écorché. Sa peau, retournée comme un gant, pend aux extrémités de ses doigts. Il a gelé ainsi, dévêtu de sa peau.

Un souffle de terreur passe sur nous.

Les bras nous tombent, les jambes se coupent. Démoralisés, on est comme écrasés par le terrible sort qui nous attend. Chacun a l'impression que des pinces invisibles ont déjà commencé à tirer sur les ongles, chacun ressent déjà la peau des mains, du torse, qui se tend, serre et brûle !

Voyant ses troupes au bord du désespoir, Napoléon intervient :

– Eh bien, nous devons en conclure que la route Moscou-Smolensk nous est interdite pour le moment. Nous allons donc suivre le plan proposé par le docteur Day, en qui j'ai entière confiance. Sachez, messieurs, que le docteur est une personne absolument exceptionnelle. (Je ne peux m'empêcher de rougir rien qu'en recopiant ces mots. Un tel compliment de la part de Sa Majesté, ce n'est pas rien.) Le docteur est chef d'hôpital. Je voudrais qu'on lui obéisse comme à moi, votre empereur.

Des cris de joie saluent cette remarquable décision.

Il n'y a plus qu'un seul chef, maintenant.

Je suis un peu confus, mais je dis :

– On ne va pas traîner. Que ceux qui connaissent bien la région étudient la carte. Personnellement, je m’oriente très mal. Cherchons le premier X. Qu’en pensez-vous, Sire ?

Je ne tiens pas à le priver de tout commandement.

– Vous avez raison, docteur, dit simplement Napoléon. Faites passer la carte. Que chacun la regarde attentivement.

Il range la main dans les plis de son manteau au niveau du ventre, pour prendre la pose classique d’un Napoléon, appuyé sur un pied, l’autre en avant, les yeux perdus dans de lointaines pensées.

Le sergent Vignoux nous apprend alors qu’il reconnaît la rivière où nous devons nous rendre. Il en est parfaitement certain. Elle s’appelle la Semenovka et elle peut être assez large par endroits. Le sergent Vignoux est mort en voulant la traverser : un boulet de canon a brisé la glace sous ses pieds et il a glissé dans l’eau. Parvenu trempé de l’autre côté de la rive, il a gelé sur place.

– Elle coule au sud, dit le sergent. Que soient maudites toutes les rivières de ce pays !

Le lieutenant calcule notre position par rapport à la route, et l’on part donc vers le sud à travers la forêt. Je demande au fifre et au tambour de mettre un brin de musique, et nous voilà en ordre de marche. Je ne peux pas dire que l’humeur s’est arrangée, mais on est contents d’avoir un but. Tout ce qui nous éloigne de la route où les Russes ont torturé notre camarade est bon à prendre.

En tant que chef, j’ai plusieurs sujets de préoccupation. Le premier est d’estimer nos chances de succès avec sincérité. Comment fait-on dans cette immense forêt pour retrouver une croix perdue il y a plus de deux cents ans ? Ma carte, à supposer qu’elle soit juste, nous y conduira-t-elle avec suffisamment de précision ? Pas sûr. Je pense à l’aiguille tombée dans la botte de foin. Autre chose : la croix a peut-être déjà été trouvée, depuis le temps. Je réfléchis à cette hypothèse. Puis je la rejette. Non, l’objet sacré est bel et bien ici, dans cette terre, car comment expliquer autrement la malédiction des ranimés, l’acharnement d’Ouglov et toutes ces souffrances ? Notre expédition n’est donc pas absurde. Il n’en reste pas moins que le résultat est très incertain. Il faut être préparé à errer pendant des semaines, des mois, des années – comment garantir le moral des troupes ?

Telle est la responsabilité du chef.

J'en parle au lieutenant.

– Ne pourrait-on pas organiser des activités de divertissement pour les soldats ? À l'hôpital où je travaille, on a monté un club de volley-ball. On a organisé aussi un atelier de modélisme, et un concours de chant, remporté cette année par Maria Callas.

– Il ne faudrait pas que ça nous retarde.

– On n'a qu'à faire ça au prochain bivouac. Qui ne devrait pas tarder car j'ai toujours ces étoiles bleues, ça ne passe pas, c'est pénible, j'ai l'impression d'une maladie aux yeux. Tenez, autour de vous, ça danse allégrement.

Maintenant que je suis aux commandes, le lieutenant me regarde avec sollicitude. Le moindre de mes bobos est au centre de toutes les attentions. Mes demandes sont écoutées.

– Je vais voir ce que je peux faire, dit-il.

Et il tient parole. Un peu plus tard dans la journée, il fait un peu moins froid et l'on a fini par rejoindre le chemin dessiné sur la carte sans rencontrer Ouglov : ces deux événements mettent la troupe de bonne humeur. Le lieutenant en profite pour organiser un petit jeu. Un concours d'objets pillés à Moscou. Celui qui a l'objet le plus impressionnant gagne un rat grillé, entier, pour lui tout seul.

Tous les trésors n'ont pas été abandonnés, loin de là.

Le sergent Vignoux nous montre une icône de la Vierge à l'enfant, dans un cadre en argent qui illumine tout par sa brillance. Il dit qu'il l'a trouvée dans une chapelle privée chez un vieux couple de Russes. Il aurait pu faire fondre l'argent et jeter le rectangle en bois, comme l'ont fait beaucoup de ses camarades, mais il trouvait que l'enfant Jésus ressemblait à son petit-neveu. Il prie tous les soirs devant cette image.

Le grognard Lassagne sort une canne dont le pommeau, en ivoire sculpté, s'ouvre sur un jeu d'échecs miniature.

Le chanceux caporal Fadeau montre une boîte à tabac en or massif où il reste encore quelques miettes. Il en respire goulûment l'odeur et la range dans sa poche. L'or en est si pur que mes étoiles bleues se déchaînent. Le même Fadeau possède aussi une superbe peau de renard noir qui adoucit considérablement ses souffrances.

– Tout cela est très joli, dit Pauline.

Un soldat déroule devant nous trois peintures. Il les a découpées au sabre dans la maison où il logeait. Roulées en cylindre autour de sa taille, sous l'uniforme, elles ont traîné toutes ces années avec lui. Pour bloquer le vent, c'est encore meilleur que les vieilles pages.

– Mais c'est un Rembrandt ! s'écrie Pauline devant l'une des toiles qui représente un sinistre moustachu coiffé d'un superbe casque doré. Ce chef-d'œuvre n'a pas de prix !

Elle se désole aussitôt : frottée pendant deux cents ans contre le ventre du soldat, la peinture s'est écaillée par endroits. Quand on la retourne, on découvre de grosses traînées de sueur. Et aussi, je suis navré de l'écrire, de véritables nids de vermine corporelle. Saisis par le froid, les petits insectes et leurs larves gèlent bientôt en tas noirâtres.

C'est pourquoi le gagnant n'est pas Rembrandt, mais un certain caporal Roturier. Le brave soldat exhibe des couverts en or et vermeil aux armes d'Alexandre I^{er}. Il y a trois couteaux, deux fourchettes, une cuillère. Le reste a été perdu. C'est du pillage de très haut vol, et l'on reste émerveillés devant ces objets d'une si grande finesse et si belle gravure. Il faut le voir ensuite manger son rat avec ces couverts, sans se presser, comme un prince !

Puis, s'essuyant les lèvres avec la manche, il range les merveilles dans sa botte droite qui se met alors à scintiller d'étoiles bleues – c'est ainsi que je le vois. Plus tard, quand on se remet en route, je fais exprès de marcher derrière le caporal, et j'ai tout le loisir d'étudier ces charmantes petites flammes qui ont l'air de s'échapper de sa botte droite, et que je ne perçois nulle part ailleurs. C'est étrange et inquiétant. Je vois des taches à certains endroits précis uniquement. La poche du lieutenant scintille aussi. Et la poitrine de Napoléon.

Je finis par comprendre que mes yeux n'y sont pour rien. Quand je regarde la neige ou la forêt, je n'ai pas de taches. Elles apparaissent sur la botte de Roturier, la poche du lieutenant ou la poitrine de Napoléon. Toujours au même endroit.

– Pardonnez-moi, mon lieutenant, cette question déplacée, dis-je alors. Que portez-vous dans la poche de votre pantalon, si ce n'est pas un secret ?

Il s'étonne.

– Rien que vous ne connaissiez déjà, docteur. La miniature de ma mère. Et quelques pièces d'or.

Quand il les sort, la lumière bleue disparaît. Quand il les remet, elle revient. On refait l'expérience plusieurs fois. Au point où je commence à l'agacer. Je demande la même chose au caporal Roturier. Il montre les couverts, la lumière disparaît. Je lui demande gentiment :

– Et si, caporal, vous les rangiez dans l'autre botte ?

Les étoiles se déplacent alors vers son autre jambe.

Le reste n'est qu'affaire de raisonnement. Qu'ont-ils en commun, tous ces objets ?...

Je me suis approché de Pauline, et j'ai dit :

– M'est avis, Sire, que vous portez au cou un objet précieux.

– Comment le savez-vous ? s'étonne-t-elle. C'est une monnaie en or montée en médaille.

Puis :

– Ce n'est pas bien, docteur, de regarder les gens quand ils se déshabillent.

– Oh Sire, je jure sur ma santé mentale que jamais je ne vous ai regardée, dis-je. Ce sont les étoiles bleues. Elles scintillent exactement au milieu de votre poitrine.

– Ça par exemple ! dit-elle. Vous sentez donc la présence de l'or ?

– Mieux, Sire. Je le vois !

On se prête alors à un petit jeu. Pauline cache la médaille, et je la retrouve aussitôt, qu'elle soit dans sa chaussure, sa manche ou son chapeau. Je fais le truc avec une facilité de magicien. Tout le monde est fasciné, moi en premier. Jamais je n'ai eu de facultés paranormales. D'ailleurs je suis plutôt du genre à égarer mes affaires. Et là, cette alchimie !

On teste sur d'autres métaux. Un officier cache un vieux rouble en argent. Ça marche moins bien. Les étoiles sont ternes, d'un bleu moins intense. Les métaux ordinaires (plomb, cuivre, fer) restent totalement invisibles.

On m'entoure, on me félicite, on s'émerveille. Sauf le caporal Fadeau. Il a soudain peur que je lui vole sa boîte à tabac. Pour tenter de diminuer mes pouvoirs, il la remplit de terre et la range sous les trois couches de cuir épais de sa ceinture. Peine perdue : les flammes bleues se répandent sur son ventre.

– Mais comment ça vous est venu, docteur ? se demande Napoléon.

– Je ne sais pas précisément, mais ça doit être la vodka rose de la princesse.

– Vous n’auriez jamais dû la boire, dit le lieutenant. C’est une sorcière.

Ma formation scientifique se révolte contre cette interprétation. Pourtant les faits sont là : j’ai maintenant en moi un détecteur de métal précieux. Il doit y avoir une explication.

Quand on reprend la route, je tourne dans ma tête les pourquoi, les comment. Une forte dose d’alcool tombant dans un organisme épuisé pourrait avoir provoqué une hypersensibilité. Le froid, allié à une abondance d’air frais, pourrait avoir exacerbé mes sens. Une réaction allergique aussi, voire un empoisonnement.

Quand je rentrerai à Paris, j’irai voir un docteur.

Napoléon, lui, est enthousiaste.

– Ce qui vous arrive, docteur, est une chance ! Ah ! je remercie le ciel de vous avoir entraîné dans cette aventure. Mon intuition me disait bien que vous me seriez utile ! Avec vos étoiles bleues, il sera facile de repérer la croix. Surtout ne perdez pas cette faculté, mon ami. Ménagez-vous ! Protégez vos yeux du froid, du vent, de la fatigue.

Il est soudain inquiet pour ma santé. Plus que moi de la sienne, je confesse. Depuis que j’ai frôlé la mort et pris le commandement, je me soucie plus tellement de mon Napoléon. Ou dois-je dire Pauline ? Bah, s’il préfère être Napoléon, grand bien lui fasse. Depuis le début de notre aventure, il a été formidable en empereur. Plus que moi en directeur d’asile. Il connaît son métier et il a visiblement été en Russie en 1812. C’est impossible, d’un certain point de vue, mais difficilement contestable, de l’autre.

Ces petites contradictions ne me dérangent plus. Mes nouvelles responsabilités face à ces hommes m’accaparent trop pour que je perde du temps en de vagues considérations médicales. Mon évolution personnelle est fascinante également. Ce pouvoir des étoiles bleues ! Je demande au caporal Roturier de rester dans les parages et je joue régulièrement avec mes facultés en observant ses bottes.

Évidemment, le mieux serait de trouver de l’or dans la nature. Alors j’oublie les rats et les renards – c’est de l’or que je cherche maintenant sur les bas-côtés russes. Trouver de l’or en pleine forêt paraît impossible. Sauf

que ce n'est pas une forêt comme une autre. Des Français, chargés de trésors comme les Rois mages, y sont passés en 1812.

En fin de journée, j'en aperçois !... De fines étoiles bleues dansent autour d'un vieil arbre couché. Je crie :

– Halte !

J'explique ce que j'ai vu. Aussitôt les sapeurs se mettent au travail. Chacun a la croix de saint André en tête. Ils scient et dégagent le tronc lourd comme trois immeubles. Les lumières s'agitent dans la crevasse en dessous. Et si elle était là ? On creuse alors un peu. Les étoiles se concentrent.

– C'est un squelette ! crie un sapeur. Un soldat !

Des boutons à grenades et des épaulettes sont les seules choses qui restent de son uniforme.

– Il est des nôtres, dit le lieutenant. Regardez la lame de son sabre. Il y a une inscription en français.

Le mort serre sur sa poitrine un magnifique sabre à poignée d'or. On frotte la lame rouillée sur un morceau de cuir dur et l'on parvient à lire l'inscription : « Honneur et discipline ».

Le lieutenant propose alors que ce sabre me revienne de droit. Après tout, c'est moi qui l'ai trouvé. Les officiers sont d'accord. Je ne dis pas non, et j'observe la mine frustrée de Napoléon. Ne pas être au centre du monde le rend malheureux. Bah ! ça lui passera.

En attendant, on repart vers l'avant. J'accroche mon magnifique sabre à ma ceinture. À chaque arrêt, je le tire pour l'admirer. La poignée est un enchantement. La lame s'est abîmée par un trop long séjour en terre, mais je l'astique dès que j'en ai l'occasion, et elle finit par briller légèrement. La belle trouvaille !

Je compte bien en faire d'autres. Comme un petit oisillon qui vient de découvrir qu'il a des ailes et qui saisit tout le plaisir qu'il peut en tirer, je joue avec mes lumières bleues. Je m'émerveille moi-même et j'émerveille les autres. Quand je crie : « J'ai un endroit ! », ils se jettent sur les pelles pensant tenir la croix d'Ivan le Grand. On sort ainsi de terre toutes sortes de petits trésors, des pièces de monnaie, des miniatures dont l'ivoire a été brisé, des montres cassées, des couverts tordus. Tout cela est partagé immédiatement entre les soldats. L'or garde sa valeur partout, même au pays des morts.

Je suis tellement occupé à jongler avec les lumières bleues que j'oublie ce pour quoi on est venu. Pourtant, on longe une rivière depuis un certain temps déjà. À ma droite s'étend en effet un chemin de glace, absolument plat, sans arbre. La Semenovka.

– En été, le courant peut être fort, dit un sergent. Mais cet hiver, il y a eu moins de pluie, donc moins d'eau. Résultat, ça gèle plus facilement.

Je suis tenté de tester la glace et je fais quelques pas, avec Napoléon, au-dessus de l'eau.

– Faites attention, docteur ! crie le lieutenant. Ça peut casser, on ne sait jamais. Vous êtes plutôt du genre lourd, si vous me permettez l'expression.

Et il vient me chercher, me prend par la main, m'aide à grimper sur la rive. Une vraie nounou. Napoléon a beau marcher au milieu des glaces en frappant fort du talon, personne ne se soucie de lui. Soudain il me fait pitié. Alors je n'écoute pas les conseils du lieutenant et je vais le rejoindre.

– Le lieutenant m'a prié de vous prévenir, Sire, dis-je (en mentant). La glace est fine par endroits. Vous vous mettez en danger.

Il me jette un regard de corneille, noir et sans illusions.

– Dès que je vois un fleuve rempli d'eau froide, je déprime, docteur. Mauvais souvenirs. La Bérézina...

– La quoi ?

J'ai déjà entendu ce nom mais je n'ai jamais su ce que c'était. M. Griseau, notre comptable, m'a dit plusieurs fois : « Nos dépenses, docteur, c'est la Bérézina. » Il entendait par là que l'on manquait d'argent.

Pour Napoléon, la Bérézina est associée à tout autre chose. Une rivière qu'ils ont dû franchir à l'époque, en 1812. Pas de glace, ou si peu, pour s'aventurer dessus. Et pas de pont. Des Russes partout. Une division arrive du nord pour les anéantir. Une autre les attend au sud. Et Koutouzov à l'est, sur les talons. S'ils ne traversent pas, ils se feront massacrer. Il est indispensable d'improviser un pont sans que les Russes s'en aperçoivent. Des pontonniers se sacrifient. Ils travaillent la nuit, immergés dans l'eau glacée. On imagine leurs souffrances, les os qui claquent, le rasoir du froid. Ils manquent de tout, car les outils, les vis, ont été semés dans la retraite. Il leur reste un peu de métal, qu'ils font fondre pour en mouler des clous. Un travail de forçat.

Finalement, après une nuit d'horreur, deux ponts sont dressés. Fragiles et étroits. Il faut y monter lentement. Pas plus de deux hommes de face. Et ils

sont des milliers, entassés au bord de la Bérézina. De temps en temps, un boulet russe tombe du ciel et explose.

Une cohue effrayante. Des soldats en écrasent d'autres, plus faibles, pour pouvoir monter. D'autres passent par-dessus la balustrade, tombent dans la Bérézina, coulent. Des montagnes de cadavres. Si l'on avait entassé tous les morts en un seul endroit, on aurait pu faire un pont avec leurs corps et traverser en marchant dessus, sans se mouiller.

Pendant qu'il raconte, je sens que la Semenovka craque sous nos pieds. De l'eau remonte de sous la glace et vient lécher mes bottes. (Ai-je dit que j'ai maintenant des bottes fourrées de renard ? Le lieutenant les a récupérées sur un officier mort.) La troupe est massée sur la rive, ils n'osent pas venir nous chercher : tout poids supplémentaire pourrait faire éclater la glace.

– Si l'on ne se dépêche pas, Sire, on va couler.

Il semble indifférent. La main toujours coincée sur le ventre, le regard perdu dans une autre dimension. Il est en train de déprimer, c'est évident. À cet instant, si la glace cède et que l'on coule, il se laissera mourir sans esquisser un geste de résistance. Ma conscience médicale se réveille alors et je comprends que la seule manière de sauver mon patient est la suivante :

– Prenez le commandement, Sire. Je vous donne ma parole d'officier que je ne vous contredirai plus.

Il sourit :

– À la bonne heure, docteur. Je suis content de voir que la raison finit par l'emporter. Allez, aidez-moi maintenant à rejoindre la rive. Et attention où vous mettez les pieds.

C'est ainsi que je nous ai sauvés d'une noyade glaciale dans les eaux de la Semenovka.

Aucun trésor découvert en trois heures de marche. On a suivi la Semenovka, on a regardé scrupuleusement partout, je me suis concentré autant qu'il était possible : rien. Pas une piécette. J'ai même pensé que mes étoiles avaient perdu de leur pouvoir. Pour me rassurer, je teste sur Napoléon, et je vois toujours une flamme bleue au milieu de la poitrine. Il faut se rendre à l'évidence : là où nous marchons, il n'y a pas de cadavres de 1812. C'est donc que nous faisons fausse route.

Devant cet échec, Napoléon a pris les choses en mains pour de bon. Il est beaucoup plus doué que nous tous pour la lecture des cartes. Il réfléchit, soupèse, calcule.

– Ben voyons ! dit-il soudain. Ce coude de rivière ne devrait pas être là.

Le paysage a changé en deux cents ans. Difficile de s'y reconnaître. Des arbres ont poussé là où avant il n'y avait que des marécages, et inversement, des eaux stagnantes ont imbibé des zones boisées. La Semenovka est devenue moins large. Son tracé s'est modifié. La rivière d'aujourd'hui coule sensiblement plus au sud qu'à l'époque. Il faudrait retourner sur nos pas et prendre une direction différente, plus au nord.

– Quand ce sont les incapables qui commandent ! râle-t-il en me jetant un regard en coin.

On repart donc en biais vers ce que l'on suppose être l'ancien lit de la Semenovka. Et l'on tombe en effet sur un ravin où zigzague un ruisseau complètement gelé : c'est tout ce qui reste de l'ancienne rivière. On le suit pendant plusieurs heures.

– On ne devrait plus être loin maintenant, dit le lieutenant. Le chemin de la croix se termine par ici. Docteur, ouvrez grand vos yeux.

Je ne fais que ça, les ouvrir !

Et je l'aperçois, grand comme une maison, au loin, dans un brouillard bleu scintillant.

On le voit tous, en fait, car il est énorme : un gigantesque pont en bois, porté par quatre piliers. Un pont sans rivière, au milieu de la forêt ! Le

milieu s'est effondré avec l'usure du temps mais on peut encore grimper sur la première travée, ce que ne manquent pas de faire quelques courageux envoyés devant en éclaireurs.

– Elle devait être large, la Semenovka, à l'époque, s'enthousiasme Napoléon. Regardez la portée de ce pont ! On parlait de pontonniers de la Bérézina. Mais voici un ouvrage tout aussi remarquable. Je reconnais le savoir-faire de mes artisans. Deux cents ans qu'il est là et il tient encore !

La remarquable structure ressemble à un squelette de dinosaure : une masse ajourée de poutres, de traverses, de béquilles. On pense aussi à ces échafaudages en bois pour faire le siège des châteaux. Ou aux cabanes dans les arbres que je construisais pendant les vacances d'été de mon enfance.

On s'approche encore.

– Le cheval de Troie devait être moins impressionnant, dit le lieutenant.

Je ne vois pas de quoi il parle et je n'ai pas le loisir de demander des explications. Car au même moment, Napoléon dit :

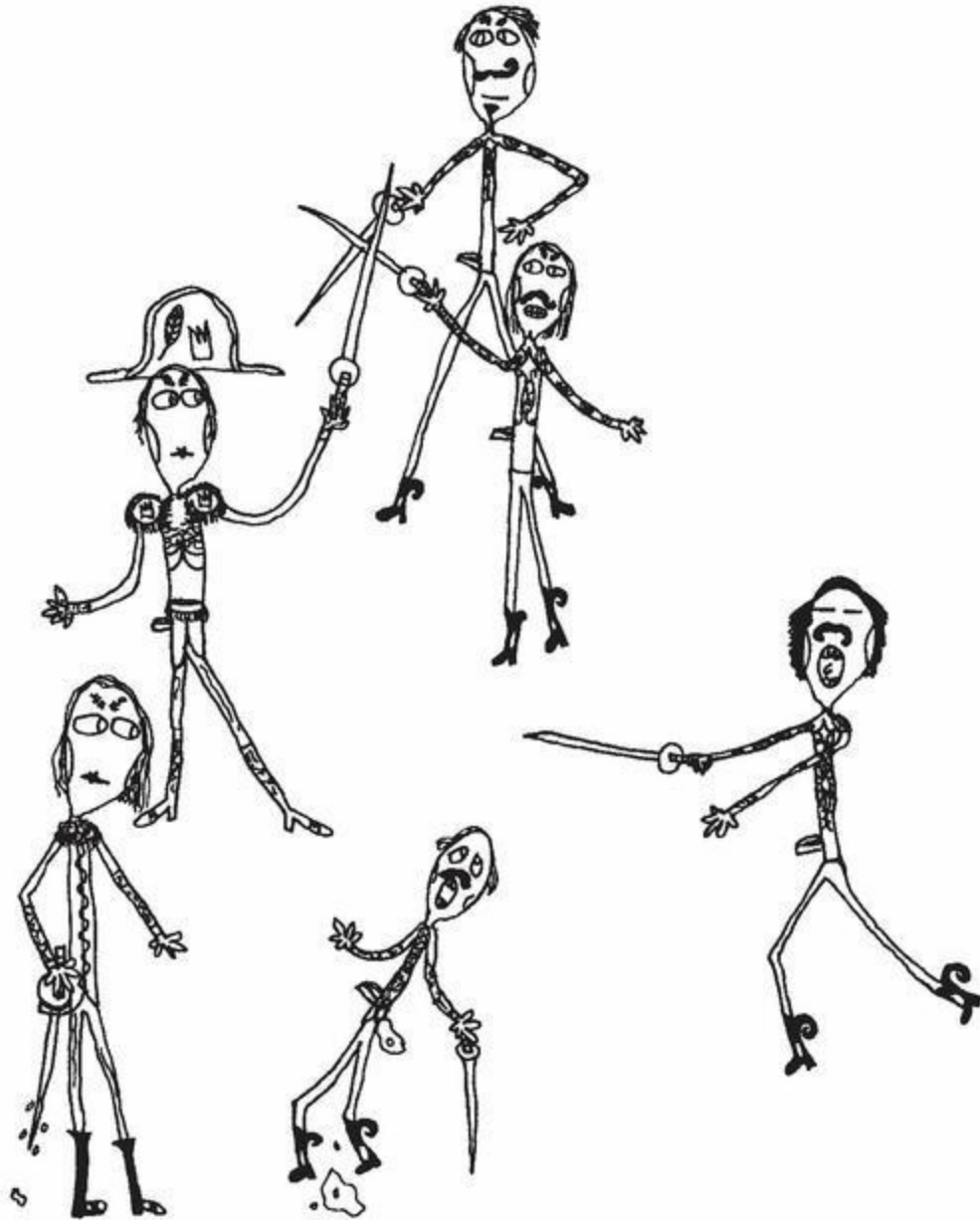
– D'après votre carte, docteur, le chemin de la croix s'arrête ici. Que fait-on à présent ? Où va-t-on ?

Question qui est suivie par un cri venant du pont :

– Les cosaques d'Ouglov !... Ils sont là-bas, ils arrivent de tous les côtés !... On est cernés !...

Et dans les secondes qui suivent, on entend leurs « БЕЙ ! » d'enragés qui percent les oreilles et nos rangs. C'est la pagaille, et nulle part où aller.

Comme si cela ne suffisait pas, tombant du ciel, des boulets commencent à exploser autour de nous.



– Ah ben ils vont se régaler à nous tirer comme des pigeons ! dit Napoléon.

Je sens comme un reproche dans sa voix.

– Avec votre obsession de la croix, nous voilà dans une belle compote. Et aucun abri où l'on pourrait tenir l'assaut. À moins de se mettre sous le pont...

Dans ce vent de panique, je m'entends crier :

– On ne pourra jamais tenir sous un pont qui brûle, Sire !

Car je le vois s’embraser devant moi. Les Russes ont dû le toucher par leurs tirs car la majestueuse construction laisse échapper des flammes comme un cracheur de feu.

– De quoi parlez-vous ? dit alors le lieutenant. Il n’y a rien qui brûle.

Je le regarde, il m’observe, je le regarde encore, sur fond d’incendie, et soudain je sais ce qu’il faut faire.

– Vite ! Dites aux Russes de ne plus tirer ! On a trouvé la croix !... Je la vois !

Un éclair de joie illumine les yeux du lieutenant, et il se met à crier :

– On a la croix ! On a la croix !

Aussitôt la nouvelle fait le tour des troupes et une immense clameur se lève de partout. « La croix ! » « La croix ! » « КРЕСТ ! » Les Russes s’y mettent aussi. Ils ont compris. On ne tire plus. Tout s’est arrêté.

Fendant la troupe, un vieillard repoussant, vêtu à la paysanne d’une tunique blanche et de mocassins en écorce tressée, marche vers nous en traînant la patte. Des yeux immenses qui louchent, une barbe blanche un peu pourrie, une grande bouche où bouge une dent gâtée. Un bras plus long que l’autre, et une grosse paluche avec laquelle il se gratte constamment. Au ceinturon, une hache de bûcheron, noire de crasse et de sang séché.

– C’est Ouglov, chuchote le lieutenant.

Nos soldats regardent le monstre avec frayeur et respect. C’est donc ce petit vieux qui sème la terreur depuis deux cents ans dans les forêts de Smolensk !

– J’espère que vous l’avez, la croix, me souffle Napoléon. Sinon, on est cuits. Les hommes ont baissé la garde et ces affreux paysans sont maintenant partout entre nos lignes.

Un gros type vient en effet placer une serpe rouillée contre mon cou.

– НУ ГДЕ КРЕСТ ГОВОРИ ФРАНЦУЗСКАЯ ОБРАЗИНА.

Ce qui veut dire, je suppose, « Où est la croix ? », ou quelque chose de voisin. (Si je rentre vivant de cette aventure, je me mettrai au russe, c’est promis.)

Je lui explique par gestes que je vais lui montrer s’il veut bien éloigner un peu de ma gorge ses yeux injectés de sang.

Je m’approche alors du pont qui brûle de toutes les flammes de l’enfer. Je monte même sur les premières marches. Les flammes s’échappent de sous mes pieds. Et je continue. Je grimpe, je grimpe. C’est une sensation

délicieuse : les flammes ne me touchent pas. Elles sont autour de moi, je suis en leur centre maintenant, mais aucune chaleur. Le pont ne brûle pas réellement, bien sûr, c'est moi qui le vois ainsi avec ma vision extralucide.

– La croix est dans ce pont, dis-je. Il y a tellement d'or que la flamme bleue est d'une intensité exceptionnelle, virant sur le jaune. De loin j'ai vu un brouillard scintillant, mais de près j'ai cru carrément à un incendie.

Des cris partout :

– Mais où ? ГДЕ ? Où ? ГДЕ ЖЕ НАКОHEЦ ? Il doit bien y avoir un endroit précis.

Et moi (l'idée me surprend par sa limpidité) :

– Les clous ! Rappelez-vous, à la Bérézina, les pontonniers ont fait fondre du métal pour fabriquer des clous. Ici, sur la Semenovka, d'autres pontonniers ont dû faire la même chose. Coincés et n'ayant plus rien sous la main, ils ont fondu la croix sacrée pour récupérer le métal. Certes l'or se tord facilement et il n'est pas adapté pour faire tenir une charpente, mais avaient-ils le choix ?

Aussitôt on démonte quelques planches. En cassant deux bouts de bois vermoulu, on retire avec précaution un clou en or massif.

– Regardez sa forme, s'émerveille le lieutenant. Il est beaucoup plus fin et long qu'un clou ordinaire. Et la pointe en est encore piquante ! Les pontonniers ont adapté la forme pour pouvoir les planter sans qu'ils se tordent sous le marteau.

Les soldats français et russes, se mettent au travail. Le pont est méticuleusement démonté. Les clous sont rassemblés en un tas, qui devient bientôt énorme. Une joie profonde accompagne ce travail, on a l'impression qu'avec chaque clou récupéré, c'est un peu d'harmonie universelle qui descend parmi les hommes. Je me promène dans les décombres du pont, et j'indique où chercher les clous manquants. Je constate ainsi que mes pouvoirs ont sérieusement diminué. Il est possible que la surabondance d'or caché, en provoquant chez moi un incendie visuel, ait endommagé mes facultés.

Je trouve un sergent qui parle russe et je lui demande de servir d'interprète. Avec son aide, le dialogue s'établit.

– Dites au commandant Ouglov qu'avec tout ce métal, un artisan expérimenté saura refaire la croix sacrée à l'identique. Pour reproduire

exactement le modèle, on a un dessin dans le manuscrit que j'ai trouvé par hasard et que je suis tout à fait disposé à lui remettre.

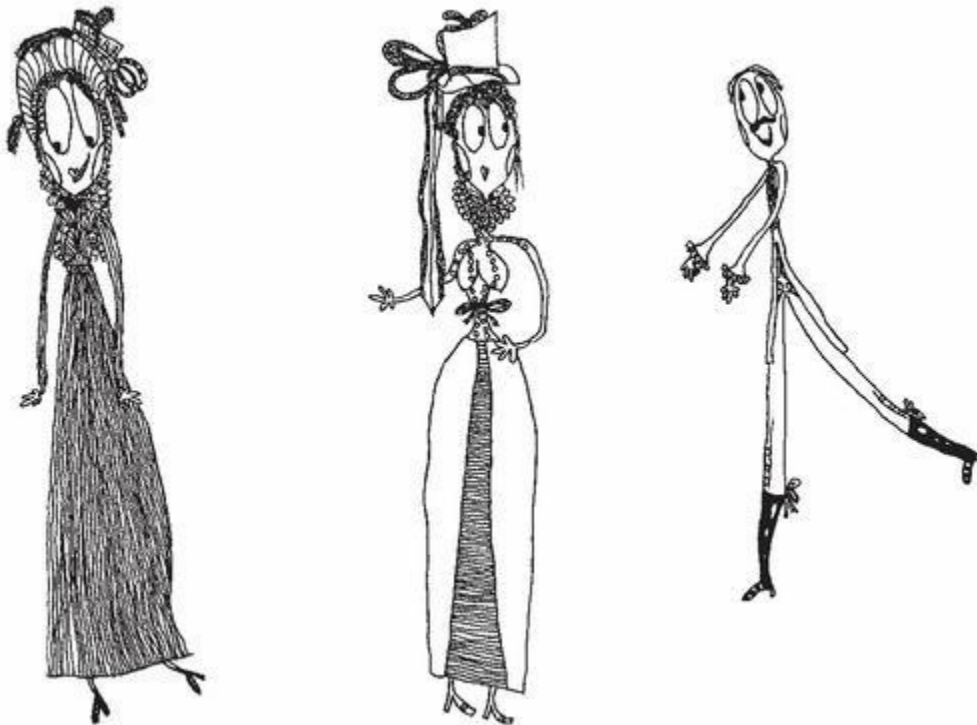
Ouglov prend un clou, le porte à ses lèvres pour l'embrasser, puis le montre à toute son armée. Il crie des phrases qui ont l'air de soulever l'enthousiasme tant chez les Russes que chez les Français.

Le sergent traduit :

– Dites au docteur que les souffrances des uns et des autres doivent cesser maintenant. Il n'y a plus de raison de se battre. Il invite les soldats français chez la princesse Zanoza où se tiendra une grande beuverie qui durera mille ans. À cette occasion, le commandant compte demander la princesse en mariage.

– Le choix du commandant est excellent, dis-je. Et la dame sera ravie.

– Le commandant précise qu'il devrait y avoir pas mal de belles jeunes filles parmi les invités. Toutes les noyées de la région seront présentes. Et il y en a eu, des noyées, en deux cents ans ! Quand on pense à toutes celles qui se sont jetées dans un puits après une déception amoureuse ! Ce sera le plus grand bal du millénaire. Le docteur pourra y trouver une femme digne de lui.



– Dites au commandant que j'apprécie vraiment son invitation, mais que j'ai beaucoup de travail à Paris, où je dois rentrer rapidement pour

m'occuper de mes malades.

– Le commandant n'insiste pas. Il comprend mieux que quiconque le désir du docteur de revoir sa patrie. En guise de souvenir et de remerciement pour être venu de France chercher la croix, il lui demande d'accepter cette clochette en argent. Spécialement conçue pour les âmes sensibles, comme celle du docteur, elle sonne prodigieusement, surtout quand l'air est frais comme aujourd'hui. Le commandant est certain qu'elle aidera le docteur à retrouver son chemin plus facilement. Bien entendu, comme tous les objets magiques de ce type, elle ne peut sonner que deux fois. À la troisième, elle perd ses pouvoirs et peut même devenir nocive pour celui qui s'y risque.

Je m'étais déjà habitué à ces histoires de pouvoirs qui disparaissent petit à petit. D'ailleurs, il n'y a pratiquement plus de flamme bleue sur la poitrine de Napoléon. Alors j'ai pris la clochette, que j'ai roulée dans un morceau de tissu pour éviter qu'elle ne sonne.

Les grognards sont enchantés à l'idée d'une fête de mille ans. La perspective de faire danser de jeunes noyées les attire prodigieusement. On peut les comprendre, après deux cents ans de holod, golod, atrocités. Il est temps que ça s'arrête, on se dit. Et l'hospitalité des Russes, quand elle est sincère, est légendaire.

– Alors vous ne rentrez pas avec nous en France ? leur demande Napoléon.

Le lieutenant est tout gêné.

Le sergent Vignoux prend la parole.

– Non, Sire. On préfère rester sur cette terre où nous sommes morts. Qui se soucie de nous en France aujourd'hui ? Alors qu'ici, on peut profiter de la paix des braves du commandant Ouglov. Mille ans, ce n'est pas rien dans une vie. Sans oublier que cette terre renferme encore bien des merveilles qu'il ne me déplairait pas de découvrir. À commencer par ses femmes, qui sont célèbres pour leur beauté. Pour tout vous dire, c'est pour elles que je me suis engagé dans la Grande Armée à l'époque.

Promettez-lui une femme, et le soldat français ira jusqu'aux portes de l'enfer.

Napoléon n'insiste pas. Smolensk ne doit plus être très loin maintenant. Avec la clochette, on y sera rapidement. Les grognards nous laissent une provision de rats et de corneilles, et aussi un bout de viande déjà cuit dont je

n'ose demander l'origine. Puis le tambour se met à battre. Là-dessus le fifre vient planter une mélodie entraînante et, après un dernier salut, ils s'enfoncent dans la forêt.

On reste quelque temps à écouter la musique qui s'éloigne.

Ensuite on n'entend plus que le vent.

OceanofPDF.com

– Retournons à nos moutons, dit Napoléon tandis que l'on reprend le chemin vers l'ouest.

Il est assez triste de se retrouver seuls à marcher, même si l'on est contents de ne plus avoir à craindre les cosaques. Avec le vent dans la figure, la neige arrive également et se met à tomber de plus en plus fort. De gros flocons, comme de mini-avalanches. Nous voilà bientôt dans un nuage blanc. Non seulement on ne voit plus nos pieds, mais on a du mal à garder les yeux ouverts, tant il y souffle de purée blanche.

– C'est un déluge, dit Napoléon. Je n'ai jamais vu ça.

– Même à l'époque ?

– Il fait moins froid qu'en 1812, et heureusement, mais pour la neige, on est servis !

Impossible dans ces conditions de savoir où l'on va. Le blanc est partout, comme un mur. Nous avons à l'asile des pièces capitonnées de duvet blanc pour que les fous ne se blessent pas. Ici, tout mon corps tape contre la neige verticale.

Imaginez nager sous l'eau dans un océan de lait froid. On avance à l'aveuglette et l'on se cogne aux arbres. Et encore, un arbre ce n'est pas si mal : on peut s'y accrocher avec les mains. En se cachant derrière le tronc, on est un peu protégé des rafales de vent. Plus dures sont les glissades, nombreuses, quand la terre blanche se dérobe de sous les pieds et que l'on se retrouve la tête dans la poudreuse. Parfois on se demande si l'on aura assez de forces pour se relever, et s'il ne vaudrait pas mieux rester couchés. Mais on sera alors rapidement ensevelis par la neige. Enterrés vivants ! À cette idée, on puise dans nos réserves, on se redresse et l'on avance encore, pour retomber quelques mètres plus loin.

– Je n'en peux plus, dit alors Napoléon. Je vais mourir ici. C'est ce qui aurait dû se passer en 1812. Je n'aurais jamais dû rentrer vivant.

– Allons, courage, Sire, ai-je la force de lui dire, quand je me rends compte que je n'ai plus de voix.

J'ai l'impression de parler mais en réalité mes lèvres ne bougent pas. Ni la mâchoire. Celle qui peut fendre des noix est bloquée en position légèrement ouverte. De la neige est rentrée dans la bouche. Et je n'ai rien senti. Au même moment je m'aperçois que je suis enseveli jusqu'à la ceinture, ou pas loin. Quant à Napoléon, on ne voit plus que le bout de ses épaules. Le chapeau est écrasé sous une masse blanche.

Dire que, quand j'étais enfant, la neige, j'adorais ça ! Il en tombe peu à Paris, et c'était à chaque fois la fête. Comment aurais-je pu imaginer que je me retrouverais un jour au milieu d'une tempête dure, aux flocons coupants et collants !

Si la Grande Armée avait été là, on se serait plié en quatre pour nous protéger. Les soldats auraient coupé des branches pour en faire d'astucieux baldaquins qu'ils auraient maintenus au-dessus de nos têtes, d'autres se seraient mis autour de nous pour bloquer le souffle du vent. Je regrette alors amèrement de ne plus les avoir avec nous. Mon attitude est profondément égoïste : au cours des derniers jours, bon nombre de ces soldats sont morts pour nous sauver, et je n'ai même pas eu une pensée pour eux.

À notre tour, nous sommes en train de mourir.

À force de s'accumuler sur nos têtes, la neige est devenue noire : il fait nuit et l'on capitule. Je m'assieds à côté de Napoléon, je veux faire un dernier feu avec ce qui me reste comme petit bois sec. C'est alors que je tombe sur la clochette : je l'avais mise dans la boîte d'allumettes.

Je la sors et la fais tinter.

Il s'en échappe un son clair, joyeux comme un petit rire, et qui porte loin. Il est aussitôt repris par un écho. C'est tellement chaleureux que l'on ne peut s'empêcher de nous redresser et de sourire.

– L'écho nous répond, dit Napoléon.

Le tintement enchanteur a l'air de venir d'une direction précise.

– C'est par là qu'il faut aller ! comprend-on aussitôt.

De toute façon, c'est notre dernier espoir.

S'accrocher à un écho : voilà ce à quoi nous sommes réduits.

La clochette grelotte au bout de ma main, l'écho lui répond, c'est une musique envoûtante qui nous dirige maintenant.

– Comme le fil d'Ariane, dit Napoléon.

Je ne vois pas de quelle Ariane il parle. Aucune Ariane à l'hôpital, à ma connaissance. Ce doit être une amie d'enfance qui aimait jouer avec les

bobines de fil.

La neige n'a pas cessé, non, mais rling ! dling ! bling ! Le chant plein de gaieté de la petite cloche nous fait comme un tunnel. Car il est plus facile d'avancer quand on sait que l'on est sur le bon chemin. (C'est une certitude qui nous a envahis, on ne sait pas pourquoi. La musique, sans doute.) On fend donc la nuit, la neige, le froid collant, on jette nos dernières forces pour avancer, on essuie les yeux et je fais un effort pour refermer la mâchoire.

Soudain la lune sort de derrière un nuage et tout s'éclaire. La neige argentée n'est plus aussi coupante, on distingue les arbres, plus espacés, et l'on sent que l'on marche sur du plat et du dur. On regarde en bas : c'est une route. Encore un effort et ça y est ! Nous sommes sortis de l'enfer. On est vivants ! On marche maintenant sur un chemin dégagé en laissant derrière nous la tempête. Car il ne tombe maintenant que quelques flocons sur ce paysage majestueux et calme.

– Incroyable phénomène, dis-je. Il y a une demi-heure, on mourait asphyxiés par la neige, et nous voici maintenant sur une route tout ce qu'il y a de civilisée. Regardez, il y a même de l'asphalte !

– Qu'est-ce que c'est que ça ? dit Napoléon.

Il montre au loin devant nous. Une sorte de crochet en métal est planté dans le bas-côté. Il est fin et monte à la hauteur des arbres. À l'extrémité du crochet, une sphère en verre pend au-dessus de nos têtes.

– C'est un lampadaire, constate Napoléon.

On s'approche, la sphère s'illumine. Une ampoule s'allume. Il y a de l'électricité ! La lumière éclaire nos silhouettes tordues par la fatigue, nos visages brunis par le froid et les privations, nos haillons pathétiques. On s'arrête dans la lumière, on touche le lampadaire, on a l'impression de nous éveiller après un long sommeil. J'en profite pour prendre des notes dans mon carnet. Écrire tout en étant éclairé de façon continue et régulière est un plaisir que je n'ai pas connu depuis... depuis... Je n'arrive pas à compter le nombre de jours depuis le début de notre voyage car j'ai perdu la notion du temps.

– Mais alors, dit Napoléon, s'il y a de l'électricité, c'est qu'il doit y avoir des maisons modernes pas loin.

On trouve un chemin, on s'y engage et l'on distingue rapidement les toits d'un village intact. Ici, rien n'a brûlé. Tout a l'air normal. Un chien se met à

aboyer à notre approche, et, en passant devant les fenêtres d'une maison, on aperçoit une télévision allumée. Le spectacle nous semble tellement beau que l'on s'arrête pour regarder.

Le chien ne se calmant pas, une dame entrouvre la porte.

Elle nous regarde longuement, et nous dit des choses en russe. À l'intonation, on comprend qu'elle nous demande de fiche le camp. Le chien aboie de plus belle.

Je me rends compte alors que l'on doit ressembler à deux pitoyables clochards. Et je dis (en français) :

– Nous sommes des Français qui avons subi le mokro qui s'est figé en holod, de plein fouet, avec des températures de moins vingt degrés, ensuite est venu le golod comme jamais on a eu faim au monde, tandis que des pojars nous ont roussi la peau, alors ne nous chassez pas, je vous en supplie, sans nous dire comment on fait pour aller à Smolensk.

Je parle lentement afin qu'elle sente dans mon discours toute l'intonation de la sincérité.

La dame nous regarde, comme choquée. Le chien aboie moins et finit par se taire. Puis elle dit (en français) :

– Entrez, je vous en prie.

Et elle ouvre sa porte.

On reste bouche bée sur le perron, on ne comprend pas, on n'ose pas y aller.

La dame nous sourit. Du fond de sa maison, on entend la télévision et une voix d'homme :

– НУ КТО ЭТО ТАМ ПРИШЕЛ, МАШ ?

Ce que je ne comprends pas, bien entendu. À quoi la dame répond des choses en russe, et nous traduit :

– Mon mari demande qui est là, et je lui dis que ce sont des Français qui se sont perdus dans la grande forêt de Smolensk. Vous êtes sûrement de ces groupes qui organisent les reconstitutions historiques de l'épopée napoléonienne ?

Son français est de bonne facture, on voit qu'elle aime le parler, je sens chez elle une grande bienveillance envers nous, malgré nos habits en loques et nos airs de morts-vivants.

– Il y a un peu de ça, oui, dit Pauline.

On n'entre pas dans les détails de notre aventure, elle risquerait de ne pas nous croire. On ne révèle pas non plus l'identité véritable de Pauline : pour le moment, on fait semblant d'oublier qu'elle est Napoléon, on a assez eu d'ennuis avec ça. Cependant, après nous avoir apporté des tartines au pâté (que l'on a dévorées avec d'infinis grognements de plaisir), la dame s'approche de moi et m'attrape par la boutonnière.

– Où avez-vous trouvé ce vêtement ? m'interroge-t-elle, et je sens une curiosité presque tragique dans sa manière de tirer sur le tissu.

– Dans la forêt, dis-je.

C'est la vérité vraie. Pour ne pas effrayer cette brave dame, je garde pour moi que le lieutenant de La Londe l'a pris sur un cadavre de grognard. À quoi bon lui infliger nos sordides aventures ?

– Je ne vous crois pas, dit la dame. C'est un manteau de 1812. Il n'en reste que dans les musées, et encore, ce n'est pas très courant.

– Il est possible que vous vous trompiez, madame, dit prudemment Pauline. Dans le cadre d'une reconstitution historique, certains fabricants de costumes peuvent faire des prouesses et imiter à la perfection les vêtements les plus sophistiqués. Regardez au cinéma, au théâtre...

– Alors venez avec moi, jeune fille, je vais vous montrer quelque chose...

Je crois voir une tristesse dans ses yeux quand elle nous demande de la suivre. On monte au grenier. Elle y conserve une grande malle qu'elle ouvre pour en sortir de vieux habits rongés par le temps. Elle les pose délicatement sur une table devant nous. Il y a là un uniforme complet d'officier de la garde (je commence à m'y connaître). Deux sabres, un pistolet, un sac en cuir noir fixé sur un large ceinturon, un dessus de selle de cheval avec une curieuse boucle en métal sombre, une baïonnette rouillée, une poire à tabac, des bottes dures comme du bois : tous ces objets ont été conservés avec amour. Je remarque que la malle sent fort la naphtaline contre les insectes et que chaque habit a été soigneusement plié. Il y a chez cette dame un grand respect pour les vieilleries (alors que moi, je commence à en avoir plein le nez).

– L'officier portait tout cela quand elle l'a recueilli, dit la dame, le regard perdu dans sa mémoire.

– De qui parlez-vous, madame ? demande Pauline.

– Elle, c'est Olga Pavlovna, mon arrière-arrière-arrière-trisaïeule de 1812. Notre village, à l'écart des combats, n'a été ni brûlé ni évacué. En

ce jour de novembre 1812, elle est allée chercher du bois pour le feu, quand elle a trouvé un officier français, couché dans la neige, blessé, fiévreux mais encore vivant. Il devait être très beau dans cet uniforme bleu et rouge.

Elle nous montre un trou dans la veste, à l'épaule, là où la balle est entrée.

– Elle aurait pu le livrer aux cosaques ou le vendre aux paysans déchaînés, mais non, elle l'a caché. Et c'est ainsi qu'il est devenu mon ancêtre. Quand la guerre s'est terminée, il est resté ici. Depuis, dans la famille, on a toujours eu un faible pour la France.

– Votre français est remarquable, dis-je.

– Attendez, je vais vous montrer à quoi il ressemblait.

Elle fouille au fond de la malle et sort une miniature ovale. Un magnifique militaire aux épaulettes dorées et aux cheveux superbement bouclés nous sourit à travers les âges.

– Mais c'est mon aide de camp ! s'exclame Pauline. Le capitaine Tournon ! Et regardez ici !

Elle prend le dessus de selle et frotte la boucle pour enlever le noir d'argent. Une inscription apparaît. « Ananas. »

On est tous stupéfaits.

– Vous connaissez donc mon ancêtre ? demande la dame.

– Et comment ! dit Napoléon.

– Le capitaine Tournon était aide de camp de Sa Majesté, dis-je (et par réflexe, je montre Pauline – heureusement, la dame n'en remarque rien). On était justement sur ses traces pour retrouver son...

J'allais dire « trésor » quand la plus élémentaire prudence me fait changer d'avis.

– ... pour retrouver sa trace. Des historiens auraient aimé savoir où et comment il est mort.

La dame fouille dans ses papiers et nous montre un vieil extrait de registre paroissial. Le capitaine Eugène Tournon est mort en 1840, à l'âge de cinquante-trois ans, à Moscou, où il enseignait le français à de riches aristocrates.

– 1840, c'est l'année du rapatriement de mes restes à Paris, dit pensivement Napoléon.

– Comment ? dit la dame.

Je change vite la conversation :

– Résumons. Le capitaine Tournon n'est donc pas mort en 1812. (C'est pourquoi on ne l'a pas vu parmi les ranimés.) Il est allé à Moscou pour chercher du travail. (Il n'a donc pas retrouvé le trésor.) Et vous, vous êtes revenue dans la région de Smolensk. (On se demande bien pourquoi.)

Je garde pour moi les réflexions entre parenthèses.

Plus tard, pendant le dîner – un vrai dîner, assis autour d'une table, sur un banc, avec du pain (du PAIN !) et une assiette délicatement ornée de boutons de fleurs où l'on nous a versé une soupe couleur de vin de Bordeaux où nagent de vrais oignons (des OIGNONS !) et des morceaux de viande (et des CAROTTES !) –, Pauline se risque :

– Sauriez-vous, aimable dame, si votre ancêtre avait mentionné un trésor impérial, ou une caisse quelconque qu'il aurait égarée dans le feu de l'action ?

Notre hôtesse sourit :

– L'air de cette forêt rend fou. Voilà que vous vous y mettez vous aussi. J'ignore qui est allé vous raconter notre histoire familiale, mais les caisses impériales y figurent en bonne place, en effet.

On la presse de parler.

– C'est simple, cela fait deux cents ans qu'on les cherche. À peine avait-il récupéré de sa blessure que le capitaine Tournon s'est mis en tête de sillonner le voisinage dans toutes les directions. Il n'a jamais rien trouvé d'intéressant. Ses descendants ont souffert de la même maladie, parfois sous une forme obsessionnelle. Tous ont sacrifié pas mal de temps à dessiner des cartes, calculer des trajectoires, creuser des trous. Le plus fou était mon arrière-grand-père, du temps de la guerre civile de 1920. Il est reparti de Moscou pour s'installer ici, près de ces lieux tragiques. Il lui arrivait de rester dormir dans la forêt à la belle étoile, et il rentrait à la maison tout barbouillé de terre. Depuis, la famille habite ici. L'école communale y est excellente. J'y enseigne le français.

– Aimable dame, dit alors Pauline avec son air solennel qui commande le respect, nous allons repartir à Paris. Néanmoins, pour que cette fascinante histoire soit complète, on aimerait jeter un coup d'œil sur les cartes laissées par vos ancêtres. Et aussi : vous n'auriez pas des vêtements normaux ? En échange, je vous cède mon pardessus de la garde, et le docteur vous laisse son sabre à poignée d'or.

J'ai failli protester quand je me suis souvenu que le sens élémentaire de la discipline militaire m'interdit de contredire Napoléon en public.

La dame hausse les épaules.

– Si ça peut vous faire plaisir.

Elle nous donne donc des affaires propres (prises à son mari et à son fils), on lui remet nos haillons qu'elle plie soigneusement comme si c'étaient des reliques. Des discussions qu'elle a avec son mari, je comprends qu'elle pense en tirer un excellent prix dans une vente aux enchères. Mon sabre est enveloppé dans du papier journal et caché sous le plancher.

On passe la journée suivante à étudier les archives familiales.

On établit facilement l'endroit où le capitaine Tournon a été blessé. C'est une clairière à deux heures de marche d'ici. Toutes les recherches partent de là. Il était en plein galop sur Ananas quand une décharge de fusil l'a désarçonné. En tombant sa tête a heurté le sol et il a perdu connaissance. Où est allé Ananas ensuite ? A-t-il été pris par les Russes ?

– C'est possible, dit Napoléon. Un cheval de cette allure, en bonne forme, peut se vendre cher à un officier. Mais je ne le crois pas. Les Russes étaient loin. Remarquez que la blessure n'a pas été profonde – sinon le capitaine serait mort sur place. On peut en déduire que le coup de feu a été tiré de loin, et que la balle n'avait plus beaucoup d'énergie en arrivant dans l'épaule du capitaine. Ça venait probablement des bois de l'autre côté de la clairière – ce qui expliquerait pourquoi le capitaine s'est engagé à découvert sans voir l'ennemi : il pensait être seul.

Napoléon pointe son crayon sur la carte. Il calcule l'angle de tir, il émet des hypothèses qui me dépassent, il dessine des traits à la règle. Ses gribouillis correspondent à ceux déjà tracés par les multiples descendants du capitaine qui avaient fait le même raisonnement en pure perte. Napoléon, cependant, a une idée nouvelle.

– Êtes-vous déjà tombé de cheval, docteur ? me demande-t-il soudain.

Non, bien sûr.

– Eh bien moi, si. Tous ceux qui ont fait leurs classes dans l'armée, à mon époque, sont tombés plusieurs fois. Ce n'est pas agréable. Surtout si vous êtes blessé à l'épaule... Imaginez... (Là, il ferme les yeux.) Ça y est, je sais ! En tombant du côté droit du cheval, le capitaine a dû involontairement tirer sur les rênes de sorte que la trajectoire du galop a été modifiée vers la droite.

Il reprend ses calculs, il trace une nouvelle ligne sur la carte.

– C'est par là qu'Ananas est allé. Et, si l'on poursuit sa route avec la règle, on voit qu'il met ses sabots dans cette longue dépression de terrain, ce creux qu'il a dû suivre tout naturellement, car n'oublions pas que c'est un cheval fatigué avec des caisses sur le dos. Et où aboutit-il, ce creux ? (Son crayon trace un cercle victorieux.) Dans ce marais !... Où la pauvre bête a dû couler et mourir, probablement.

Nous décidons d'y aller le lendemain.

OceanofPDF.com

Nous sommes propres, les dents lavées, dans des vêtements neufs et chauds, un peu trop serrés pour moi, un peu trop flottants pour Napoléon, on porte un sac à dos rempli de provisions, on nous a même donné quelques roubles. Nous quittons la descendante du capitaine Tournon en la remerciant pour son hospitalité.

– Vous ne voulez pas que mon mari vous dépose à Smolensk en un coup de camion ? En une demi-heure vous y êtes.

On décline poliment cette proposition. On préfère marcher. La dame nous prend pour des fous. Elle ne se doute pas que nous n'avons pas l'intention d'aller à Smolensk.

Elle nous donne quelques cartes de la région.

– Essayez de ne pas vous perdre, cette fois.

On s'éloigne par la route et l'on sort du village avant de bifurquer vers le sud par un chemin forestier. On se donne quelques heures pour trouver la clairière où le capitaine est tombé.

– La dame a été gentille avec nous, dis-je. Je lui suis reconnaissant pour les vêtements et la nourriture, même si je regrette mon sabre.

– Moi, je suis content de partir, dit Napoléon. J'en avais assez de jouer la comédie. Prétendre que je suis une « Pauline » alors que tout mon être me dit le contraire, c'est très énervant.

– Je dois vous dire, Sire, que vous portez votre masque de Pauline à la perfection.

En deux cents ans, cette partie de la forêt a bien changé elle aussi. Le chemin sur lequel on marche n'existait pas à l'époque. Ça n'empêche pas Napoléon de se repérer aisément. On dirait qu'il vit avec le terrain, comprenant l'origine de chaque amas de terre, devinant l'emplacement des ruisseaux cachés, des routes anciennes envahies de végétation. À la position de la mousse qui monte sur les souches, il saisit toute l'histoire d'un sous-bois.

– Et voilà notre objectif, dit-il quand on est parvenus au milieu d'une zone un peu plus clairsemée de bouleaux.

Comme je ne vois aucune clairière, il me fait remarquer que ces arbres sont jeunes, d'une trentaine d'années à peine. Il me montre la frontière qui les sépare d'arbres plus anciens. Il fait quelques marques au couteau sur les troncs, il mesure des distances, jongle avec les cartes, réfléchit et m'annonce :

– C'est ici, à quelques mètres près, que le capitaine Tournon est tombé de cheval en novembre 1812.

Puis il lève son bras dans la direction où est parti Ananas :

– Allons-y.

On marche en silence pendant une vingtaine de minutes. On essaie de se mettre dans la tête d'un cheval chargé de caisses. Comment être sûr que l'on suit la bonne route ? Par moments, on ferme les yeux et l'on aurait presque envie de se mettre à quatre pattes. On tombe alors sur un chemin en creux, comme une large ornière.

– C'est ici qu'il a tourné, dit Napoléon.

L'ornière guide nos pas jusqu'à ce que l'on sente une certaine mollesse sous les pieds. Il y a de la mousse partout, et un sol qui n'est pas gelé. De rares arbres, dont certains sont couchés et pourrissent, nous barrent la route. Un soleil hivernal sort alors de la grisaille pour éclairer cet enchevêtrement de branches cassées. De sous mes pieds, un gros rat bondit et s'enfuit – je ne pense même pas à l'attraper.

– Nous sommes au bord de l'ancien marais, dit Napoléon.

Comment progresser maintenant ? Nous n'avons plus aucune indication.

– Allons, Ananas, dis-je tout haut, où es-tu allé, brave cheval ? Où sont tes sabots, tes os, tes caisses ?

Seul un corbeau me répond.

C'est à cet instant que l'idée me vient de me servir de la clochette. Après tout, elle a cette faculté de sentir des courants invisibles.

Je ferme les yeux et rdling ! ding ! ding !

Le son en est différent, plus lourd, moins enjoué que la première fois. Il n'en est pas moins agréable, et il porte tout aussi loin.

Dans une main je tiens donc la clochette, et j'avance entre les troncs en appelant doucement :

– Ananas !... Ananas !...

Au détour d'une grosse racine, je crois entendre un hennissement. Je fais sonner la clochette plus fort. Pas de doute, c'est un cheval que j'entends : comme une voix chaleureuse et grave. Elle est proche et lointaine en même temps, et je mets du temps à comprendre qu'elle vient d'en dessous. Je me couche sur le sol et je plaque mon oreille : le hennissement est là, joyeux, on dirait qu'on l'a enfermé dans une cave souterraine.

On se rend compte alors qu'on n'a aucun outil pour creuser.

On récupère quelques bouts de bois qui nous paraissent solides, et l'on remue la terre à l'endroit où le son paraissait le plus proche. À grand-peine parvient-on à faire un trou de quelques centimètres de profondeur.

– Allez-y à la main, docteur, dit Napoléon.

Je m'agenouille et je commence à brasser la terre froide. Après avoir travaillé une dizaine de minutes, mes mains dégagent un bout de métal tordu.

– Un étrier ! s'écrie Napoléon. Nous l'avons trouvé ! Ananas est là ! Creusez, docteur !

Et, n'y tenant plus, il s'y met aussi.

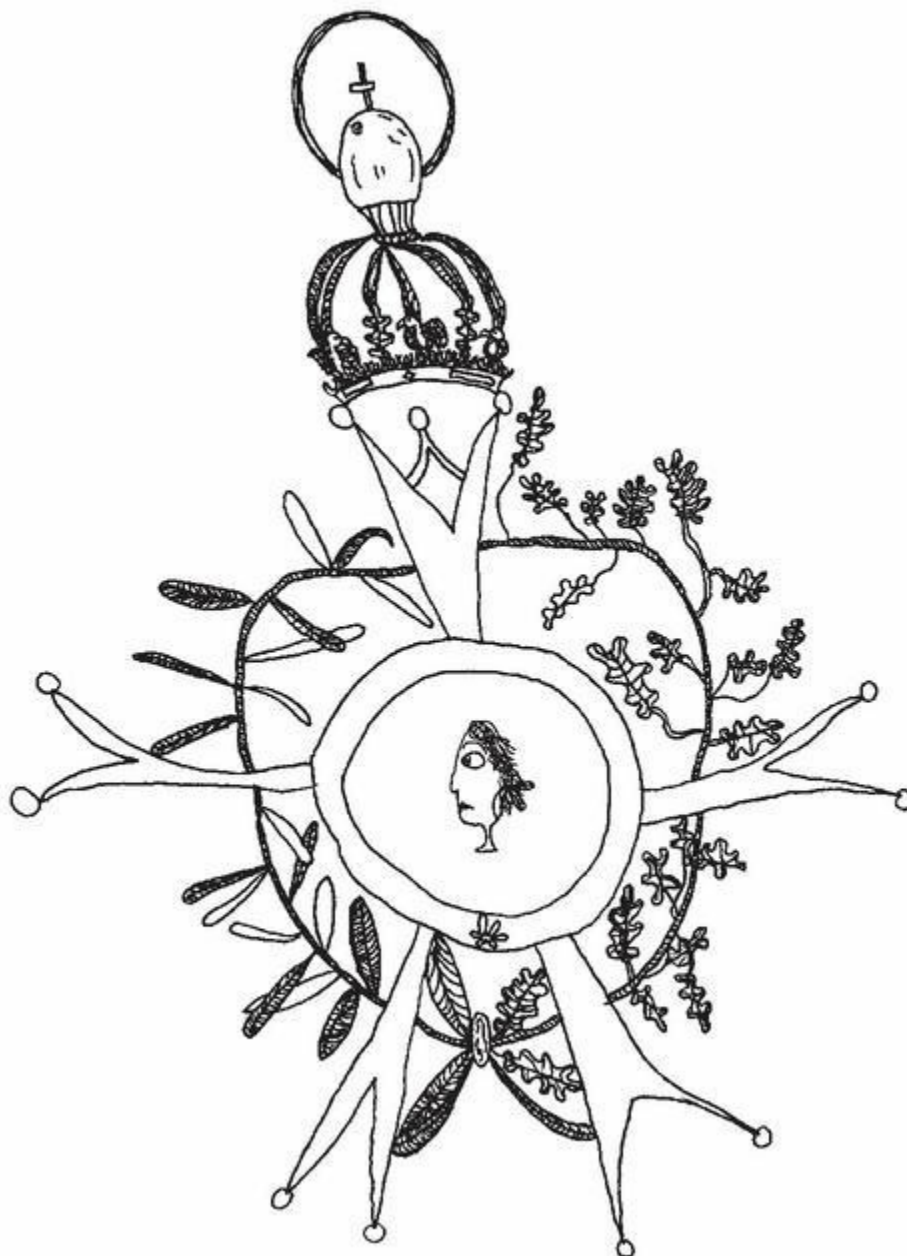
Nous ne tardons pas à dégager un squelette de cheval, et, sous les restes de la selle, on aperçoit les vieilles planches de deux caisses.

C'est un moment solennel. Napoléon grimpe sur un tronc – il y a toujours cette envie irrépressible chez lui de se mettre en hauteur. Perché au-dessus de ce courageux cheval qui a servi dans la Grande Armée avec dévouement et abnégation, il prononce un discours que je ne parviens pas à retenir dans les détails à cause de l'émotion qui me serre la gorge, mais dont la teneur est, comme d'habitude, impériale. Les mots « gloire », « postérité », « aigles », « lions » et « soleil » y sont en bonne place.

Ainsi avons-nous rempli cette mission qui paraissait tellement improbable au départ, pour ne pas dire totalement folle (et je pèse mes mots), une mission dont certains auraient volontiers mis en cause l'intérêt pratique. Ayant traversé les souffrances, affronté les dangers, vu d'incroyables prodiges et survécu à la mort, c'est avec des larmes aux yeux que je regarde maintenant ces restes de cheval et les caisses qui contiennent notre félicité.

Par honnêteté vis-à-vis de moi-même et de la postérité qui pourrait lire ces notes, je me dois de souligner que sans Napoléon rien de tout ceci n'aurait eu lieu. Qu'on le veuille ou non, il est l'âme de cette expédition.

Alors c'est tout naturellement que je l'invite à ouvrir les caisses, même si l'envie me démange d'en casser le couvercle moi-même.



Sa Majesté est émue comme moi.

– On va le faire à deux, dit-il. Après tout, sans votre présence d'esprit à plusieurs moments difficiles, on n'en serait pas là. Tenez, pour vous récompenser, je vous nomme médecin en chef de la Grande Armée, avec le grade de brigadier général.

C'est un honneur infini et je ne sais comment le remercier.

– Arrêtez de larmoyer, docteur, et tirez la carcasse.

On pousse le squelette, on soulève la selle et l'on dégage les caisses entièrement.

– Doucement, docteur, dou-ou-cement. C'est une cargaison fragile.

On choisit un bâton pour faire levier et l'on fait sauter le couvercle.

D'abord, on ne voit rien : c'est sombre et ça sent l'humidité.

Puis je distingue des formes noires et brillantes. On dirait du verre.

– Dou-ou-cement, ne cesse de répéter Napoléon.

Il a les mains plongées dans la caisse. Quand il les retire, il tient une bouteille. On dirait du vin.

– Un château-chalon de 1805, s'extasie-t-il. Le vin de l'éternité ! Le capitaine Tournon en avait trouvé dans les caves du comte Zoubov. C'est un prodige ! Comment croyez-vous que j'ai pu tenir tout ce temps à Moscou en flammes ? La cuvée « Austerlitz » est exceptionnelle. Admirez ce jaune !

Il la pose avec d'innombrables précautions et plonge à nouveau dans la caisse, d'où il retire une autre bouteille, de vin rouge cette fois.

– Un gevey-chambertin de 1808 !... Savez-vous, docteur, que j'ai emporté avec moi plusieurs centaines de ces bouteilles en partant de France. Malheureusement, un boulet russe près de Borodino a pulvérisé la majeure partie du stock. Ces bouteilles sont uniques au monde !

On explore ainsi les deux caisses. Des bouteilles s'accumulent autour de nous.

– Je ne comprends pas, Sire, dis-je finalement. Où sont les éperons en vermeil, les scarabées d'or, le trésor impérial ?

Tout à sa joie devant ses bouteilles chéries, il ne ressent aucune gêne à m'avouer :

– Pour les éperons et les scarabées, j'ai un peu brodé sur l'invention, docteur. Je crains que vous ne seriez jamais venu si je vous avais dit que c'était pour du vin. Vous êtes, comment dire, d'un esprit très conventionnel. Je l'ai bien observé à votre manière d'approvisionner le réfectoire : aucun vin au menu, pas même une appellation médiocre. Le capitaine Tournon, lui, avait un palais d'une sensibilité remarquable.

Je suis déçu : tout ce voyage, cette épopée, pour une dizaine de bouteilles sales, couvertes de pourriture, qu'il va falloir traîner maintenant.

Car Napoléon me fait emballer la cargaison dans mon sac à dos, entourant chaque bouteille avec nos vêtements de rechange.

– Quand vous marchez, veuillez à ne pas secouer, docteur. Vous transportez un trésor national très fragile. Je crois que vous ne vous rendez pas bien compte. Ces bouteilles appartiennent à ce que la France a produit de meilleur. Tenez, que pensez-vous que les dieux boivent en haut de l'Olympe ? Pas du Coca-Cola, je parie. Aucun éperon en vermeil, aucun scarabée d'or ne peut apporter à l'homme une félicité comparable. Allez, maintenant on rentre vite à Smolensk, on échange nos roubles contre un billet d'autocar et l'on file chez nous. Une fois à la maison, je vous promets d'ouvrir une bouteille rien que pour la déguster à deux, on l'a bien mérité.

On se met en route. Moi, chargé comme un camion, je traîne péniblement derrière un Napoléon gonflé à bloc qui sautille de joie. Sa bonne humeur fait plaisir à voir, et, à force de l'entendre vanter les mérites du bon vin de France, je commence moi aussi à trouver la vie belle. On trouve rapidement un chemin dégagé et plat où il est facile de marcher. Quelques kilomètres plus loin, un panneau « Smolensk » avec une flèche nous confirme que nous sommes dans la bonne direction. Dans quelques heures, on sera au chaud.

Nous sommes au chaud, certes, mais j'aurais préféré rester dans le froid.

Peu de temps après avoir trouvé une route goudronnée, on croise (devinez quoi) une patrouille de gens en uniforme. Ils s'arrêtent, demandent à voir nos passeports que nous n'avons plus, et nous emmènent dans leur fourgonnette au commissariat de Smolensk, à ce qu'ils disent. À l'arrivée, on nous pousse dans une cage remplie de policiers. Tout porte à croire que ce sont de vrais gendarmes, pas des bandits. Napoléon redevient Pauline pour l'occasion, et l'on est même plutôt de bonne humeur jusqu'à ce qu'on nous mette des menottes.

Ils nous fouillent, trouvent les bouteilles et nous annoncent que nous sommes en état d'arrestation pour « pillage de trésors nationaux » et « fabrication illégale d'alcool ».

– Mais ce sont *mes* caisses, avec *mon* vin, s'emporte Pauline.

– Français toujours arrogants, dit le commissaire principal.

Il parle avec un accent d'homme des cavernes. Ses grosses mains tournent notre vin dans tous les sens :

– Ça vieille bouteille.

Il nous met sous le nez un règlement d'où il ressort que tout objet de plus de cinquante ans d'âge est considéré comme une antiquité inestimable. Pauline proteste :

– Il y a tout de même une différence entre une bouteille de vin et la Vénus de Milo !

Je ne connais pas cette dame de Milo dont parle Pauline, et le commissaire principal non plus, semble-t-il, car il s'énerve et veut absolument nous enfermer pour des années dans un camp de travail où l'on construirait des routes dans le sol gelé. La situation empire encore quand ils mettent la main sur la clochette en argent.

– Ça jolie contrebande.

L'objet passe de gendarme en gendarme, chacun la fait sonner pour s'amuser malgré mes cris :

– Arrêtez, la clochette n’est pas un jouet ! Ouglov a dit : pas plus de deux fois, sinon on a des ennuis.

Pensez-vous que ces brutes m’écoutent ? Plus j’essaie de les mettre en garde plus ils s’amuse à faire du bruit. Et voici que dehors le vent se lève et fait claquer les volets tellement fort qu’à l’intérieur tout sursaute, y compris les bouteilles sur la table.

– Elles vont se casser ! se désole Pauline.

– Toi pas casser, dit le commissaire principal à une bouteille de vin jaune.

Comme elle n’obéit pas et continue à danser sur la table, tout en se rapprochant dangereusement du bord, il l’attrape à deux mains pour tenter de la retenir.

– Toi rester ici.

Puis il crie de terribles injures en russe, que je serais bien en peine de transcrire ici, mais dont je devine le sens abominable rien qu’à l’intonation de la voix.

On le voit secoué comme s’il essayait de retenir un marteau-piqueur devenu fou. Et de partout, des sonneries de cloches nous parviennent, comme si toutes les églises de Russie s’étaient mises à agiter leurs clochers en même temps. Ce boucan !

D’autres gendarmes arrivent à la rescousse. Il était temps car tout saute maintenant autour de nous. Chacun se saisit d’une bouteille, et les voilà partis à sauter en chœur. Ils se cognent sur les portes, sur les murs. Sacrée clochette ! On regarde avec Pauline l’affreux spectacle, on se demande comment cela va finir – par du verre cassé, je suppose.

Sous la table, j’aperçois la clochette : elle est tombée. J’ai l’impression qu’elle tinte encore. J’approche la chaise et je l’écrase du talon en y mettant tout mon poids. Elle se tord facilement. Son frémissement cesse. Petit à petit le calme revient. Un silence épuisé s’installe au commissariat.

– Saloperie de Français, dit un flic.

Comme si c’était de notre faute.

– Buvons un coup, dit le commissaire.

On n’a pas le temps de protester. Nos bouteilles sont aussitôt ouvertes. Le commissaire porte à ses lèvres un château-chalon de 1805 et l’assèche de moitié en un instant. Quelqu’un apporte des verres : « Ce sera plus propre. » Une beuverie s’installe.

– Vin français pas mauvais, dit le commissaire.

Pour le prouver davantage, il jette une bouteille vide qui s'écrase sur un mur derrière nous. Le geste est violent mais il n'est pas dirigé contre nous. Pauline, les larmes aux yeux, contemple les restes coupants de son trésor. Quand le vin vient à s'épuiser, une caisse de vodka apparaît comme par magie. La beuverie prend alors des allures de fin de monde. (« C'est l'Apocalypse », dit Pauline. Je ne connais pas ce mot. Est-ce le nom d'un cépage ?)

Leur soif n'a pas de limite. Leur contenance, si. Un gendarme vomit sur mon sac à dos. Un autre se couche par terre, les bras en croix, et, quand on le touche, laisse échapper de sa bouche un filet de salive jaunâtre. Quand la vodka se termine, le commissaire est le seul à rester debout. Appromixativement. Il s'archosse s'arcoche s'accroche à sa chaise, tant bien que mal, tombe, déchire sa veste sur un coin de table, se redresse et beugle :

– À boire !

La résistance de cet homme est prodigieuse. Il suce maintenant une bouteille vide.

– Zolie bouteille, tendre bouteille, viens ici pour bizou, lui dit-il.

Je crois que cet homme est saoul.

Il rit et pleure comme un enfant, il embrasse ses collègues endormis, il nous embrasse aussi dans de longues étreintes baveuses, il monte sur la table pour danser, oublie pourquoi il y est monté et finit par réciter un long poème en russe, où l'on entend des accents de bravoure, de gloire au combat et d'immortalité.

– Voilà une très belle poésie, dit Napoléon, sensible à tout ce qui est pompeux.

Rien n'aurait pu faire plus plaisir au commissaire.

– Moi aussi aimer France ! se met-il à beugler. France et Russie toujours être ensemble ! Yves Montand ! Édith Piaf ! Renault Citroën !

Il nous couvre de baisers et de mots tendres. Puis il s'étonne :

– Qui être salopard pour vous mettre menottes ?

Il se dépêche alors de les enlever. Ses mains tremblent tellement que cette simple procédure prend des allures de combat contre lui-même. Ne parvenant pas à trouver le trou, il finit par nous laisser la clé et nous faisons le travail à sa place.

On est maintenant les meilleurs amis du monde.

– Merci à France de passer chez nous, à petit Smolensk, dit le commissaire.

Il nous serre longuement dans ses bras.

– C’est plus belle journée du monde !

Il se plierait en quatre pour nous faire plaisir, et son petit commissariat rempli d’ivrognes lui paraît soudain indigne de notre auguste présence.

– Vous pas faire attention à bardak. Eux tout ranger. Moi leur enlever peau vivante si mal fait.

Je ne sais pas ce qui me prend alors. Je me sens soudain sûr de moi, et je lui dis, en haussant la voix tout en le soutenant pour ne pas qu’il tombe :

– Sa Majesté fermera les yeux sur votre conduite inqualifiable. Mais pour cela il faut nous aider à repartir en France. Et rapidement. Je vous rappelle que Sa Majesté connaît le général Koutouzov personnellement.

Là, j’ai un peu menti – mais je n’ai pas oublié de masser habilement les lignes cardinales le long de ses avant-bras, ce qui procure au patient un sentiment de sécurité.

Quand le sens de mes mots finit par pénétrer son esprit enfumé, il s’affole.

– Vous venir avec moi. Je sais comment faire. Grand aéroport !

En titubant, il sort du commissariat. Il appelle un des gendarmes qui montent la garde et aboie des ordres brefs. Une minute plus tard, nous sommes dans une voiture de police qui fonce vers Smolensk-Sud, le grand aéroport de la ville.

Arrivé sur place, on découvre un endroit à moitié détruit par manque d’entretien. Une seule piste, couverte de neige et de trous, et un seul petit avion rouillé qui moisit dans un hangar où l’on entasse tout ce qui ne sert à personne. On est un peu effrayés. Je demande :

– Ça, « grand aéroport » ?

– Da, da.

Ça veut dire « oui ».

– Vous voler avec belle machine. Moi appeler pilote Vania. Vania !...

Le pilote Vania est un peu moins saoul que son copain, le commissaire – l’odeur d’alcool quand il parle est moins forte. Il porte un vieux pull rayé, trop court et décousu aux coudes. On lui serre la main, et j’en profite pour examiner sa pupille. C’est un brave gars qui a l’air sûr de sa bonne étoile. Il

tape affectueusement la carlingue du plat de la main, il caresse les ailes recouvertes d'une bâche.

Comme je m'inquiète d'une fuite d'huile qui forme une flaque par terre, le commissaire tente de me rassurer :

– Belle machine jamais malade. Pilote Vania extra-classe. Vous être Paris en vingt minutes.

C'est impossible, bien sûr. Aucun avion n'est capable d'une telle performance, et surtout pas celui-ci, au métal rongé, qui pourrit sur un aéroport abandonné. Je fais part de mes doutes au commissaire. Il éclate de rire.

– Pilote Vania jamais tomber. Mécanique obéir à lui. Surtout prototype.

Vania tire sur la bâche et l'on découvre alors un avion des plus étranges. Une dizaine de fusées ont été fixées sous chaque aile. Au ventre, à la place du nombril, on voit une grande bouche ouverte où tournent des hélices noires et blanches. Vania montre un tube de métal dont il semble très fier. Le commissaire traduit :

– Fuselage Grouchine monté sur raketa Mikouline.

Ce langage technique me dépasse. En revanche, je comprends que pilote Vania est un génie de la mécanique. Un bricoleur capable de transformer un frigidaire en radio, et réciproquement, avec pour seul outillage un tournevis et une lime à ongles. Je l'observe tandis qu'il visse des écrous à une vitesse prodigieuse, branche des tuyaux, verse de l'huile dans un entonnoir.

– Je crois qu'on peut lui faire confiance, dis-je tandis qu'en réalité mes cuisses tremblent de peur.

– Évidemment qu'on peut lui faire confiance, s'agace Napoléon. C'est une question de courage élémentaire. Comment voulez-vous mériter la gloire si vous ne prenez aucun risque ? En avant, docteur, montez. Quittons la Russie pour de bon !

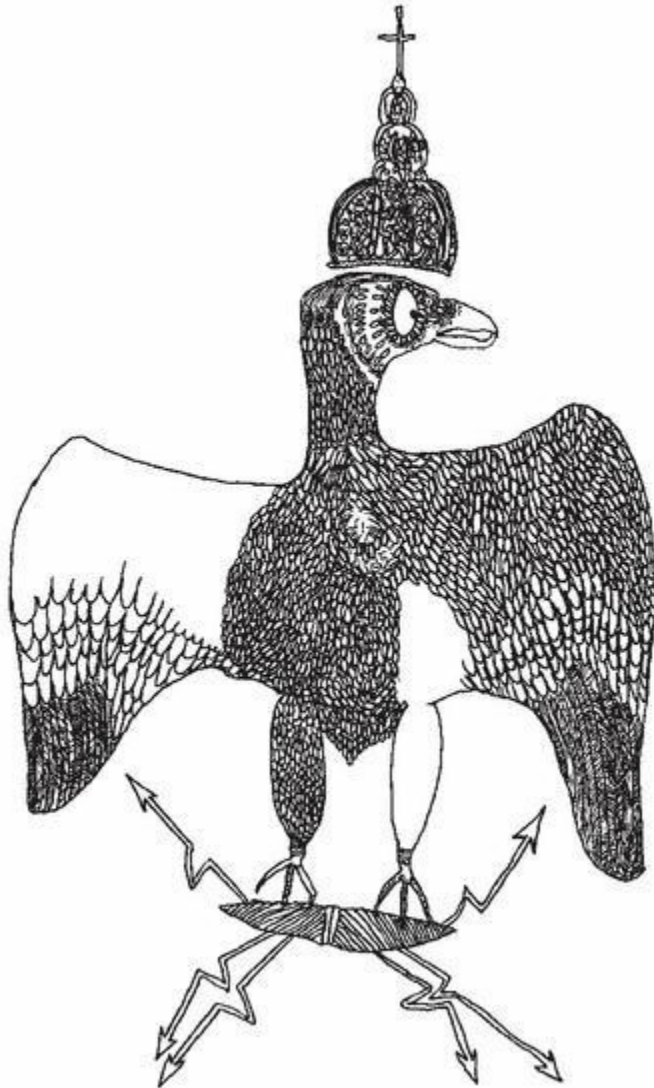
Et il rapproche l'échelle pour grimper.

– Laissez-moi passer en premier, Sire !

La bravoure de Napoléon est contagieuse.

Nous voilà tous les deux attachés par des ceintures de sécurité. Pilote Vania nous visse un casque sur la tête.

Et l'on met les gaz.



OceanofPDF.com

Nous sommes toujours en vie : c'est remarquable et je ne saurais l'expliquer.

Quand je sens la poussée, je ferme les yeux et je m'agrippe à mon fauteuil. Je ne les ouvre pas de tout le voyage. J'entends le vrombissement des puissantes fusées, et la voix du pilote Vania qui chante à tue-tête, ne s'arrêtant que pour boire. (Ces Russes ne pensent qu'à chanter à la moindre occasion !)

Pour ne pas avoir peur, je compte dans ma tête. Un, deux, trois, quatre... Arrivé à mille sept cents, l'avion fait un plongeon. On est secoués comme des sardines dans une tempête.

– Réveillez-vous, docteur !

J'ouvre les yeux.

Je suis allongé sur un chemin boueux. Napoléon me secoue, puis me baffe les joues de ses mains froides.

– Que se passe-t-il ? Où sommes-nous ?

– Vous avez perdu connaissance. Nous sommes en France. Je dirais pas loin de la région Centre. Cet immense champ nous a servi de piste d'atterrissage.

Je me remets debout, j'ai la tête qui tourne et les jambes molles. Devant moi s'étend en effet un paysage morne et chaleureux qui ressemble à la France. Au loin, des peupliers. Plus près, des platanes. Des haies de ronces et de petites barrières en bois et fil de fer barbelé délimitent les champs. Je cherche les restes de l'avion.

– Il est reparti aussi sec, m'explique Napoléon. Il avait peur de se faire repérer par les systèmes de contrôle aérien. Heureusement, sa très grande vitesse lui a permis de passer inaperçu. Autrement, on aurait eu des problèmes.

Dans la boue du champ, on voit de grands sillons laissés par les roues, et une dizaine de traînées parallèles de suie : sans doute le résultat des fusées.

Au bout du chemin de boue, on trouve une départementale goudronnée. Une borne jaune et blanche nous apprend son petit nom : D70. On trouve aussi une flèche « Saint-Aubin ».

– J’avais raison, nous sommes dans l’Indre ! triomphe Napoléon. Chef-lieu Châteauroux. Code postal 36.

Connaître aussi bien sa géographie est un avantage considérable.

On marche ensuite jusqu’au village de Saint-Aubin. On y est en vingt minutes : la France est si petite ! Là on trouve un café, où l’on apprend que nous sommes un jeudi 12 décembre. Je m’apprête à passer un coup de fil à l’hôpital pour qu’ils envoient une ambulance nous chercher, quand je m’aperçois que je ne me souviens plus du numéro de téléphone. Problème de mémoire dû à un choc violent.

– On peut dire que cette aventure vous a marqué, docteur, dit Napoléon.

Et là, coïncidence extraordinaire, on voit entrer un jeune type. Il s’assied au bar pour une bière, se tourne vers nous, et que voit-on ? Sous sa veste, il porte un tee-shirt où il est écrit en lettres blanches la phrase suivante (vous êtes assis ?) : « Où êtes-vous, docteur Day ? » En bas, un numéro de téléphone et l’adresse de mon hôpital, à Meudon.

– Excusez-moi, mon jeune ami, dit Napoléon. Où avez-vous trouvé cet habit ?

– Tu es tombé de la lune ou quoi ? Tu vas à Châteauroux, ce n’est pas difficile, tout le monde en vend. Docteur Day est une cause nationale.

C’est fantastique et inquiétant. « Docteur Day est une cause nationale. »

La bonne nouvelle étant que l’on sait qui appeler maintenant.

Quand finalement je parviens à joindre Mme Déker, j’entends des cris de joie :

– C’est docteur Day ! Il est vivant !... Comment allez-vous, docteur ? J’ai eu du mal à reconnaître votre voix.

Je ne lui dis pas que je suis maintenant brigadier général, et qu’elle devrait s’adresser à moi en commençant ses phrases par « mon général ». (Je pense que je garderai ma promotion secrète et que je n’en parlerai même pas dans mon article bilan pour le *Bulletin de l’asile*, si je l’écris, ce qui n’est pas certain, car ce que j’ai vécu ne se raconte pas facilement, surtout à des esprits bornés par la science, allergiques à tout merveilleux.)

– On vous a cherché partout en Russie, docteur. Des équipes de détectives et des policiers français sont partis à Moscou. Le gouvernement

est intervenu, vos collègues des universités américaines aussi, il y a eu une mobilisation internationale. On avait perdu votre trace sur la route de Smolensk. La voiture de location a été retrouvée abandonnée et cassée, on a fini par repérer les truands qui vous ont dépouillés, mais aucune trace de vous deux, si ce n'est un foulard de Pauline qui traînait dans une cabane abandonnée, où vivait un simple d'esprit se faisant appeler André, et vos chaussures, docteur, au milieu de la forêt.

– Forcément, dis-je, avec les bottes que le lieutenant de La Londe m'a dénichées, je n'avais plus de raison de porter ces chaussures mouillées.

Un silence, puis j'ajoute :

– Ce ne devait pas être difficile de nous trouver, Mme Déker. Nous avons sillonné la forêt de Smolensk en long, en large et surtout en travers.

– Il y a eu des milliers de soldats mobilisés, des hélicoptères, des chiens et des caméras pour voir la nuit. Rien. Vous vous êtes évaporés. C'était tellement extraordinaire que des journalistes du monde entier vous ont cherchés avec nous. Du coup, notre hôpital est devenu célèbre. Vos livres se vendent formidablement. On craint une rupture de stock. Nous avons lancé une campagne : « Où êtes-vous, docteur Day ? » Sur internet, on a déjà 300 000 « j'aime ». M. Griseau a eu l'idée de faire fabriquer des teeshirts avec notre blason : nous en avons vendu partout en France. Résultat, on a bouclé le budget pour l'année en cours avec un gros excédent. M. Griseau est heureux comme une machine à calculer qui aurait des piles neuves. Bon, l'essentiel est que vous soyez là.

Quelques heures après, on serre dans nos bras l'excellente Mme Déker. Tout l'hôpital nous accueille en héros – pourtant, on n'a rien fait de remarquable, on a juste évité de mourir. Quel plaisir de sortir dans le jardin pour saluer mes patients, un par un !

– Je le savais, moi, que vous étiez en vie, docteur, dit le général de Gaulle. Grâce à mon sixième sens militaire.

Pour me prouver qu'il est content de me revoir, il se met au garde-à-vous et me salue. (Je me demande s'il se doute que j'ai maintenant un grade militaire équivalent au sien. Quoi qu'il en soit, je vois briller dans son regard deux étoiles de respect.)

Plus loin, me prenant à part, Jeanne d'Arc me chuchote :

– Vous avez parlé aux esprits des morts, n'est-ce pas ?

– À quoi voyez-vous ça, très chère Jeanne ?

– Allons, docteur, cette étrange lueur dans vos yeux, comme si vous voyiez à travers les murs... Sainte Marguerite avait la même quand on s'est rencontrées, elle et moi, en 1425.

Je note dans mon calepin (qui ne m'a pas quitté) qu'il serait sympathique de discuter avec Jeanne d'Arc autour d'une tasse de thé pour comparer nos expériences.

– Au fait, docteur, dit Mme Déker quand on se retrouve seuls, est-ce que Pauline a fait des progrès ?

Quelle Pauline ? De qui parle-t-on ?... Telle est ma première réaction. Puis je me souviens que Napoléon se fait appeler Pauline quand les circonstances l'exigent. Il n'y a là rien de choquant : un empereur doit pouvoir voyager incognito, c'est la moindre des choses. Il est de mon devoir de jouer le jeu de Sa Majesté pour lui éviter bien des embarras.

– Hmmm, fais-je. C'est une affaire délicate. Tout ce que je peux dire c'est qu'on progresse, Mme Déker, on progresse.

– J'ai hâte d'entendre votre compte rendu, docteur.

C'est là une perspective assez ennuyeuse. Car on a vécu des choses, Napoléon et moi, que nous ne pouvons raconter au premier médecin venu. On en discute avec Sa Majesté, le soir, autour d'un cognac.

– Bah, vous saurez bien inventer une histoire, dit-il finalement. Si ça peut vous aider, je veux bien jouer la Pauline comme si j'étais presque guérie. Mais ne comptez pas sur moi pour rejeter complètement ma vraie personnalité. Que vous le vouliez ou non, je suis Napoléon !

– Majesté !

Je suis ébahi par la maîtrise nerveuse de cet homme.

Il est plongé dans une triste rêverie. Dans sa main gauche, il tient le seul objet qu'on ait pu rapporter de Russie – une étiquette de gevery-chambertin 1808 sur son bout de verre sombre. Parfois il la regarde religieusement. Son visage exprime alors d'infinis regrets.

– Je me dis parfois qu'on s'est trompés de destination, soupire-t-il enfin tandis que des reflets dorés dansent dans son cognac.

– Vous voulez dire, Sire, qu'on a mal fait d'aller en Russie ?

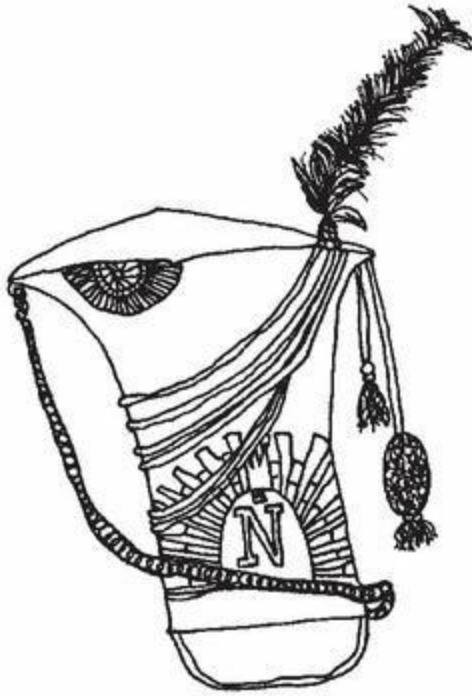
– La prochaine fois on ira ailleurs.

Il se lève et moi aussi.

– L'Égypte, mon ami, voilà un pays brillant ! L'Égypte, qui ne m'a jamais trahi, l'Égypte, qui est le point de départ de ma gloire ! Songez aux

pyramides, docteur, voyez les temples aux dieux envoûtants ! Et je ne dis rien du masque de Cléopâtre et du diadème de Ramsès, inestimables trésors que l'on a laissés derrière nous car on ne pouvait tout emporter.

Je ne connais pas ce Cléopâtre ni cette Ramsès. Mais l'Égypte !... Ça fait envie. Enfin un pays chaud ! Du soleil ! du sable !... Je ferme les yeux et je me serre contre le radiateur.



DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

IPSO FACTO, 1998

ACNÉ FESTIVAL, 1999

SPÉCIMEN MÂLE, 2001

O.N.G !, Grand Prix de l'Humour noir et Prix Rive Droite/ Rive Gauche –
Paris Première, 2003

LE TRUOC-NOG, 2003

JEANNE D'ARC FAIT TIC-TAC, 2005

LES TROIS VIES DE LUCIE, 2006

THRILLER, 2009

L'ÉCOLOGIE EN BAS DE CHEZ MOI, 2011

L'AMBITION, 2013

LA REVANCHE DE KEVIN, 2015

OceanofPDF.com

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e
www.pol-editeur.com

© P.O.L éditeur, 2016
© P.O.L éditeur, 2016 pour la version numérique

OceanofPDF.com

Cette édition électronique du livre *Le Retour de Russie* d'Igor Gran a été réalisée le 25 janvier 2016
par les Éditions P.O.L.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 9782818038819)

Code Sodis : N79801 - ISBN : 9782818038826 - Numéro d'édition : 295949

OceanofPDF.com

Le format ePub a été préparé par Isako
www.isako.com
à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Achevé d'imprimer en janvier 2016
par Normandie Roto Impression s.a.s.
N° d'édition : 295948
Dépôt légal : février 2016

Imprimé en France

OceanofPDF.com

Table des matières

Présentation

Titre

Exergue

Texte

Chapitre 1.

Chapitre 2.

Chapitre 3.

Chapitre 4.

Chapitre 5.

Chapitre 6.

Chapitre 7.

Chapitre 8.

Chapitre 9.

Chapitre 10.

Chapitre 11.

Chapitre 12.

Chapitre 13.

Chapitre 14.

Chapitre 15.

Chapitre 16.

Chapitre 17.

Chapitre 18.

Chapitre 19.

Chapitre 20.

Chapitre 21.

Chapitre 22.

Chapitre 23.

Chapitre 24.

Chapitre 25.

Chapitre 26.

Chapitre 27.
Du même auteur

Éditeur

Justification

OceanofPDF.com